U d'/of OTTAWA
39003003482345

18.8.69

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/pomesetposie01blan

POÉSIES

DE

PROSPER BLANCHEMAIN

TOME PREMIER

TIRAGE A 600 EXEMPLAIRES

tous numérotés.

25	exemplaires	sur	papier de Chine	Nos	1 à 25
25	—	—	Whatman	—	26 à 50
50	—	—	vergé	—	51 à 100
500	—	—	teinté	—	101 à 600

N° 464

EAUX-FORTES

par

GAUJEAN, LERAT ET MONGIN

d'après les

Dessins de MARIUS PERRET

PROSPER BLANCHEMAIN

Imp. A. Quantin

PROSPER BLANCHEMAIN

POÈMES ET POÉSIES

COURONNÉS PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

IDÉAL

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

ÉDOUARD ROUVEYRE

1, RUE DES SAINTS-PÈRES, 1

M DCCC LXXX

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2194
.B64A17
1880
v.1

A MARIE DÉSIRÉE.

OFFRANDE.

A toi, mon unique espérance,
A toi, vers qui mon âme incessamment s'élance,
En son bonheur, en ses revers;
A toi, dans qui j'ai foi, que j'aime,
Comme on aime à genoux le Créateur suprême,
A toi, l'offrande de mes vers!

Car, si j'ai le cœur d'un poète,
Si quelque hymne inspiré, sur ma lyre inquiète,
Vibre, meurt et renaît vingt fois;
Ton âme frémit dans la mienne,
Je suis l'écho lointain, la harpe éolienne,
Où résonne ta douce voix.

En toi seule est ma poésie;
Ton regard est pour moi la coupe d'ambroisie;
Ton amour, la source où je bois.
A toi donc, ô ma bien-aimée!
A toi, si, par instants, mes hymnes t'ont charmée,
Les chants qu'à toi seule je dois!

POÈMES ET POÉSIES

HYMNE A LA NORMANDIE.

O TERRE ! ô souvenir de mon âme ravie,
Toi qu'en mes songes j'entrevois !
Terre, où mon œil, enfant, aux splendeurs de la vie
S'ouvrit pour la première fois !

Terre, où je m'éveillai de mon sommeil sans rêve,
Sur les rivages du néant,
Ainsi qu'un naufragé sur la lointaine grève
Où l'a déposé l'Océan !

Terre, où souvent bercé d'une douce chimère,
Bercé sur le sein maternel,
Je crus, dans le sourire et les yeux de ma mère,
Voir un rayon de l'Éternel !

Terre, où mon cœur goûta le miel de la tendresse
Et l'amertume des douleurs,
Dont l'écho répéta mes premiers chants d'ivresse,
Dont le sol but mes premiers pleurs!

O patrie! en allant jusqu'où va la poussière
De notre frêle humanité,
En allant aussi loin que s'étend la frontière
Des jours et de l'immensité,

O patrie! où jamais trouver une contrée,
Un Eden aussi doux que toi,
Un ciel pur, dont l'aspect à mon âme enivrée
Donne autant d'espoir et de foi?

Nulle part il n'existe, au penchant des collines,
Plus d'ombre et d'herbe pour s'asseoir,
Plus de bois verdoyants, plus de fleurs sans épines,
Plus de parfums dans l'air du soir.

Que pour d'autres climats l'hiver ait moins de glace
Et moins de brume dans les cieux;
Que leur soleil d'été, rayonnant dans l'espace,
Ignore les jours pluvieux!

A toi le vert printemps, ma chère Normandie;
A toi ses brillantes couleurs,
L'émail de ses gazons et sa brise attiédie;
A toi les pommiers tout en fleurs!

Laisse le vent d'été semer sur la pelouse
Ta fraîche parure d'un jour,
Pareille au bouquet blanc qui, du front de l'épouse,
Tombe au premier baiser d'amour;

Car l'automne revient, d'une moisson vermeille,
Couronner tes champs et tes prés;
Car le fécond octobre enrichit ta corbeille
Des fruits que juillet a dorés.

O vallons verdoyants où serpente la Seine,
Frais coteaux, fertiles guérets!
Puissé-je, ô mon pays, fuir la tempête humaine
Dans tes champs et dans tes forêts!

Près du fleuve limpide assis avec ivresse,
Comme autrefois puissé-je voir
Chaque étoile du ciel de ma belle jeunesse
Se refléter dans son miroir!

Rêvant comme autrefois au coin d'un bois sauvage,
Heureux de mon bonheur passé,
Puissé-je des beaux jours de mon pèlerinage
Revoir le chemin effacé!

Et là, sous tes pommiers aux rameaux blancs et roses,
Sur tes gazons verts que j'aimai,
Rendre mon âme à Dieu, comme tes fleurs écloses,
Qu'emportent les zéphyrs de mai!

LES DEUX MONDES.

ODE

COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX.

L'ouragan boréal déchaîne les naufrages;
La mer roulant ses flots et le ciel ses orages,
Rongent avec fureur le détroit écumant;
Et seuls, dans ce chaos qui gronde, qui menace,
Immobiles et noirs, deux grands caps, face à face,
Se dressent éternellement!

Là des mots inconnus se mêlent aux rafales:
De deux géants couchés les têtes colossales
Dominent les deux caps vacillant sous leur poids;
Or l'un est le Vieux Monde, et l'autre l'Amérique,
Qui, chacun accoudé sur une roche antique,
S'entretiennent à haute voix :

LE VIEUX MONDE.

« Ne m'aimes-tu donc plus, ô ma belle Amérique,
Comme en ces premiers jours, si vite évanouis,
Où la main de Colomb, dénouant ta tunique,
T'offrit, vierge sauvage, à mes yeux éblouis?

J'avais cru jusqu'alors que j'étais le seul monde,
Que pour moi le soleil s'allumait dans les cieux,
Et que pour moi la nuit à sa voûte profonde
Suspendait ses milliers d'astres mystérieux.

Enfant, je me berçais au bruit de mes feuillages,
De mes fleuves errants, de mes oiseaux chanteurs,
Je ne regardais pas plus loin que mes rivages,
Et je me complaisais dans mes peuples pasteurs.

Plus tard, dans les cités, dans les tours, sous les dômes,
J'enfermais des humains les mobiles désirs;
Les peuples me brodaient un manteau de royaumes;
Le fracas de la guerre amusait mes loisirs.

Enfin je m'ennuyai captif dans mes deux pôles,
Et, las d'être toujours baigné de sang nouveau,
De l'empire romain qui chargeait mes épaules
Dans un jour de dépit je brisai le fardeau.

Je voyais tout aimer, moi qui faisais tout naître;
Isolé, sans amour, et navré d'être seul,
Je nourrissais un feu qui dévorait mon être;
L'Océan sur mes flancs pesait comme un linceul!

Mais ce n'est pas la mort qu'il couvrait; c'est la vie!
Un de mes fils partit, vers mon rêve idéal.
Tu parus, jeune et belle, aux flots jaloux ravie,
Et le linceul devint un voile nuptial. »

L'AMÉRIQUE.

« Malheur à ce Génois rebelle,
Qui, de Palos un jour parti,

Poussant vers moi sa caravelle,
Imprima sa trace nouvelle
Sur le rivage d'Haïti!

Cachée à tes regards profanes,
Je me berçais, naïve encor,
Dans les hamacs de mes lianes,
Au vent parfumé des savanes,
Sur mes fleuves aux sables d'or.

Cet or, chez mes peuples antiques,
Ne soulevait pas de fureurs.
Des mêmes filons métalliques
Sortaient le bandeau des Caciques,
Et l'instrument des laboureurs.

Mais ce métal fut une amorce
Pour tes fils au meurtre acharnés;
Tu vins sous mes huttes d'écorce
Et tu me ravis, par la force,
Mes biens que je t'aurais donnés.

Pour toi je n'étais point avare;
Car je t'aimais d'amour alors!
Et qu'as-tu fait de moi, barbare,
Lorsque pour dot à ton Pizarre
Du Pérou j'offrais les trésors? »

LE VIEUX MONDE.

« N'accuse que Pizarre et ses guerriers sinistres,
Eux seuls ont sur leur trône égorgé les Incas;
J'ai maudit les fureurs de ces sanglants ministres,
A tes fils opprimés j'ai donné Las Casas.

Las Casas, renversant tes sanglantes idoles,
Te fit connaître un Dieu d'amour et de bonté;
Sur ta plaie il versa, l'homme aux saintes paroles,
Le baume de la Grâce et de la Charité.

Si d'autres dans tes champs ont porté la faucille,

S'ils ont brûlé le chaume en récoltant le grain,
Leurs enfants ont semé ; le temps fuit, l'été brille,
De plus riches moissons jaunissent le terrain.

L'industrie à son tour traversant l'Atlantique,
Vient peupler tes déserts de vivantes cités;
Chaque jour fait jaillir de la forêt antique
Des guérets florissants et des toits habités. »

L'AMÉRIQUE.

« Les bois où chassent mes peuplades,
Je les aime et non tes guérets!
Rends-moi le bruit de mes cascades,
Mes Hurons et leurs embuscades,
Et leurs wigwams dans les forêts.

A tes Blancs je dis anathème !
Aux sifflements de tes wagons
Je préfère mes serpents même :
Ce sont les Peaux-Rouges que j'aime,
Des Esquimaux aux Patagons!

Tu leur dérobes leur domaine :
Prends garde, je me vengerai !
Tes fils que l'Océan m'amène
Seront mes instruments de haine,
Contre toi je les armerai !

Quand mon dernier Huron sauvage
Aura chanté son chant de deuil,
Les colons nés sur mon rivage
Obtiendront seuls tout l'héritage ;
Et je te clouerai ton cercueil.

Déjà vers moi la foule abonde,
Déjà l'Américain du Nord,
Libre de ton joug, ô Vieux Monde!
Va saisir le sceptre de l'onde
Écoute! c'est un glas de mort!

Jeune encor, j'aurai vu ta perte.
Tes peuples décrépits mourront,
Et, dans chaque cité déserte,
D'abord grandira l'herbe verte,
Puis les chênes au vaste front.

Tu dormiras muet et sombre
Sous les bois par le temps accrus;
On oublîra jusques au nombre
De tes villes mortes dans l'ombre,
Et de tes peuples disparus.

Sur toi le lent oubli va fondre,
Et plus tard, le jour est marqué,
Dans quelque marais qui s'effondre
On trouvera Paris et Londre
Comme on a trouvé Palenqué !

Palenqué, Babel mexicaine,
Énigme de marbre sculpté,
Cadavre d'une cité reine
Morte sans que l'histoire humaine
De ses grandeurs ait rien conté !... »

Ainsi le front courbé vers le détroit qui gronde,
L'Amérique superbe accuse le Vieux Monde,
Son gigantesque époux;
Et leurs voix, se croisant sur la mer écumante,
De leurs éclats hautains dominent la tourmente
Des vagues en courroux.

Mais le sombre Océan, que leur colère étonne,
S'agite, secouant son humide couronne
D'algues et de corail;
Et de ses bras nerveux broyant les monts de glaces,
Élève entre eux son front tout chargé de menaces,
Comme un épouvantail.

L'OCÉAN.

« Quel esprit de discorde aujourd'hui vous enivre?
Mondes désenchantés, ne pouvez-vous plus vivre
L'un et l'autre en repos?
Ne vous souvient-il plus qu'en mes jours de colères,
Sur vos Himalayas et sur vos Cordillères,
J'ai promené mes flots?

Prenez garde que Dieu, renversant mes limites,
Ne me déchaîne encor sur vos terres maudites,
Ainsi qu'aux anciens jours.
Cette voix qui m'a dit : « Ici ta rage expire;
» Tu n'iras pas plus loin! » Cette voix peut me dire :
« Va plus loin! va toujours! »

Des sombres profondeurs qui gardent l'Atlantide,
Je monterais ployant sous mon étreinte humide
Vos fronts appesantis;
Et sur vos monts altiers devenus des abîmes,
Dans l'aire des aiglons mes monstres maritimes
Nourriraient leurs petits.

Pour vos grandeurs aurait sonné l'heure dernière;
La terre sous les eaux dormirait prisonnière
Dans le gouffre béant;
Le soleil éteindrait sa lumière inutile,
Et la mort planerait sur la face immobile
De l'immense Océan! »

Dans le ciel cependant une voix douce et pure
Chantait : ce fier courroux se calmait sans effort;
Comme au sein maternel se repose et s'endort
Un petit enfant qui murmure :

« Gloire à Dieu dans le ciel! paix ici-bas à tous!
Mers, abaissez vos flots; terres, prosternez-vous
Devant la puissance infinie!
Chantez, harpes des bois! chantez, vents des déserts!

Océans orageux, confondez vos concerts
Dans l'universelle harmonie! »

23 mai 1851.

DITES-LE-MOI.

Si vous voyez une étoile
Qui scintille au firmament,
Comme sur l'azur d'un voile
Un diamant;
Une étoile à la lumière
Plus douce qu'une prière,
Plus radieuse qu'un roi :
Dites-le-moi.

Si vous voyez d'aventure
Un sourire gracieux,
Une brune chevelure
Et deux beaux yeux,
Un délicieux visage
Que l'on admire au passage,
Et qui ne sait pas pourquoi :
Dites-le-moi.

Car dans l'étoile qui brille
Sont les destins de mes jours,
Dans la brune jeune fille
Sont mes amours.
Tout me sera-t-il fidèle?
Mon étoile est-elle belle;
Ai-je bien placé ma foi;
Dites-le-moi.

SOUS UN TOIT DE CHAUME.

ÉLEGIE

COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX.

Sur le bord de la route il est une chaumine
Qu'entoure un enclos vert, qu'un cerisier domine,
Couvert de fruits rougis ;
Son faîte est couronné de ces fleurs, de ces lierres
Dont le printemps se plaît à parer les chaumières
Et les pauvres logis.

Lors du dernier avril, au temps des pâquerettes,
Quand les mouches dans l'herbe aux mobiles aigrettes
S'ébattent par milliers,
Sous ce toit demeurait une enfant du village,
Plus fraîche que les fleurs, plus vive et plus volage
Que l'oiseau des halliers.

Comme elle était alors séduisante et jolie !
Que de grâce, d'amour et de mélancolie
Dans ses deux grands yeux bleus !
Moins douce est la lueur des lampes solitaires
Qui répandent dans l'ombre au fond des sanctuaires
Un rayon nébuleux.

Avec ses dents de nacre, avec son teint de pêche,
Comme elle souriait, dans sa toilette fraîche
Négligée à dessein !
Combien la regarder était charmante chose,
Et combien elle était plus rose que la rose
Attachée à son sein !

On la voyait joyeuse à la fenêtre ouverte,
Sur le banc de la porte, ou sous la treille verte
Travailler et chanter.
Quand, par un beau matin, on côtoyait la haie,

Devant tant de candeur et tant de gaîté vraie,
Il fallait s'arrêter !

Et l'écho redisait son chant souple et facile,
Et le passant restait sur la route, immobile,
Son bâton sur le sol.
Ne sachant si la voix qu'il écoutait de l'âme
Était en vérité la chanson d'une femme
Ou bien d'un rossignol.

Tandis qu'il demeurait arrêté, la folâtre
Dans le feuillage épais, à son œil idolâtre
Se cachait avec soin,
Puis se taisait et puis, tout à coup, sous la vigne,
Capricieusement montrait son cou de cygne
En souriant de loin.

Mais quand le mendiant, chancelant et sans guide,
Passait vers le midi sur le chemin aride,
Sous le soleil en feu,
Elle accueillait du cœur sa plainte abandonnée,
Et rompait avec lui ce pain de la journée
Que l'on demande à Dieu.

Le pauvre s'arrêtait avec un long sourire ;
Délassant ses pieds nus que la ronce déchire
Et ses membres perclus;
Puis, lorsqu'il reprenait sa pesante besace,
Longtemps encor des yeux elle suivait sa trace,
Triste et ne chantant plus !

Juillet finit à peine : eh bien ! devant sa porte,
Voyez la jeune fille assise, demi-morte,
Au soleil sur le seuil,
Laissant errer ses yeux qu'ici-bas rien n'arrête,
Faible, pâle, immobile, et déjà comme prête
A descendre au cercueil.

Son teint ne rougit plus que des feux de la fièvre,
La brûlante insomnie a séché sur sa lèvre

Le rire et la chanson :
Elle meurt, pauvre épi rongé dans sa racine,
Qui jaunit sans mûrir, se dessèche et s'incline
Bien avant la moisson !

Le pauvre et le passant sur le chemin écoutent,
Cherchent des yeux l'enfant belle et rieuse, et doutent,
Et retardent leurs pas.
Elle est là devant eux l'enfant belle et rieuse,
Et l'indigence même, à son tour oublieuse,
Ne la reconnaît pas.

Voilà donc ce que sont la jeunesse et la joie !
Qui pourrait aujourd'hui passer par cette voie
Sans fléchir les genoux ?
La mort reprend sitôt ce que la vie accorde !.....
Seigneur, Dieu de clémence et de miséricorde,
Ayez pitié de nous !

A Marie Désirée.

SIMPLICITÉ.

Quand je vous dis que vous êtes charmante,
Vous semblez rire et douter de ma foi ;
Pourtant ma voix est vraie autant qu'aimante,
Et c'est mon cœur qui le dit avant moi.

Vous n'êtes point de ces beautés coquettes
A qui le temps prendra tous leurs appas,
Qui passeront ainsi que leurs toilettes :
On les admire, on ne les aime pas.

Vous n'êtes point comme ces fleurs pompeuses
Dont la fierté semble insulter chacun,
Qui lèvent haut leurs têtes orgueilleuses,
Riches d'éclat et pauvres de parfum.

Vous imitez l'aimable violette
Qui sous sa feuille aime à se retirer ;

Mais que l'on cherche en son humble cachette
Et dont l'odeur est douce à respirer.

Il est en vous une grâce modeste,
Charme caché qu'on trouve avec bonheur.
Je ne sais quoi de simple et de céleste,
Comme un parfum qui s'élève du cœur.

C'est pour cela qu'à jamais je vous aime,
Que ma pensée en tout lieu suit vos pas;
Et, dites-moi, vous, mon espoir suprême,
Pour tant d'amour ne m'aimerez-vous pas?

A madame Jane Hauguet.

LEVER DE SOLEIL.

En vain je veux forcer ma pensée à se taire :
Sous le bois verdoyant où fleurit le glaïeul,
Rêvant à l'avenir, je marche solitaire,
Et triste d'être seul.

L'aube déploie au ciel sa radieuse écharpe;
Les astres éclipsés s'en vont disparaissant,
Et le monde éveillé vibre, comme une harpe,
Aux mains du Tout-Puissant.

Déjà le soleil monte au front de la colline,
Au milieu des splendeurs d'une aurore d'été;
Il perce le feuillage, et le bois s'illumine
D'un reflet velouté.

Les perles du matin tremblent au bout des herbes,
Et l'on croit en voyant les champs de fleurs couverts,
Que, de l'écrin des nuits, les étoiles en gerbes
Ont plu sur les prés verts.

Et l'oiseau matinal, élancé dans l'espace,
L'insecte bourdonnant sa chanson du matin,

Le papillon ouvrant à la brise qui passe
Ses ailes de satin,

Et l'humide gazon que la rosée argente,
Et la glèbe entr'ouverte où le soc resplendit,
Tout ce qui crie et court, tout ce qui vole et chante,
Tout se confond et dit :

« Béni soit le Seigneur, le Dieu bon et superbe,
Le Seigneur des moissons et des petits oiseaux,
Qui fit l'azur du ciel, l'émeraude de l'herbe,
Et l'argent des ruisseaux ! »

Pourquoi donc, ô matin ! tes lueurs irisées
Laissent-elles en moi place pour les douleurs :
O nuits d'été ! pourquoi, dans vos fraîches rosées,
Trouvé-je aussi des pleurs ?

Oh ! si la fleur des champs que la brise caresse,
Et qui répand sa joie en parfum sous mes pas,
Me disait le secret de sa tranquille ivresse !...
Mais la fleur n'entend pas.

La fleur dilate au vent l'or de son étamine ;
Son ovaire fécond aspire avec amour
Le pollen odorant que sa sœur dissémine
Dans un rayon du jour.

Si le grillon pouvait, là-bas, dans la campagne,
M'apprendre le bonheur qu'il goûte en son sillon !
Mais il est loin, et chante à sa noire compagne
Son hymne de grillon.

Si l'oiseau qui sautille et court de branche en branche,
Et se montre et se cache, et gazouille au soleil,
Enseignait à mon cœur comment sur nous s'épanche
Un paisible sommeil !

Et comment on oublie, à l'abri de la feuille,
Que le printemps fut court et que l'été finit !

Mais il chante l'amour à sa fauvette, et cueille
Des herbes pour son nid.

Et moi je cherche en vain où reposer mon âme;
Mon cœur est déchiré par d'intimes combats;
Devant ce ciel si pur qui se remplit de flamme,
Je murmure tout bas :

« Mon Dieu ! dans mon sentier combien de feuilles mortes!
Combien déjà de ceux qui m'ont donné la main,
Qui m'ont instruit au monde et m'ont ouvert ses portes
Sont restés en chemin !

« J'ai vu leurs pâles fronts désormais taciturnes,
Et sous l'aile du temps disparus sans retour,
Ainsi que la lueur de ces astres nocturnes,
S'effacer tour à tour.

« La nuit s'en va saisir les derniers dans son voile;
Je me vois isolé dans l'espace éclairci,
Mélancolique et tel que la dernière étoile,
Prêt à m'éteindre aussi ! »

C'est ainsi qu'agité par ma pensée austère,
Sous le bois verdoyant où fleurit le glaïeul,
Rêvant à l'avenir, je marche solitaire,
Et triste d'être seul.

ENVOI.

A vous ces vers, enfants d'une heure de tristesse !
Mais, tout empreints qu'ils soient d'une sombre langueur,
Ne croyez pourtant pas que je pleure sans cesse,
Et que toute espérance a délaissé mon cœur.

Lorsque je vous revois, dans votre gai parterre,
Au milieu de vos fleurs d'azur, de pourpre et d'or,
Je crois qu'il est pour nous du bonheur sur la terre,
Je crois que l'homme est bon, et que Dieu l'aime encor;

Car votre cœur est pur comme le frais dédale
De ces fleurs que Dieu montre à notre œil enchanté;
Et, sur votre passage, autour de vous, s'exhale
Un parfum de tendresse et de sérénité.

Oh! vous êtes si bonne! oh! quelle peine amère
Ne s'adoucirait pas avec votre pitié!
Vous avez le sourire et l'âme de ma mère;
Comme elle, vous avez des trésors d'amitié.

Je me sens plus heureux lorsque le jour fidèle
Vers votre toit champêtre a ramené mes pas,
Et lorsque je reviens demander ma parcelle
De ces trésors du cœur qui ne s'épuisent pas!

Limeil, juillet 1840.

A madame Amélie Rivière.

SOYEZ MA SŒUR.

Je ne l'ai point connu ce nom charmant de sœur:
Jamais une voix pure et chère
D'un accent féminin, parlant avec douceur,
Ne m'a donné le nom de frère.

Mais souvent m'apparaît, songe délicieux,
Cette sœur en vain espérée,
Et j'entends sa parole et je vois, sous mes yeux,
Resplendir sa forme adorée.

Je la vois jeune, belle, et séduisant chacun
Sans même songer à séduire;
Comme la fleur qui brille ignorant son parfum
Et qui s'étonne qu'on l'admire.

Lorsqu'en moi j'ai créé la sœur que j'aimerais,
Frêle ébauche qu'un souffle enlève,
Lorsque de traits choisis j'ai composé ses traits,
Je me prends à chérir mon rêve.

Je l'aime de l'amour dévoué qu'on ressent
Pour son enfant ou pour sa mère;
Et l'apparition que je vais caressant
N'est plus peut-être une chimère.

Cette sœur tant cherchée, Amélie, est-ce vous?
Vivant près de vous, je m'enivre
De je ne sais quel charme inexprimable et doux,
Et je me sens heureux de vivre.

Vous faites toujours bien. Vos moindres mouvements
Ont une grâce qui me touche;
Les mots tristes ou gais me semblent plus charmants
S'ils ont passé par votre bouche.

Le chant que vous aimez emprunte à votre voix
Un attrait que n'ont pas les autres,
Et le clavier d'ivoire a, sous les autres doigts,
Un son moins pur que sous les vôtres.

Mais ce que j'aime en vous, ce n'est pas la beauté
De ce visage qu'on adore;
Car je vois à travers resplendir la clarté
De votre âme plus belle encore.

D'une longue paupière aux cils de velours noir,
Votre prunelle est enchâssée;
Qu'importe! Je ne cherche en ce vivant miroir
Qu'un reflet de votre pensée.

Votre lèvre s'entr'ouvre et fait briller vos dents,
Ces perles de votre sourire...
Moi, je prête l'oreille à ces mots abondants
Où votre cœur parle et respire.

Oh! vous pourrez vieillir! Pour les indifférents,
Vous pourrez n'être plus la même;
Les jours n'engloutiront, dans leurs flots dévorants,
Aucun débris de ce que j'aime.

Car je l'aurai connu ce nom charmant de sœur;
Car une voix suave et chère,
D'un accent féminin, parlant avec douceur,
M'aura donné le nom de frère.

PENSÉES DE NUIT.

Voici l'heure silencieuse,
Dans l'ombre le monde s'est tu.
O nuit! quels dons amènes-tu
A mon âme triste et rêveuse?

Le sol desséché par le jour
Boit ta fraîcheur tiède et charmante;
Pour la flamme qui me tourmente
N'as-tu pas un baume d'amour?

O nuit! quand l'absence m'enlève
Ma bien-aimée avec mon cœur,
Au moins, à défaut du bonheur,
Ne peux-tu m'en donner le rêve?

Porte, sur l'aile du sommeil,
Mes songes vers la jeune fille,
Dévoile-moi son œil qui brille,
Son visage frais et vermeil.

Je veux m'incliner sur sa couche,
Dans l'ombre deviner ses traits;
Je veux épier les secrets
Qui passent sans bruit sur sa bouche.

Son cœur sans remords et sans fiel
Ne peut voiler ou haine ou blâme;
Elle est pure comme la flamme,
Elle est belle comme un beau ciel.

Car toujours l'ange de lumière
Qu'elle prie et qui la conduit,

Lui fait son repos de la nuit
Aussi chaste que sa prière.

A Camille Doucet,
Secrétaire perpétuel de l'Académie française.

LES FUNÉRAILLES.

DE MADAME LETITIA BONAPARTE.

Elle fut ensevelie à Rome, en février 1836, sans pompe et presque furtivement.

Le glas des morts gémit sous les sombres portiques :
Rome, pourquoi trembler sous tes marbres antiques,
Sous l'hiver qui glace tes bords ?
La cloche au Vatican tinte pour une femme.
Rome, crains-tu ce corps que la terre réclame,
Et les morts font-ils peur aux morts ?

Toi qui devrais pleurer, du haut des sept collines,
Sur le char noir qui passe à travers les ruines,
Sur le linceul battu des vents,
Tu le laisses aller seul sous la froide neige...
Viennent, viennent les morts lui former un cortège,
Que lui refusent les vivants !

Secouez les lambeaux qui couvrent vos visages :
Levez-vous à ma voix, héros des anciens âges,
Du Forum au mont Quirinal !
Le voyez-vous ce char, qui roule sans escorte ?
Guerriers, suivez-le tous, car celle qu'il emporte
C'est la mère d'un Général !

Fabius, Scipion, prenez vos laticlaves ;
Et toi, Germanicus, toi le dernier des braves,
Lève-toi, vainqueur d'Irminsul !
Levez-vous, et formez des pompes funéraires,

Vous tous, antique honneur des faisceaux consulaires;
Car c'est la mère d'un Consul!

Sortez de vos tombeaux, cohortes désarmées;
Relevez-vous, débris des antiques armées,
Soldats, dont l'essor dévorant,
Dans le monde embrasé passant comme la foudre,
Ne laissait après soi qu'un tourbillon de poudre;
C'est la mère d'un Conquérant!

Sortez de vos tombeaux, de Gadès au Caucase,
De Thulé la neigeuse aux bords brûlants du Phase,
Peuples dont son fils fut l'effroi.
Venez, vous qui dormez sous un linceul de glace,
Et vous dont le simoun a dévoré la face,
Venez, c'est la mère d'un Roi!

Sortez de vos tombeaux devant ce char qui passe,
Au trône impérial vous tous qui prîtes place;
Levez-vous pour lui faire honneur.
Vous surtout qu'une gloire immortelle accompagne,
César, Trajan, Titus, Constantin, Charlemagne,
C'est la mère d'un Empereur!

Et vous qui, de l'exil sur la rive étrangère
Jusqu'à la lie avez vidé la coupe amère,
Venez à ce seuil isolé;
Vous tous qu'un pays sourd aux cris de la nature
Laissa vivants sans pain, et morts sans sépulture;
C'est la mère d'un Exilé!

Si la peur met obstacle à vos cérémonies,
Hâtez, prêtres, hâtez les saintes litanies,
Mais versez du moins quelques pleurs;
Car on lui refusa cette faveur dernière
D'accompagner son fils sur le lointain Calvaire,
Cette autre mère de Douleurs.

Et toi, toi seul pouvais, antique Capitole,
Aux plaintes de l'airain qui dort sous ta coupole,

Éveiller le saint Panthéon.
Toi seul aussi pouvais, ô Vatican de Rome,
Bénir après sa mort la mère du grand homme,
La mère de Napoléon!

Mais non, ils ont eu peur qu'une ombre menaçante,
Une ombre à l'œil ardent ne se levât géante,
Comme un aigle sur un écueil...
Ils ont eu peur, ô honte; ils ont craint un fantôme!...
Où donc est Annibal? qu'on lui dise que Rome
A peur d'une ombre et d'un cercueil!

MÉLANCOLIE.

SONNET.

Ses grands yeux noirs, pensifs et veloutés,
Nagent baignés dans un brillant fluide;
Et la lumière y pose un point humide,
Un diamant aux tremblantes clartés.
Mais son sourire a de tristes beautés,
Sa gaîté voile une douleur timide;
L'âme que Dieu mit dans ce corps splendide
Porte le deuil des cieux qu'elle a quittés.
Prêtez l'oreille à sa voix musicale :
C'est une harpe aux chants mélodieux,
Mais dont toujours un son plaintif s'exhale.
Quel deuil secret rend ce cœur soucieux?
Dieu seul connaît cette énigme fatale :
Vivre est un mal dont on guérit aux cieux!

9 Décembre 1851.

CONFIDENCE.

L'un près de l'autre assis, par un beau soir d'été,
Au versant d'un coteau de tout bruit écarté,

Nous respirions des champs l'haleine parfumée.
Moi, déjà tout épris d'une vaine fumée,
Je lui contais mes vers et mes rêves du jour;
Plus poète que moi, lui me parlait d'amour.
Tantôt m'entretenant tout bas et côte à côte
Tantôt l'œil inspiré, debout, d'une voix haute,
Selon qu'il avait peur d'un passant indiscret,
Ou qu'avec plus de force en lui l'amour vibrait,
Il me disait la fleur ou donnée ou reçue,
Le bal où, gracieuse, il l'avait aperçue,
Ses craintes, son espoir fondé sur un souris,
Et tous ces riens si chers aux cœurs vraiment épris.

« Oh! disait-il, combien elle était fraîche et belle!
Que de fois mes regards se sont tournés vers elle!
J'enivrais à la fois et mon cœur et mes yeux
A voir ses mouvements souples et gracieux,
Son visage adoré qui parfois se colore
D'une chaste rougeur qui l'embellit encore,
Et ce blanc vêtement, dont la simplicité
Donnait un nouveau charme à sa jeune beauté!

« C'était hier, au bal. Les danses enivrantes
L'entraînaient tour à tour dans leurs courbes errantes;
Elle cédait rieuse, et livrait à loisir
Son âme jeune et vierge aux attraits du plaisir;
Elle était tout entière à la gaîté folâtre.
Sur son front calme et pur, aussi blanc que l'albâtre,
N'apparaissait aucun de ces plis ombrageux,
Éclairs venus du cœur lorsqu'il est orageux;
Ses cheveux bruns étaient son unique couronne.
A la voir, je croyais rêver cette Madone
Que, sur la toile sainte, anima Raphaël
D'un amour de la terre et d'un rêve du ciel;
Ses yeux, double rayon échappé de son âme,
Autour d'elle versaient une aussi douce flamme
Que deux astres jumeaux dont le ciel brille au soir;
Auprès d'elle chacun s'empressait pour la voir;

Mon cœur était jaloux de qui s'approchait d'elle,
Et s'en allait disant tout bas : Comme elle est belle !

« Oh ! si ces yeux divins, qui me font tant d'émoi,
Consentant quelque jour à s'abaisser vers moi,
Découvraient ce secret qui, de mon âme en peine,
Déborde comme l'eau d'une coupe trop pleine ;
Si, devinant des vœux exprimés à moitié,
Elle acceptait de moi plus que de l'amitié,
Et, devenant enfin un écho de moi-même,
Me répondait un jour en me disant : « Je t'aime !

« Je t'aime ! Est-il possible ? Oh ! dans mon faible cœur,
Je n'aurais point de force et mourrais de bonheur !
Qu'ai-je dit ? Ce n'est pas un tel bonheur qui tue.
Comme il rendrait la force à mon âme abattue !
Comme s'élanceraient, en ces heureux instants,
Tous mes vœux les plus chers étouffés trop longtemps !
Alors, m'abandonnant à tant d'ivresse en proie,
Je verserais des pleurs, mais d'espoir, mais de joie !
« Alors, adieu, soucis dans l'âme comprimés ;
Adieu, fantômes vains, rêves inanimés ;
Adieu, songes légers inclinés sur ma couche !

« Je t'aime ! Pour ce mot échappé de sa bouche,
Que je voudrais donner mon plus cher souvenir,
Donner tout mon passé, donner, dans l'avenir,
Une moitié des jours qui me restent à vivre,
Pour passer l'autre auprès de celle qui m'enivre !

« Hélas ! tant de bonheur pour moi sera-t-il fait ?
Voudra-t-elle me croire et m'aimer en effet ?
Pourquoi Dieu, sur ce cœur qui palpite avec force,
N'a-t-il pas voulu mettre une moins rude écorce ?
On m'aimerait alors !... Oh ! ne l'accusons pas !
Mon Dieu ! vous ouvrirez le chemin sous mes pas ;
Maître de mon destin, vous savez ma souffrance.
Et je place en vous seul toute mon espérance ! »

Il disait. Si pourtant dès lors il avait su
Combien il devait être affreusement déçu!
Sous le sourire aimant, sous les yeux pleins de flamme.
S'il eût vu le cœur sec et la froideur de l'âme,
S'il n'avait pas été si follement épris,
Il n'eût pas tant souffert!... Hélas! eût-il compris,
Que rien ne palpitait sous ce charmant visage?
Et de sa vaine erreur averti par un sage,
N'aurait-il pas traité d'impie et d'envieux
Celui dont la prudence eût dessillé ses yeux?

Cependant lorsqu'il vint, confiant et sincère,
Offrir sa main loyale à cette enfant si chère;
Lorsque arriva le jour de répondre enfin: Oui!
Elle avait fait un choix... et ce n'était pas lui.

A Léon Rivière.

L'ARC DE TRIOMPHE DE L'ÉTOILE.

POÈME

Mentionné honorablement par l'Académie française en 1837.

A l'œuvre, fils des Arts, enfantez un prodige!
Je veux un monument tout brillant du prestige
De notre siècle colossal
Je veux qu'il soit un jour le blason de nos gloires,
Qu'il ait pour diadème un cercle de victoires,
Pour fleuron l'aigle impérial!

« Il sera de Paris la plus noble couronne,
Rival du Panthéon, frère de la Colonne,
Patrie, il sera ton autel!
Des temps accumulés, il percera le voile,
Et je lui donnerai le nom de mon Etoile,
Pour que son nom soit immortel! »

Ainsi Napoléon, l'homme aux vastes idées,
Voyait son monument, déjà de cent coudées,

Debout devant son œil de feu;
Alors il ignorait la fortune infidèle,
Et rêvait dans son cœur la puissance éternelle...
Il n'est rien d'éternel que Dieu!

Dix ans après, les Huns débordaient dans la ville,
Et sur le conquérant leur populace vile
Versait l'injure et la fureur.
Débris inachevé du règne de son maître.
Le vaste monument, ruine avant de naître,
Longtemps pleura son Empereur.

Enfin un Roi parut qui saisit l'héritage,
Adopta nos lauriers et vengea nos aïeux;
Jaloux de consacrer un immortel ouvrage
Aux héritiers des demi-dieux.

Napoléon l'avait conçu dans sa puissance,
Philippe l'avait achevé;
La paix réalisait, avec magnificence,
Ce que la guerre avait rêvé.

La foule applaudissait par des clameurs d'ivresse;
Car une voix semblait nous dire: « Venez tous!
Sur ce trophée altier que de gloire se presse!
Toute cette gloire est à vous. »

Sublime monument, redis-nous notre histoire:
Ressuscite nos morts dans leur linceul de gloire;
Que chacun appelé se réveille à son nom!
Rends-nous le grand Empire et ses combats épiques,
Et nos républicains, à peine armés de piques,
Soldats improvisés, grandis sous le canon!

Ils sont là, devant moi, ces jours de renommée;
Le peuple s'est levé, comme une seule armée:
« Où vas-tu donc, Guerrier? — Venger la liberté!
— Où vas-tu donc, Vieillard? — Mourir sur les frontières!
— Où vas-tu donc, Enfant? — Vaincre comme mes pères!
— Où vas-tu donc, Patrie? — A l'immortalité! »

Les voilà ! les voilà, les enfants de la France,
Qui, vainqueurs et vengés, reviennent parmi nous !
Ces ennemis hautains, qui, dans leur insolence,
Se partageaient entre eux nos dépouilles d'avance,
Plus vils qu'ils n'étaient fiers, embrassent nos genoux.

Mais quel est ce héros que la gloire accompagne ?
Victoire, il est ton fils ; me diras-tu son nom ?
S'appelle-t-il César, Cyrus ou Charlemagne ?
« Interroge les rois, du Caucase à l'Espagne,
Les rois épouvantés diront : Napoléon !... »

Est-ce un homme ? est-ce Dieu lui-même ou son Prophète ?
Hier, il n'était rien : il est tout aujourd'hui ;
Il dort sur un canon ; la bataille est sa fête ;
Il moissonne la gloire ; il sème la défaite ;
Et l'Europe n'a plus de lauriers que pour lui.

Mais sur combien de renommées
Il appuya son pied fatal !
Combien il écrasa d'armées
Pour s'élever un piédestal !
Clio, qui, sur ces vastes tables,
Burinas nos faits mémorables,
Redis à la postérité
Comment se gagnent les batailles,
Comment se font ces funérailles
Qui donnent l'immortalité.

Voici les plaines de Jemmape,
Beau nom, parmi les noms guerriers.
L'ennemi succombe ou s'échappe ;
Tout tremble devant Dumouriez.
Combien de palmes le couronnent !
Combien de héros l'environnent,
Inaccessibles à l'effroi !
Un surtout brave la tempête.
O France, veille sur sa tête,
Un jour il veillera sur toi !

Là, quel est ce guerrier qui tombe,
Bien jeune pour sitôt mourir?
Etait-il donc fait pour la tombe,
Marceau, qui brillant d'avenir,
Quand le sort trahit son courage,
Pour se venger d'un tel outrage,
Ne voulut qu'un sabre nouveau?
Il meurt, et l'ennemi sans haine,
Vient, comme autrefois pour Turenne,
Bénir avec nous son tombeau.

Plus loin, c'est encor Bonaparte,
C'est le Corse au cœur de lion;
C'est un fils de Rome ou de Sparte,
Léonidas ou Scipion.
Dans les plis du drapeau d'Arcole,
Comme un Dieu dans son auréole,
Il semble monter jusqu'aux cieux.
Il s'élance, il paraît, tout plie;
Et les peuples de l'Italie
Baisent ses pieds victorieux.

Mais, dans son essor magnifique,
Le guerrier ne s'arrête pas:
Des vaisseaux! du fer! en Afrique!
L'Europe a manqué sous ses pas.
Suis-le, Kléber, sans plus attendre,
La vieille cité d'Alexandre
A nos soldats résiste en vain.
Ils ennoblissent la Patrie,
Et la palme d'Alexandrie
S'unit aux lauriers du Tésin.

A mort les cavaliers numides!
Quarante siècles réveillés
Ont vu, du haut des Pyramides,
Fuir leurs escadrons effrayés.
Aboukir encor les rassemble;

C'est qu'ils veulent mourir ensemble.
Secondez votre chef, soldats !
Entre ses mains la foudre gronde;
Il est aussi grand que le monde,
Quand vous le suivez aux combats !

Tout à coup, la France lui crie :
« Sois consul, sois notre rempart ! »
Il revient, venge la Patrie,
Et de consul se fait César.
Il ressuscite Charlemagne;
Il paraît; l'effroi l'accompagne.
Tremblez, Anglais, Prussiens, Strélitz !
Sa gloire, éblouissante aurore,
Grandit, monte, grandit encore.
Salut au soleil d'Austerlitz !

Qu'elle était glorieuse et belle
La France de Napoléon,
Quand l'aigle écrasait d'un coup d'aile
Le léopard et le lion;
Quand, d'un œil rival de la foudre,
Il courbait les rois, dans leur poudre,
Autour du trône impérial,
Posant, au bruit de la fanfare,
Un pied sur Moscou la Tartare
Et l'autre sur l'Escurial !

Mais un seul jour fait pâlir ton étoile.
Rallume, ô Conquérant ! tes astres éclipsés.
Sans boussole et sans voile,
Le vaisseau de l'État cède aux flots courroucés.

La France, en proie aux angoisses mortelles,
Se relève, appelant ses fils... Cris superflus !
Ses défenseurs fidèles
Sont glacés par la mort et ne répondent plus.

Hélas ! hélas ! les grandeurs sont brisées,

Les gloires ont voilé leur sublime tableau;
Les villes épuisées
L'une à l'autre tout bas répètent : « Waterloo! »

O Waterloo! déplorable hécatombe!
Sur l'aigle impérial s'acharnent tous les rois.
Il vole, combat, tombe...
Mais accable en tombant l'Europe de son poids!

France! réveille-toi de tes douleurs stériles,
Tu n'as que trop pleuré tes morts des Thermopyles;
Qu'ils dorment leur éternité!
L'abondance et la paix vers toi sont retournées,
Et le temps qui sourit berce tes destinées,
Sur le sein de la liberté.

France! je te salue, impérissable et sainte!
Il me semble te voir, sur la sublime enceinte,
Sentinelle de l'avenir.
Oui, te voilà debout, brillante d'auréoles;
Tu parles, et tes fils écoutent tes paroles
Dont le monde va retentir :

« Peuple! mon front est ceint d'un double diadème;
Chaque jour qui se lève a par vous son baptême,
Et son aurore de splendeur;
Chacun de vous est grand, et le fils vaut son père;
Chacun me glorifie et vient porter sa pierre
Au monument de ma grandeur.

« Mais j'ai trop étendu ma puissance fatale;
Sur le seuil mutilé de chaque capitale
La guerre a gravé mes exploits;
Le sang des nations trop longtemps m'a trempée;
C'est avec la parole et non avec l'épée
Que je veux imposer mes lois.

« Suivez en liberté ma loi pieuse et juste;
Cimentez, par la paix, sous le sceptre d'Auguste,
De César l'empire guerrier.

Et je serai toujours la France souveraine,
Soit que je porte au front la couronne de chêne
Ou la couronne de laurier ! »

UNE HIRONDELLE

TROUVÉE MORTE DANS UNE CHAMBRE A LA CAMPAGNE.

Hirondelle, qu'on trouva morte
Dès les premiers jours du printemps,
Dans cette chambre dont la porte
Fut close pendant si longtemps,

Comment demeuras-tu captive,
Lorsqu'après le dernier été,
Vers la tiédeur d'une autre rive
Tes sœurs volaient en liberté?

Pauvre oiseau, tu cherchais peut-être
Si quelqu'un de tes chers petits,
Moins que les autres prompt à naître,
Oubliait ses frères partis.

Peut-être, en ta course effarée,
Tu fuyais jusque sous ce toit
Quelque chasseur de la contrée
Au plomb plus rapide que toi.

Tandis qu'évitant la blessure,
Ton vol se doublait de ta peur,
La mort inévitable et sûre
T'attendait sous l'abri trompeur.

La fenêtre fut refermée ;
Le maître quitta son logis.
Pour toi, prisonnière emplumée,
Plus de cieux par l'aube rougis,

Plus de ces longs cris d'allégresse
Qui saluaient les jours naissants;
Plus de ces nids que la tendresse
Venait repeupler tous les ans!

Adieu les étangs où ta plume
Ridait le bleu miroir du ciel,
Où tu recueillais sur l'écume
Des moucherons gorgés de miel!

Adieu les courses circulaires
Sur les murailles du manoir,
Autour des donjons séculaires
Rougis par le soleil du soir!

Quand tes compagnes fugitives,
Vers le sud prêtes à voler,
Redoublant leurs clameurs plaintives,
Sur les toits vinrent t'appeler,

En vain tu frappas de la tête
Les coins obscurs de ton cachot;
En vain tu cherchas, inquiète,
Le soleil absent de là-haut.

Essayant la fuite impossible,
Le front à la vitre heurté,
Tu maudis ce mur invisible
Où se brisait ta liberté.

Enfin, haletante, éperdue,
Victime d'un suprême effort,
Tu tombas à terre, étendue,
En exhalant un cri de mort.

Repose en paix, pauvre hirondelle;
On a placé ton corps léger
Entre des rameaux, où ton aile
Semble encor prête à voltiger.

S'il est vrai que l'âme revienne

Vers le corps d'où la vie a fui,
Dans la demeure aérienne
Elle pourra planer sur lui;

Et si, vers le soir, quelque branche
S'agite au murmure du vent,
Nous croirons voir ton âme blanche
Errer sur le tombeau mouvant.

Limeil, 28 juin 1847.

A L. Becq de Fouquières.

PHIALÉ.

IDYLLE GRECQUE.

O Fille de Latone, ô reine au front d'argent!
Blanche Phœbé, protège un berger diligent!
Je ne vais point, bravant tes nocturnes mystères,
Allumer les flambeaux des amours adultères,
Ni, conduit par l'espoir d'un ténébreux larcin,
Préparer l'embuscade et le fer assassin;
Je vais (c'est le seul but qui, si tard, me soutienne),
Pour plaire à Phialé, la blonde Athénienne,
La jeune Phialé dont les cheveux dorés
Aux flammes de ton frère ont été colorés;
Je vais surprendre un nid où dort une couvée,
Qui près d'elle vivra par mes soins élevée;
Car naguère, passant près de ces arbrisseaux,
Phialé s'est complu aux chansons des oiseaux.

Toi, Phœbé, si jadis, en sa grotte dormante,
D'un berger comme moi tu daignas être amante,
Si tu vins caresser de ton pâle rayon
Les beaux yeux assoupis du pâtre Endymion,
O Déesse, entends-moi du haut de ton ciel vaste,
Prête-moi tes clartés, car mon amour est chaste,
Et dans mon cœur limpide il rayonne aussi pur

Que ton disque éclatant dans ce limpide azur !

Au mois de l'hécatombe, en nos Panathénées,
Quand de fleurs et de fruits les vierges couronnées,
Sur leurs têtes portant le miel et les gâteaux,
S'assemblent dès l'aurore au penchant des coteaux,
Puis traversant la ville en blanches Théories,
Vont à Minerve offrir les guirlandes fleuries
Et le péplum d'azur que leurs mains ont filé,
J'ai vu, je ne vois plus dès lors que Phialé.
Phialé, ton doux nom vient sans cesse à mes lèvres ;
Au penchant de l'Hymette, où je conduis mes chèvres,
Je m'assois et je cherche, en redisant ton nom,
L'humble toit de ta mère au pied du Parthénon,
Je néglige, en pensant à toi, vierge adorée,
Le soleil qui descend derrière le Pirée.
La nuit vient ; le troupeau me demande en bêlant
Pourquoi vers le bercail le retour est si lent :
Et mon père s'écrie au sein de sa demeure :
« O l'amoureux berger, peu soucieux de l'heure ! »

C'est toi, vierge aux yeux noirs, au visage vermeil,
C'est toi pour qui j'oublie et l'heure et le sommeil ;
Toi pour qui, m'arrachant à ma couche lointaine,
Jusques à l'Ilyssus j'ai traversé la plaine.
Palès m'a laissé voir sous ces yeuses verts
Un nid où trois oiseaux, d'un blanc duvet couverts,
Se pressent dans la mousse et ne font que d'éclore.
Moi, tandis que leur plume inerte et faible encore
Dans le liquide éther ne peut les appuyer,
J'ai tressé de mes mains cette cage d'osier.
Je veux y réunir les petits et la mère,
Près d'eux elle oublira la servitude amère ;
J'émietterai le pain et la graine pour eux,
Puis, enflant mes pipeaux, en des rythmes nombreux,
Longtemps je chanterai, les instruisant moi-même
A moduler pour toi les chants que ta voix aime.

Juin 1851.

BÉATRICE.

SONNET DE DANTE ALIGHIERI.

Tanto gentile e tanto onesta pare
La donna mia quand' ella altrui saluta...
DANTE *(Vita Nuova).*

Pour saluer, quand d'un air gracieux
De son blanc voile elle écarte les franges
Et vous sourit, plein de troubles étranges,
On fait silence et l'on baisse les yeux.
Elle s'avance, au milieu des louanges,
Le front empreint de la pudeur des cieux;
Par l'Eternel envoyée en ces lieux
Pour nous montrer le plus divin des anges.
Son œil répand la joie au fond du cœur;
Elle paraît, et brillante on l'admire;
On aime, on suit son ascendant vainqueur;
Sa lèvre rose en souriant respire
Un doux parfum d'amour et de langueur
Qui va disant à notre âme : Soupire!

LA COLOMBE BLANCHE.

Dis-moi, dis-moi, blanche colombe,
Où vas-tu d'un vol si léger?
Viens-tu du ciel ou de la tombe?
Qu'apportes-tu, doux messager?

— Ma patrie est aux cieux; la terre
N'a jamais touché mes pieds nus.
En Grèce je fus Pérystère,
Blanche compagne de Vénus.

Mahomet aux croyants fidèles
Me montre au milieu des Houris,

Et l'Inde croit que sous mes ailes
Brahma réchauffe les Péris.

Le Christ m'orna d'une auréole,
Et j'apparais sur les autels
Comme un mystérieux symbole
Au-dessus du sens des mortels.

C'est moi qui porte la couronne
Et du martyre et du bonheur ;
J'aime, je bénis, je pardonne,
Je suis l'Esprit-Saint du Seigneur.

Je suis cette blanche colombe
Qui sauve et console toujours,
Oiseau du ciel et de la tombe,
Oiseau des dernières amours.

Au pauvre tremblant dans la boue
J'envoie un peu de l'or d'Ophir,
Au roseau que le vent secoue
Je ramène un plus doux zéphyr.

Au magistrat je dis : « Fais grâce ! »
Au pontife : « Sache bénir ! »
A l'homme heureux : « Le bonheur passe ! »
Au malheureux : « Il va venir. »

Au tombeau qui de pleurs s'arrose,
Je dis : « Fais, tombeau triste et noir,
De chaque pleur naître une rose,
De chaque douleur un espoir. »

Je suis cette blanche colombe
Qui sauve et console toujours,
Oiseau du ciel et de la tombe,
Oiseau des dernières amours.

— Blanche colombe qui consoles,
Accours à moi d'un vol léger.

Écoute, écoute mes paroles;
Je sais des maux à soulager.

Auprès d'une champêtre église,
Dans le champ d'éternel repos,
Une croix de bois est assise
Entre des lis et des pavots.

Sans doute une lumière sainte
Devra te guider dans ces lieux,
D'où, lorsque la vie est éteinte,
L'âme s'élance vers les cieux;

Car c'est là que, du corps de fange,
L'âme de l'enfant regretté
S'éleva, comme un lis qu'un ange
Dans l'espace aurait emporté.

Vole, vole, blanche colombe!
Sauve et console-nous toujours,
Oiseau du ciel et de la tombe,
Oiseau des dernières amours.

Monte, avec la chaste prière
Et l'encens brûlé sur l'autel;
Trouve cette âme de lumière
Dans les plus beaux parvis du ciel.

Parle, comme au roi sur son trône,
A ce nouveau-né du Seigneur,
Et demande-lui son aumône
D'un peu d'amour et de bonheur.

Si quelque retour vers la terre
Arrache une larme à ses yeux,
Verse dans le cœur de sa mère
Ce diamant tombé des cieux;

Et quand, d'amertume oppressée,
Elle pleurera, que ses pleurs

Soient comme la douce rosée
Qui brille au matin sur les fleurs.

Vole, vole, blanche colombe!
Sauve et console-nous toujours,
Oiseau du ciel et de la tombe,
Oiseau des dernières amours.

A Marie Désirée.

JE PENSE A VOUS.

Je pense à vous, ma jeune bien-aimée,
Quand le jour naît, quand la rose embaumée
S'ouvre au matin scintillante de pleurs;
Quand l'alouette ouvre son aile grise,
Vole en chantant, vole au ciel, sur la brise
Et le parfum des fleurs.

Je pense à vous quand le soleil décline,
Quand le brouillard, sur la verte colline,
Étend au soir ses humides réseaux;
Quand la forêt a de plus doux murmures,
Et que la lune, à travers ses ramures,
Argente les ruisseaux.

Je pense à vous lorsque l'éclair s'enflamme,
Et dis : « Seigneur, des orages de l'âme
Épargnez-lui la fatigue et le fiel! »
Quand le ciel bleu rayonne sur nos têtes,
Je pense à vous, mon ange, car vous êtes
Pure comme un beau ciel.

Je pense à vous aux pieds de la Madone;
En implorant la Vierge qui pardonne,
C'est votre nom que je dis à genoux;
J'espère alors que, sur ces mêmes pierres,
Pour moi, plus tard, vous aurez des prières...
J'ai tant prié pour vous!

Je pense à vous ; car sans vous point de joie ;
Sans vous, les jours que le Seigneur m'envoie,
Sombres ou purs passent inachevés ;
Il n'est sans vous nul plaisir que j'envie ;
Mon cœur n'est plus en moi-même, et ma vie
Est toute où vous vivez.

Je pense à vous, que j'aille, que j'arrive,
Que je regarde, en rêvant sur la rive,
Le ruisseau fuir, comme fuiront mes jours ;
Je pense à vous, que je m'endorme ou veille ;
Triste ou joyeux, ô ma jeune merveille !
Je pense à vous toujours.

A M. Auguste Barbier.

SALOMON DE CAUS.

L'eau montera par aide du feu plus haut que son niveau.
S. DE CAUS (1615).

Parmi les insensés au fond d'un cachot sombre,
Voyez cet homme assis dans l'ombre.
Parfois il pousse un cri qui n'a plus rien d'humain ;
Parfois, l'œil immobile et la tête baissée,
Il semble suivre une pensée :
Tel il est aujourd'hui, tel il sera demain !

Souvent il se réveille, il s'agite, il s'écrie :
« Je suis le roi de l'Industrie !
Un moteur invincible est soumis à mes lois ;
Ce levier tout-puissant que rêvait Archimède,
Je l'ai découvert. Par son aide
Ma main de l'univers va déplacer le poids.

« Par la vapeur de l'eau vous verrez les machines
Extraire les fardeaux des mines ;
Le lin se tissera sous les doigts des métiers ;

Les vaisseaux, dédaigneux des vents et des étoiles,
Vogueront sans agrès, sans voiles;
Les chars devanceront le galop des coursiers! »

Les geôliers le font voir au passant incrédule
Qui rit, au seuil de la cellule,
Des songes creux éclos dans ce cerveau de plomb.
Ainsi lorsque Colomb, de son doigt prophétique,
Montrait aux Génois l'Amérique,
Les Génois s'égayaient aux rêves de Colomb!

De Caus avait osé soumettre sa pensée
Au Roi, qui déchira la requête insensée
Avec un mépris obstiné.
Il avait de ses plans fatigué les ministres,
Si bien qu'un jour, saisi par des agents sinistres,
A Bicêtre il se vit traîné.

Qu'il dût être assailli d'une douleur immense,
Ce grand homme insulté dans son intelligence
Par le dédain et le courroux,
Ce penseur méconnu dont le puissant problème
Décernait à la France un nouveau diadème,
Et qu'on jetait parmi les fous!

Combien de temps, parmi ces âmes dégradées,
Au mal contagieux qui trouble les idées
Put-il résister pas à pas?
Combinant ses desseins dans sa vaste mémoire,
Combien de temps encore espéra-t-il la gloire?
Mais la gloire n'arrivait pas.

Enfin un de ces cœurs que charme la science,
Un Anglais, Worcester, ambassadeur en France,
A Bicêtre vient par hasard.
Il entend le captif, il s'étonne, il admire :
« Ouvrez-lui! ce n'est pas un esprit en délire ;
Qu'il soit libre!... » Il était trop tard!...

De Caus était bien fou! Worcester triste et sombre

Sortit : « Ce n'est plus lui, disait-il, c'est son ombre
Qui gémit dans cette prison;
Mais quand on l'y jeta, c'était un grand génie.
Bourreaux! que son malheur soit votre ignominie,
Vous avez tué sa raison. »

O Salomon de Caus! de ton âme immortelle
Ils ont étouffé l'étincelle!
Si leur dédain fatal n'eût éteint ce foyer,
Tu serais parmi ceux que l'univers écoute,
Qui des humains marquant la route,
Couronnent de leur gloire un siècle tout entier.

Des sciences jadis tu sondais les merveilles;
Jadis, pour éclairer tes veilles,
Devant toi le génie allumait son flambeau;
Mais l'âme dans ton corps ne fut pas assez forte,
Tu survis à ta raison morte.
Dors, cadavre animé, dans ton vivant tombeau!

Que de fois la folie, en ce monde où nous sommes,
A brisé l'essor des grands hommes!
Icares inconnus vers la gloire envolés,
Ils ont fondu leur aile à son éclat sublime,
Et sont retombés dans l'abîme,
Emportant leurs secrets qu'ils n'ont pas révélés.

Quel pouvoir désastreux, quelles lois acharnées
Enchaînent donc ces destinées?
Pour ces flambeaux éteints n'est-il pas un réveil?
Brille, raison puissante, illumine le monde!
A genoux dans la nuit profonde,
Nous attendons le jour. Lève-toi donc, soleil!

Le soleil s'est levé! Si le sceau du mystère
Quelquefois dérobe à la terre
Ces secrets imposants, ils viendront en leur lieu.
Comme une graine obscure à la glèbe livrée,
Leur semence germe ignorée
Pour ne mûrir enfin qu'au jour marqué de Dieu.

O vapeur! reine de la terre!
Que rêva Salomon de Caus,
Vapeur! dont l'active Angleterre
Employa les moteurs nouveaux,
Gloire à toi, puissance infinie,
De la chaleur à l'onde unie
Sombre et mystérieux hymen!
Découverte à jamais féconde
Qui lègue aussi vos noms au monde,
Papin, Watt, Fulton, Newcomen!

Partout des brûlantes usines
La vapeur, puissant gouvernail,
En accélérant les machines,
Triple les produits du travail.
Malgré les vents, l'onde animée,
Sous un panache de fumée
Fulton lance au loin les vaisseaux.
Rapprochant les cités lointaines,
Stevenson franchit monts et plaines
Avec les ailes des oiseaux.

Homme, atome d'une journée,
Jeté sur un globe perdu,
A quelle haute destinée
Par ton savoir monteras-tu?
Ardent à vouloir l'impossible,
Sur quelque puissance invincible
Tu poses ton pied conquérant;
Et, pour réaliser ton rêve,
Le monde à ta voix se soulève :
Homme, que ton pouvoir est grand!

Tu marches chaque jour de miracle en miracle,
Sans cesse grandissant, renversant chaque obstacle,
Sans t'arrêter dans tes revers;
Et peut-être demain, à l'étroit dans ce monde,
Tenteras-tu d'aller, sous la voûte profonde,
Conquérir un autre univers.

Qui sait ? Tu trouveras des ailes plus légères,
Tu toucheras du pied ces éternelles sphères
Que déjà mesure ton œil.
Mais à chaque échelon que franchit ton génie,
Tu te crois le premier dans l'échelle infinie,
Tu te gonfles dans ton orgueil.

Tremble, présomptueux, ton orgueil est ta perte;
Ta force te trahit dans chaque découverte ;
Tes vaincus maudissent leur frein.
Le terrible moteur dompté par ton courage,
Comme un lion captif, se tourmente avec rage,
Et ronge son cachot d'airain.

Dans ce vaisseau fumant, qui des vagues se joue,
La goutte d'huile absente arrête quelque roue;
Un sourd murmure a retenti...
Un craquement horrible, un cri se fait entendre...
Tout saute... et l'air encore est obscurci de cendre,
Que les flots ont tout englouti.

Sous ce char flamboyant qui vole avec son maître,
Par la main du hasard, la main de Dieu peut-être,
Un seul grain de sable est placé.
L'homme n'a pas prévu l'invisible menace,
Et ses lambeaux sanglants se mêlent dans l'espace
Aux débris du char fracassé.

Si demain, découvrant une force ignorée,
Pour franchir à ton gré le céleste empyrée
Tu t'ouvres un chemin de feu,
Quelque atome inconnu te brisera les ailes;
Car tu te croirais roi des voûtes éternelles,
Tu dirais : « C'est moi qui suis Dieu! »

Homme! c'est pour cela que toujours sur ta route,
L'obstacle le plus vil et que nul ne redoute
Réprime ton essor géant;
Pour que tu sois forcé, dans ton audace altière,

D'humilier ton front, de baiser la poussière,
Et de confesser ton néant.

Aussi quand la vapeur a brisé son écorce,
Quand la matière esclave un jour reprend sa force
Et se venge en te dévorant,
Prête l'oreille aux voix qui grondent sur ta tête,
Et tu les entendras crier dans la tempête :
« Dieu seul est fort! Dieu seul est grand! »

AUTOMNE.

Déjà le vent infidèle
Glace l'automne vermeil;
Une dernière hirondelle
Se joue au dernier soleil.

L'haleine de la souffrance
M'a dévoré sans retour,
Une dernière espérance
Sourit à mon dernier jour.

Quand, à la prochaine pluie,
L'oiseau fuira d'un vol prompt,
Mon espérance et ma vie
Avec lui s'envoleront.

L'oiseau part à tire-d'aile,
Les beaux jours sont révolus.
Adieu, beaux jours, hirondelle;
Je ne vous reverrai plus!

A Marie Désirée.

CAMÉLIA.

Pour vous voir, souriante au milieu de la fête,
En dépit des jaloux, attirer tous les yeux,

Que je voudrais pouvoir couronner votre tête
De ce que l'univers a de plus précieux!

Je n'ai que cette fleur aux pétales de soie;
Mais vous l'accueillerez avec un doux souris,
Parce que vous savez combien j'aurais de joie
Si la main qui vous l'offre y donnait quelque prix.

Et vous serez charmante, ô ma seule adorée!
Rien qu'avec cette fleur parmi vos longs cheveux:
Car vous êtes de grâce et de candeur parée,
Mieux qu'une autre d'atours et d'ornements pompeux.

Du monde indifférent qu'importe un vain hommage :
Dieu, qui vous fit pour plaire et moi pour vous chérir,
N'a-t-il pas mis en vous, noble et divin partage,
Ce que l'argent et l'or ne peuvent acquérir?

N'a-t-il pas mis en vous une âme pure et belle,
Qui sourit dans ces yeux qu'avec bonheur je vois,
Qui chaque jour vous donne une grâce nouvelle,
Qui me trouble et m'enchante au son de votre voix?

N'a-t-il pas mis en vous, comme un pouvoir suprême,
Ce je ne sais quel charme irrésistible et doux,
Cet invincible attrait qui fait que je vous aime,
Et n'en puis désormais aimer d'autre que vous?

Allez! qu'avec gaîté le temps pour vous s'écoule!
Et songez quelquefois, au fond de votre cœur,
A celui qui vous voit du milieu de la foule,
Et dont tout le bonheur est dans votre bonheur.

A Madame Marie Camaret.

CE QU'IL FAUT TAIRE.

Vous m'avez dit : « Point de paresse!
Des vers! le sujet m'est égal,

Pourvu qu'ils portent mon adresse
Et me parlent de moi sans cesse;
Mais surtout point de madrigal! »

Telle était bien votre pensée ?
On pourrait contester d'abord
Le droit qu'une dame encensée
A de se trouver offensée;
Mais passons, pour rester d'accord.

Ainsi je ne devrai pas dire
Qu'à peine vient-on à vous voir,
De vos yeux, de votre sourire,
Le charme imprévu nous attire
Comme l'alouette au miroir ?

Je dirai moins encor, sans doute,
Qu'à votre esprit piquant et fin
Un langage attrayant s'ajoute,
Si bien que, lorsqu'on vous écoute,
Votre pendule sonne en vain ?

Ah! si je n'avais peur d'un blâme
(Car vous usez de vos pouvoirs),
Je dirais ces éclairs de l'âme
Qui s'allument, rapide flamme,
Dans vos yeux, ces diamants noirs.

Je dirais que votre coiffure,
Imitant les replis de l'eau,
Fait penser à la chevelure
Qui s'enlace, ondoyante et pure,
Au front du marbre de Milo.

Ce chapelet aux grains de nacre
Enfermé dans un rouge étui,
Et qui vous vient de Saint-Jean-d'Acre,
Serait un charmant simulacre
De vos dents blanches comme lui.

De ce bijou que l'Italie
A ciselé dans le corail,
La courbe élégante et polie
Peindrait cette lèvre jolie
Qui sourit sous votre éventail.

Enfin cet éventail de Chine,
Émaillé de mainte couleur,
Sur votre bouche purpurine
Représenterait, j'imagine,
Un papillon sur une fleur.

Mais je redoute une escarmouche;
Car, sur le tapis du salon,
Je vois un petit pied farouche
Piétiner dans cette babouche,
Que jalouserait Cendrillon.

Épargnez-moi, je vous en prie.
Vous voyez que je ne dis rien,
Rien même du nom de Marie,
Qui n'est pas une flatterie;
Cœur pieux, il vous va si bien!

Et c'est tout cela qu'il faut taire
Si l'on craint de vous offenser?
Eh bien! nous en ferons mystère;
Soumis à votre joug austère,
Nous nous tairons... pour y penser.

Non! la vérité me tourmente,
Dût-elle vous mettre en courroux.
Dans mes vers il n'est rien qui mente;
En trois mots : « Vous êtes charmante! »
Et, si vous l'osez, fâchez-vous!

LE PAPILLON ÉGARÉ.

O papillon égaré dans nos villes,
Triste exilé de l'horizon vermeil !
Tu vas semant, contre nos murs stériles,
Le duvet bleu de tes ailes fragiles,
Et ton bonheur est là-bas au soleil.
O Papillon ! ta vie est mon emblème :
Triste exilé, comme toi je combats;
Car j'ai perdu la moitié de moi-même.
Je cherche en vain ma douce fleur que j'aime :
Comme le tien, mon bonheur est là-bas.

OH ! L'OUBLI !...

Oh ! donnez-moi l'oubli ! l'oubli profond et morne,
Qui n'a point de limite et qui n'a point de borne,
Qui ne se souvient plus d'un seul fait accompli,
Soit triste, soit heureux... Oh ! donnez-moi l'oubli !

Pourquoi se souvenir ? le souvenir oppresse.
Pour une seule joie il est tant de tristesse;
Tant de jours nébuleux pour un jour de soleil :
Tant de rêves joyeux dont on pleure au réveil !
N'est-il donc pas meilleur d'être calme et sans trouble.
Glacé comme un miroir où l'image se double,
Que de sentir son cœur se gonfler de sanglots,
Sombre océan dont rien ne peut calmer les flots ;
Vivre inquiet toujours; se tourmenter de l'ombre
Qui passe sur un front tantôt gai, tantôt sombre;
Aimer, aimer sans fin et n'en pouvoir guérir,
Jusqu'à ce que l'on meure à force de souffrir ;
Se dire qu'on dépend de cette âme adorée
Qui passe devant vous souriante et parée,

Sans penser seulement qu'auprès d'elle, à l'écart,
Il est un être aimant qu'avec un seul regard
Elle ferait plonger tout vivant dans un gouffre,
Un être son captif, qui l'adore, qui souffre,
Et qui se brise enfin à force de plier !...
Oh ! donnez-moi l'oubli !... faites-moi l'oublier !...

A Madame Amélie Rivière.

LA FIANCÉE.

Lorsqu'au pied de l'autel la blanche fiancée
S'avance avec l'époux à qui Dieu va l'unir,
Elle sent tressaillir au fond de sa pensée
Les regrets du passé, l'espoir de l'avenir.

Je ne sais quoi de doux et d'amer tout ensemble
De son front qui s'incline efface les couleurs;
Elle espère avec crainte, avec joie elle tremble,
Et ses yeux ingénus laissent couler des pleurs.

Ce trouble vous sied bien, candide jeune fille;
J'aime à voir la pervenche aux feuilles de satin,
Pâle, quand la rosée en son calice brille,
Palpiter dans les bois au souffle du matin.

Craignez encore un jour cette vie inconnue;
Ainsi, nouvelle éclose, hésite au bord du nid
L'hirondelle inhabile à sillonner la nue
De son aile novice et que rien ne ternit.

Hésitez bien encor ; sur la terre inféconde,
Il faut de la fortune affronter le courroux.
Tout est piège, péril ou tempête qui gronde;
Mais il est un ami qui veillera sur vous.

Demain, quand vous verrez votre blanche couronne,
Virginal ornement, sous vos pas s'effeuiller :

Forte de son amour, cette main qui frissonne,
Sur le bras d'un époux s'appuîra sans trembler.

Vous n'hésiterez plus, car ce sera lui-même,
Lui que vous redoutez sans connaître pourquoi,
Qui sera votre appui, votre force suprême,
Que vous appellerez en disant : « Soutiens-moi ! »

Puissiez-vous vivre ainsi de bien longues années !
Qui ne voudrait, pendant toute une éternité,
Pouvoir continuer ces chaînes fortunées,
Où l'un est le soutien et l'autre la beauté ?

Ainsi, dans les forêts de la verte Australie,
Jusqu'aux cieux la liane, élevant ses couleurs,
Au baobab géant avec amour se lie :
L'arbre donne sa force, et la plante ses fleurs.

A M. de Lamartine.

LE POÈTE ET L'ORATEUR.

Le poète est l'amant des molles rêveries ;
Il chérit les grands lacs, les collines fleuries
Qui baignent leurs pieds dans les eaux ;
Et l'inspiration vient planer sur sa lyre,
Esprit aérien, souffle pur du Zéphyre,
Quand il frémit dans les roseaux.

Son âme harmonieuse est la coupe choisie
Où les anges du ciel versent la poésie :
Dieu ne l'a fait que pour chanter,
Et, rossignol divin, il s'ignore lui-même :
Il chante, insoucieux de cette voix qu'on aime,
Sans vouloir se faire écouter.

Mais les cœurs douloureux brisés par la souffrance
Aiment à recueillir le baume d'espérance
Qu'il sème au hasard sous ses pas :

Car c'est lui, le Poète aux extases sublimes,
Dont la voix sait charmer ces blessures intimes
Que l'art humain ne guérit pas.

Et soit que vers la nuit, quand la brise odorante
S'élève de Baïa, quand de Naple à Sorrente
Sous le ciel pur l'onde s'endort,
Le Poète se plaise à laisser sa pensée,
Comme l'oiseau des mers, doucement élancée,
Planer sans peine et sans effort;

Soit que son frêle esquif se balance avec grâce
Et fuie à l'horizon, sans laisser une trace
Sur le flanc des flots amollis,
Tandis qu'avec amour ses hymnes vont redire
A Virgile au tombeau le nom chéri d'Elvire,
Sœur de l'antique Amaryllis;

Soit que l'essor pieux de sa Muse chrétienne
Emprunte aux séraphins leur harpe aérienne
Et leur aile aux replis de feu;
Que dans l'homme imposant ses lois à la nature,
Comme dans l'arbre altier né d'une graine obscure,
Il lise la grandeur de Dieu;

Soit qu'il raconte encor, blessure par blessure,
Quels profonds désespoirs navraient ton âme pure,
Pasteur vénéré du hameau,
Brisé dans chaque rêve et dans chaque tendresse,
Toi qui ne pus trouver, après tant de détresse,
La paix ici-bas qu'au tombeau...

Heureux est le Poète! On le vénère, on l'aime:
Son livre harmonieux est le livre suprême
Que l'on relit avec le cœur,
Et tous ces noms divins que sa lyre répète,
Dans leur rayonnement environnent sa tête
D'une auréole de splendeur.

Mais en ces temps d'orage où la mère patrie,
Levant au ciel ses bras tremblants,
Dans les convulsions se tourmente et s'écrie
Qu'un fruit va déchirer ses flancs ;
Quand ce fils inconnu, déjà roi des tempêtes,
Fait tressaillir les nations,
Et qu'on entend répondre aux murmures des fêtes
L'écho des révolutions,
Démosthène nouveau, sur la plage où fermente
Le reflux du peuple géant,
Il se lève, et debout dans l'immense tourmente,
Comme un rocher dans l'Océan,
Du geste il lui commande, impassible... La houle,
Redoublant son terrible effort,
En éclats turbulents se dresse, écume et roule ;
Il attend parce qu'il est fort.
Il parle enfin ! sa voix est de tous entendue
Malgré la rumeur et le bruit ;
Son front majestueux domine l'étendue :
Il s'avance... et le peuple suit !

Ainsi, dans la mêlée, au milieu des mitrailles,
Quand le conquérant glorieux
Évoquait devant lui le démon des batailles
Pour le foudroyer de ses yeux,
La trompette sonnait dans la plaine alarmée.
A cette voix, les bataillons
S'élançaient, renversant devant eux chaque armée,
Comme un blé mûr dans les sillons ;
Et, tant que le clairon les guidait à la gloire,
Ils frappaient terribles et sourds ;
Ils tranchaient à grands coups le nœud de la victoire ;
Car le clairon sonnait toujours.

La France aussi, la France, invincible cohorte
Destinée à lutter sans fin,
Soldat de l'avenir, marche où le sort l'emporte,
Des yeux dévorant le chemin.

Mais pour guider ce peuple au but que Dieu prépare,
Il faut le signal d'un clairon.
Le Poète-Orateur commence la fanfare,
Et du fouet et de l'éperon
Il lance son coursier, frappe sans peur, sans trêve..
A travers les rangs désunis
Sa parole étincelle et s'abat comme un glaive
Sur le front de ses ennemis;
Et la France le suit dans la brèche plus large;
Car c'est lui, la trompette en main,
Qui hâte la victoire et qui sonne la charge
A la tête du genre humain!

C'est ainsi qu'on t'a vu, du haut de ton génie,
Tantôt nous attendrir à ta sainte harmonie,
Tantôt par ta parole exaltant notre ardeur;
Toujours grand, toujours beau d'une splendeur divine,
Dans nos cœurs embrasés répandre, ô Lamartine,
Les feux qui dévorent ton cœur!

Et tu voudrais, dit-on, quitter ce double rôle,
Tu voudrais immoler le chant à la parole,
Renoncer à tes vers, toi le Poète aimé;
Et quand nous te dirions : « Viens essuyer nos larmes! »
Pour d'éloquents débats gardant toutes tes armes,
Tu tiendrais ton livre fermé!...

Il est vrai, sous nos cieux attristés par l'automne,
L'arbre majestueux qui de fruits se couronne
A du printemps vermeil dépouillé les couleurs;
Mais n'as-tu donc pas vu, dans la brune Italie,
S'unir aux fruits dorés, sur la branche qui plie,
L'éclat et le parfum des fleurs?

Qui nous consolera, si tes mains poétiques
Ont détendu la lyre aux accords prophétiques,
Si le divin Poète a perdu ses autels?
Chante, cœur inspiré; car ta voix seule encore

Peut ranimer en nous quelque corde sonore
Et parler des cieux aux mortels.

En toi seul unissant Démosthène et Tyrtée,
Par qui pourrais-tu voir ta puissance arrêtée ?
Dieu t'a fait pour séduire et dompter l'univers!
Ta voix nous électrise et ton chant nous console;
Le monde, qui s'agite, au bruit de ta parole,
Pleure au doux écho de tes vers.

Demeure donc toi-même et songe que la France
Est fière de te voir, dans ta double puissance,
Et poète sublime et tribun éloquent,
Lorsque ton âme en feu, qui brûle et nous éclaire,
Brille des deux côtés, comme un double cratère
Allumé sur un seul volcan.

4 Mai 1846.

A Marie Désirée.

LAISSE-MOI T'AIMER.

Ah! laisse-moi t'aimer, non d'un amour profane,
Mais de cet amour saint, tendre, immatériel,
Qui rend le cœur plus pur, l'âme plus diaphane,
Qui joint la terre au ciel!

Douce communion qui réunit deux âmes,
Comme deux blancs ramiers fendant d'un même essor
L'éther qui sur leurs cols fait reluire des flammes
Et des paillettes d'or.

Dieu m'a mis dans le cœur une lyre immortelle;
Quand je me penche en moi, je l'entends soupirer;
Mais il faut une main qui se pose sur elle
Et la fasse vibrer.

Sois cette main savante, ose toucher la lyre,
Pose sur le clavier l'ivoire de tes doigts;

Elle va s'éveiller en hymnes de délire
Et répondre à ta voix.

N'aimes-tu pas les chants, les doux chants du poète?
Ne pénètrent-ils pas ton cœur d'un tendre émoi ?
Jette donc un regard sur sa lèvre muette,
Dis-lui : « Chante pour moi ! »

Alors j'aurai pour toi des chansons merveilleuses,
Telles qu'aux nuits de mai, sous le ciel espagnol,
Dans les bois de Grenade, aux roses amoureuses,
Chante le rossignol.

Ma mélodie aura la douceur des louanges
Que modulent en chœur les esprits purs des cieux;
Je croirai voir passer dans un songe les anges,
En regardant tes yeux.

Ah! laisse-moi t'aimer, t'aimer avec délice,
De cet amour pieux où l'âme s'épura,
De l'amour qui brûlait Dante pour Béatrice,
Pétrarque pour Laura.

Ah! laisse-moi t'aimer, et peut-être toi-même
Un jour à ton insu te laisseras charmer :
C'est un amour si pur que celui dont je t'aime!
Ah! laisse-moi t'aimer!

Février 1842.

A S. A. R. le prince de Joinville.

L'INCENDIE EN MER.

Vogue, navire aux larges voiles,
Entre le ciel brillant d'étoiles
Et la mer, abîme béant,
Sous ta mâture à triple tête,
Pourrais-tu craindre la tempête,
Toi, monarque de l'Océan ?

Vogue à travers la nuit limpide!
Mais que vois-je? Un éclair rapide
S'est élancé de ton flanc noir;
Un bruit sourd gronde en ta carène,
Et la voix de ton capitaine
Jette un long cri de désespoir.

« De l'eau! de l'eau! c'est l'incendie!...
Réveillez la foule engourdie
Des matelots dans l'entre-pont! »
Partout le cri fatal résonne.
Le feu que la cale emprisonne,
Écho sinistre, lui répond.

Partout on s'empresse, on s'élance;
De la pompe qui se balance
L'eau jaillit et coule à longs flots;
Mais la flamme grandit plus vite,
Et déjà le pont qui crépite
Brûle les pieds des matelots.

Il s'élève, l'hôte implacable,
Dans les mâts, sur le moindre câble;
Et, comme un linceul agité,
Se déroule le flot avide:
Et la lueur s'étend, livide,
Sur l'effrayante immensité.

Plus d'espoir! les marins s'embrassent;
Les bras douloureux s'entrelacent
Dans un long et funèbre adieu.
Les pleurs confus et la prière
Montent, espérance dernière,
Jusqu'au trône éternel de Dieu.

Nous entend-il, le divin Maître?
Oui! vers lui notre voix pénètre.
La mer envahit notre bord,
Le feu redouble sa furie;

Mais soudain une voix s'écrie :
« Une voile! une voile! au nord! »

Salut à toi, brick intrépide!
C'est un jeune homme qui te guide,
C'est un jeune homme aux noirs cheveux.
Il te conduit d'une main forte;
Le vent rapide qui l'apporte
Est moins rapide que ses vœux!

Il vient, béni par deux cents âmes:
Sur le vaisseau rongé de flammes,
Le premier élancé, c'est lui.
A ceux que la force abandonne,
Aux blessés, aux mourants, il donne
L'espoir, le courage et l'appui.

L'œil éclatant, l'âme hardie,
Il est debout dans l'incendie
Tant qu'il reste un être en danger;
Puis, le dernier, pensif et sombre,
Il quitte le vaisseau qui sombre
Et que la mer va submerger.

Alors sa voix plaint et console;
Il a pour tous une parole,
Pour tous un serrement de main;
Et puis, retournant en arrière,
Sur une plage hospitalière
Les pose... et reprend son chemin.

— « Avant de nous fuir, ô jeune homme,
Dis-nous de quel nom l'on te nomme;
Et les matelots affligés
Imploreront le Dieu suprême,
Afin qu'il te protège et t'aime,
Toi qu'il envoie aux naufragés.

« Combien aux bords qui t'ont vu naître
On doit aimer à te connaître!

Béni pour le bien que tu fis,
Tu dois n'avoir pas d'heure amère.
Qu'heureuse doit être ta mère
D'avoir mis au monde un tel fils !

« Ceux que tu sauvas dans ta route
Ne sont pas les premiers sans doute
Que tu rends à leur cher pays.
Est-il un plus cruel partage
Que de mourir loin du rivage
Où sont morts ceux qu'on a chéris ? »

Le jeune homme, sans leur rien dire,
Tristement se prit à sourire,
Puis s'éloigna comme à regret.
Quand son vaisseau tourna la proue,
Des pleurs, dit-on, mouillaient sa joue;
Mais il emporta son secret.

1848.

A Madame Amable Tastu.

LES DEUX FANTOMES.

O nuit! quel œil humain peut lire dans ton ombre ?
Quelle voix nous dira ce qui s'agite aux cieux,
Quand la terre est tranquille et que, sur l'azur sombre,
Les astres, dont Dieu seul sait l'éclat et le nombre,
Roulent froids et silencieux ?

O nuit! J'ai vu passer deux fantômes célèbres;
Ils rasaient dans leur vol les dômes de Paris;
La ville se berçait dans la paix des ténèbres;
Seuls, au sommet des tours, quelques oiseaux funèbres
Tournoyaient en poussant des cris.

Tous les deux ils quittaient la tombe inexorable;
Tous les deux ils venaient du tropique enflammé;
L'un des bords où mugit un océan de sable,

L'autre d'un roc désert, où le flot implacable
Garde son sépulcre enfermé.

Chacun d'eux à son tour fut puissant par la guerre ;
Vivants, le monde à peine a pu les contenir ;
Morts, ils n'ont rencontré qu'une insensible pierre,
Où le temps ronge en paix leurs noms et leur poussière,
Où les vents seuls viennent gémir.

Leurs fantômes souvent de leurs urnes s'élancent,
Sur ce monde oublieux qui ne les connaît plus,
Par la foudre escortés, dans la nuit ils s'avancent,
S'inclinent tristement sur l'univers et pensent
A leurs empires disparus.

Je les ai vus tous deux : l'un, comme les rois mages,
Ceignait son front hautain de la tiare d'or ;
Sur sa barbe flottante avaient neigé les âges ;
Son œil fier, qu'autrefois entouraient tant d'hommages,
Semblait les commander encor.

Il descendit aux bords où l'Obélisque antique
De son dard anguleux semble percer le ciel ;
Sur son flanc il croisa son manteau fantastique,
Et longtemps mesura le géant granitique
D'un regard sombre et solennel.

Ses yeux étincelaient d'une flamme éthérée,
Tandis qu'il parcourait du regard lentement
Cet étrange alphabet d'une langue ignorée,
Gravé pour l'avenir, par une main sacrée,
Sur les faces du monument.

C'est qu'il y retrouvait sa puissance hautaine,
Ses combats retracés en récits glorieux,
Et, sous son nom vainqueur, dévoués à la haine,
Les noms des rois vaincus, qu'il traînait à la chaîne,
Ou qu'il immolait à ses Dieux.

L'autre ombre n'avait pas cet appareil superbe,
Quoique son pied jadis eût foulé comme l'herbe
Les rois de l'univers.
Les tortures avaient brisé cette grande âme,
Et son fantôme encor portait la trace infâme
De l'exil et des fers.

Mais qu'il était sublime et beau sans diadème,
Ce héros retrempé dans le fatal baptême
De son adversité !
C'était bien lui ! c'était sa tête souveraine,
Son regard foudroyant, qui tenait en haleine
Le monde épouvanté !

C'était cet uniforme usé par la mitraille ;
C'était ce manteau bleu, sur les champs de bataille
Tant de fois déployé,
Et ce petit chapeau, couronne populaire,
Que trente rois n'ont pu ravir, dans leur colère,
A son front foudroyé.

C'est ainsi que, dans l'ombre, au sein de la tempête
Qui sur ses pas grondait, lui faisant une fête
Comme un bruit de combats,
Je l'ai vu de son vol embrasser la Colonne,
Et, sur ce bronze saint que sa gloire environne,
Contempler ses soldats.

Qu'étaient-ils devenus ces vieux vainqueurs du monde?
La mort les dévorait dans leur tombe profonde
De Wagram ou d'Eylau ;
Et leur triste Empereur, pleurant sur son trophée,
Murmurait lentement d'une voix étouffée :
« O France ! ô Waterloo ! »

Il s'inclinait pensif au-dessus de la ville,
Et dans la nuit, longtemps contemplait, immobile,
Le sol que nous foulons,
Comme un aigle qui plane aux voûtes éternelles,

Se penche sur son aire et couve de ses ailes
Le sommeil des aiglons.

Mais quand il vit briller, ainsi qu'un météore,
Le fantôme éclatant du vieux roi de l'Aurore,
Il sembla retrouver son pouvoir d'autrefois
Et sa majesté pour lui dire :
« Salut, fils de Memnon ! Salut, vainqueur des rois !
Sois bienvenu dans mon empire !

« Souviens-toi, Sésostris, qu'au temps de tes splendeurs,
Il fut un peuple grand de toutes tes grandeurs,
Pour lui tes bataillons ravageaient les contrées ;
Pour lui, du Niger à l'Indus,
De l'océan arabe aux mers hyperborées,
Tombaient cent peuples confondus.

« Cette Égypte, pour qui tu gagnais des batailles,
Ton peuple, était pour toi le sang de tes entrailles ;
Et, quand tu revenais d'affronter le trépas,
S'il applaudissait tes merveilles,
Il n'était aucun bruit, dans les bruits d'ici-bas,
Qui fût plus doux à tes oreilles.

« La France fut ainsi le peuple de mon cœur.
Pour elle, ô Pharaon ! mon bras, cent fois vainqueur,
Courba le front des rois réduits au vasselage ;
Et, quand j'avais bien combattu,
Ses acclamations me payaient mon courage.
Sésostris, me reconnais-tu ? »

« — Oui ! dit l'antique aïeul des monarques Numides,
Oui ! je te reconnais. Du haut des Pyramides
J'accompagnai, témoin de tes hardis travaux,
Ces quarante siècles de gloire
Que ta voix évoquait du fond de leurs tombeaux
Pour assister à ta victoire.

« Salut, ô conquérant ! je suis digne de toi.
Moi-même j'ai rangé l'univers sous ma loi.

Mes cohortes étaient sœurs des soldats d'Arcole,
Mon nom frère aîné de ton nom.
Le temps couronnera d'une même auréole
Sésostris et Napoléon.

« Que ta France adorée, où tant d'éclat rayonne,
Garde mon Obélisque auprès de ta Colonne,
Pour qu'à leur base un jour les siècles à venir,
Epris de nos vastes pensées,
Avec un saint respect viennent s'entretenir
De nos étoiles éclipsées. »

C'est ainsi qu'ils pleuraient sur leurs deux monuments.
Le ciel s'illuminait de moments en moments,
Et je crus entrevoir, à ces lueurs étranges,
Dans les nuages de la nuit,
Des armes, des drapeaux, et d'immenses phalanges
Autour d'eux se ranger sans bruit.

Puis l'orage emporta ces visions funèbres,
Et je me trouvai seul perdu dans les ténèbres.
Les astres éternels, rayonnant de clartés,
Traçaient leur sillon dans l'espace,
Impassibles témoins de nos fragilités
Et du néant de ce qui se passe.

L'OREILLE.

Ta molle chevelure,
Autour de ta figure,
Forme un soyeux bandeau,
Dont la brillante moire
Semble, tant elle est noire,
Sur tes tempes d'ivoire,
Les ailes d'un corbeau.

Mais sous ses plis dans l'ombre,
Pourquoi ce bandeau sombre

Dérobe-t-il aux yeux
Ta gracieuse oreille,
Délicate merveille
Qui n'a qu'une pareille
Sous la clarté des cieux?

Ton oreille petite,
Qu'un bord rosé limite,
Et qui frémit souvent ;
Ton oreille jolie
Qui se tourne et se plie,
Douce, fraîche et polie
Comme un marbre vivant.

Ton oreille divine,
C'est la nacre marine
Au reflet chatoyant,
La conque blanche et rose
Que l'Hellespont arrose,
Où Cypris est éclose
Sous le ciel d'Orient.

C'est la fleur frémissante
Qui s'entr'ouvre naissante
Au zéphyr du matin ;
C'est le soyeux pétale
A la forme idéale,
Dont l'aube matinale
Chiffonna le satin.

Inutile parure,
Pend une perle pure
A son lobe vermeil ;
Ainsi de la rosée
Une goutte irisée,
Au bord des fleurs posée,
Resplendit au soleil.

Gentille oreille, écoute !

Si ta conque est la route
Et la porte du cœur,
Oreille enchanteresse,
Permets qu'à ta maîtresse
Je dise ma tendresse,
Comme un frère à sa sœur.

Sans peur tu peux m'entendre ;
Tu n'as rien à reprendre.
Tu ne rougiras pas.
Nul ne saurait médire
Du penser qui m'inspire,
Et tout haut je peux dire
Ce que j'ai dit tout bas.

LA CHANSON QUI PLEURE.

Souvent lorsque glaçant mes tempes alourdies
L'ennui m'environnait de ses pesants réseaux,
Tu venais, les deux mains pleines de mélodies,
Comme un enfant joyeux qui porte un nid d'oiseaux.

Tu venais ; ta présence était une autre aurore.
Tu commençais un hymne, et, calmés à la fois,
Tous mes sens aspiraient cette effluve sonore
Qui de l'orgue vibrant jaillissait sous tes doigts.

Toujours tu m'enivrais de ces attraits morbides
Dont tu sais embellir un thème favori ;
Mes yeux longtemps séchés redevenaient humides.
Tant que je t'écoutais je me croyais guéri.

Mais un soir... souvenir dont mon cœur s'émerveille,
Souvenir dont mon cœur est encor déchiré !
Jamais chant plus divin n'a charmé mon oreille,
Jamais soupirs amers ne m'ont plus torturé.

Comment aux doux accords d'une valse dansante
Donnas-tu tant d'amour et de deuil à la fois ?
On eût dit qu'enfermant une âme gémissante,
L'instrument animé sanglotait sous tes doigts.

Dialogue inouï d'une langue inconnue
Où le cœur interroge, où la douleur répond,
Le chant jetait d'en haut sa gaîté contenue,
La basse gémissait avec un deuil profond.

La nuit tombait, le ciel se couvrait de nuages.
Dans l'ombre inspiratrice où tout parle plus bas,
Tu laissais naître en toi d'harmonieux orages ;
Je devinais tes pleurs que je ne voyais pas.

J'écoutais, fasciné par je ne sais quel charme,
Sur les touches vibrer ton doigt magicien ,
Chaque note en mourant distillait une larme,
Qui sortait de ton cœur et tombait sur le mien.

Je sentais palpiter quelque chose en moi-même
D'enivrant et d'amer qu'on ne peut définir,
Un bonheur qui torture, une angoisse qu'on aime ;
Je lisais dans ton âme un poignant souvenir.

Pourquoi vouloir toujours t'envelopper d'un voile,
Et cacher ta blessure, et nourrir ta langueur ?
A travers le nuage on découvre l'étoile ;
L'œil du masque est un trou qui laisse voir le cœur.

Pourquoi dans tes accords tant de fiel et de flamme ?
Pourquoi ce thème en deuil, ce chant transfiguré ?
Dans ces cris déchirants, toi qui répands ton âme,
Où donc as-tu souffert ? où donc as-tu pleuré ?

A Marie Désirée.

CRÉPUSCULE.

Quand l'occident n'est plus qu'une ligne rougeâtre:
Quand, dans les vastes champs où plane le repos,
Tout s'endort jusqu'aux fleurs, et que le dernier pâtre
A parqué ses troupeaux;

Quand les brises du soir, étouffant leurs haleines,
Ne font plus onduler les mobiles épis;
Quand la lune sourit à travers les vieux frênes
Aux oiseaux assoupis;

C'est alors que vers toi, reine de mes doux songes,
S'élèvent mes pensers purs et délicieux,
Que j'aime à prolonger l'extase où tu me plonges,
Longtemps silencieux.

Des parfums plus voilés s'évaporent des plantes,
L'âme échappe enivrée à ce monde réel,
Et les blanches lueurs, dans l'espace tremblantes,
Semblent des fleurs du ciel.

Je m'arrête, pensif, sous le radieux dôme.
Des visions d'amour éblouissent mes yeux:
De loin tu m'apparais, comme un léger fantôme
Souriant et joyeux

Le brouillard sur ta tête étend ses pâles voiles,
Le ver luisant s'allume entre les églantiers,
Comme si tu semais sous tes pas les étoiles
Au détour des sentiers.

Tu t'avances planant sous l'étendue immense,
Tu passes devant moi sans effleurer le sol;
Et, pour ta bienvenue, au fond des bois commence
Le chant du rossignol.

Ce chant, épanoui dans la brise attiédie,
De vallons en vallons répété par les bois,
Éveille, dans mon cœur, comme une mélodie,
Les échos de ta voix.

Quelle puissance occulte ou quelle fée amie
Donne donc ton image à la vapeur du soir ?
Quel ange me sourit dans la plaine endormie
Et me parle d'espoir ?

Je crois tenir ta main dans la mienne pressée,
Je crois sentir ton cœur battre tout près du mien,
Et sur mon front courir, plus doux que ma pensée,
Ton souffle aérien.

Si c'était vraiment toi ? si le maître suprême
Avait fait un miracle en t'amenant ici ?
M'entends-tu, cher fantôme? Oh ! je t'aime ! je t'aime !
Dis-moi : « Viens ! » — Me voici !

Rêves ! illusions ! Quel jour, chère adorée,
Te dirai-je combien en toi seule j'ai foi,
Combien, à chaque instant, d'espoir l'âme enivrée,
Je prie et pense à toi ?

Quel jour enfin, heureux d'une sainte allégresse,
Et mon cœur à ton cœur enchaîné pour toujours,
Songerai-je avec toi des songes de tendresse
Et d'éternels amours ?

A cette heure rêveuse où notre oreille semble,
Dans un calme profond, vague et mystérieux,
N'entendre que deux cœurs qui palpitent ensemble
En présence des cieux ;

A l'heure où l'univers sous l'œil de Dieu repose,
Où l'esprit, confondu devant l'immensité,
A l'azur éternel emprunte quelque chose
De sa sérénité.

L'ENFANT PERDU.

Montigny, près Rouen, août 1846.

Enfants, petits enfants, n'allez pas dans les bois.
De celui qui s'y perd on n'entend plus la voix;
Il ne reverra plus ni sa chère demeure,
Ni les jeux qu'il aimait, ni sa mère qui pleure,
Et qui l'appelle en vain dans les sentiers fleuris.
Le vent de la forêt emportera ses cris!

Là-bas, pareil au nid caché sous le feuillage,
Il est un toit de chaume écarté du village,
Par les bois entouré, seul et silencieux.
C'était là que vivaient, loin du bruit et des yeux,
Une veuve et son fils, grandi sous la feuillée,
Un lutin de six ans à la mine éveillée,
Grand dénicheur d'oiseaux, chasseur de papillons,
Plus qu'un roi dans sa pourpre heureux dans ses haillons.
Sous le modeste abri de leur vie inconnue,
De la ville voisine une femme est venue,
Une mère, amenant peut-être pour mourir,
Sa fille qui souffrait sans espoir de guérir.
Un fils l'accompagnait, ange plus frais, plus rose
Que la fleur d'églantier sur les buissons éclose,
De sa mère l'espoir et la félicité,
Et qui trois fois encor n'avait pas vu l'été.

Belle enfance! âge heureux où l'âme pure et franche,
Comme un lis au soleil, tout en parfum s'épanche,
Où le cœur sans détour s'ouvrant à l'amitié,
Ne sait ni recevoir ni donner à moitié...
Le jeune villageois, dans son étroit domaine,
Accueille avec transport, avec orgueil promène
L'enfant de la cité, pour qui tout est nouveau.
A lui le plus beau sable et le fruit le plus beau,
Les fleurs, les papillons; à lui mille autres choses

Qu'embellissent ses doigts si petits et si roses.
Il faut tout voir, tout prendre. — Allez, beaux étourdis,
Jouissez d'être heureux dans votre paradis,
Sans chercher au dehors de brillantes chimères;
Allez; mais suivez bien les avis de vos mères!
Dieu versa, dans ces cœurs qui vous ont mis au jour,
Sa plus sainte prudence et son plus pur amour.
Si vos mères ont dit que vous restiez près d'elles,
Ne croyez pas qu'au loin les routes soient plus belles,
Ne quittez pas l'enclos! — Mais l'oiseau fugitif
Au travers de la haie a pris un vol furtif;
Il faut trouver son nid dans sa verte retraite.
Plus loin, un papillon de fleur en fleur s'arrête:
On court, on le poursuit sous le soleil brûlant.
Le faible enfant bientôt marche d'un pas plus lent,
Il s'attarde aux genêts dont la fleur d'or embaume,
Aux taillis d'où la fraise exhale un doux arome:
Et déjà le soleil, sous l'ombrage plus noir,
Versait obliquement ces longs rayons du soir
Où d'insectes dorés un flot poudreux s'agite.

Le jeune villageois, qui cheminait plus vite,
S'aperçoit tout à coup que l'enfant l'a quitté.
Il s'arrête, il appelle!... A son cri répété
Rien ne répond au loin que l'écho solitaire.
Il va, tant qu'un rayon luit encor sur la terre,
Cherchant son compagnon par sa faute égaré.
La nuit se fait obscure, et seul, désespéré,
Il gagne en sanglotant la maison paternelle.
Mais il n'ose y porter la terrible nouvelle;
Il attend avec crainte, et blotti dans un coin,
Qu'une inquiète voix le rappelle de loin.
Enfin il se décide à quitter sa cachette.
« Qu'as-tu fait de mon fils? » L'enfant baisse la tête,
Il se tait; mais pour lui ses yeux ont répondu.
La mère a tout compris: son enfant est perdu.
Perdu! qui comprendra le terrible martyre

De ce cœur que l'angoisse en deux moitiés déchire ?
Que faire ? demeurer, ou courir dans les bois ?
Lequel choisir ? comment s'immoler à la fois
A ces deux désespoirs qui partagent son être :
Sa fille qui se meurt et son fils mort peut-être ?
L'anxiété l'emporte, et, pâle, l'œil hagard,
En appelant son fils elle court au hasard.
Le jour la retrouva livrée à l'affreux doute,
Redemandant son fils au passant sur la route,
A la ferme isolée, au village, en tout lieu...
Personne ne l'a vu, personne... excepté Dieu.
Seul un vieux bûcheron, au milieu du bois sombre,
A, dit-il, entendu des cris plaintifs dans l'ombre.
Tous les gens du hameau consommèrent ce jour
A courir la forêt et les bois d'alentour.
Bien longtemps les crieurs, dans la ville voisine,
Firent tinter leur cloche à la voix argentine,
Et retentir partout ce cri désespéré :
« Ramenez à sa mère un enfant égaré ! »

La nuit vient de nouveau, nuit sombre, nuit d'orage :
Ainsi qu'un linceul noir, un ténébreux nuage
S'étend sur la forêt ; la foudre gronde et luit :
Le tonnerre est tombé six fois dans cette nuit !
Chacun sans espérance a gagné sa chaumière :
La mère espère encore, elle court, la dernière,
Sous ces flots pluvieux dont rien ne la défend ;
Elle tremble, elle a peur... oui, peur... pour son enfant !
L'éclair guide ses pas, et sa voix plus perçante
Vibre dans la forêt sous le vent mugissante...
Et rien !... L'aube apparaît. Dans son dédain cruel,
La terre en s'éveillant sourit aux feux du ciel ;
La forêt tout humide en est plus belle encore,
Et l'hymne des oiseaux a salué l'aurore.
Pauvre mère ! elle va, tombant à chaque pas ;
Mais elle se relève et ne s'arrête pas.
En la voyant errer sans but et sans parole,

Le passant matinal dit tout bas : « Elle est folle ! »
Le délire, en effet, de sa force vainqueur,
A tout espoir brisé succédait en son cœur...

Grand Dieu ! là, sur le bord de la mare fangeuse,
Où s'amassent les eaux de la nuit orageuse,
C'est un soulier d'enfant, c'est le sien !... Il est là !
N'a-t-elle pas cru voir, sous l'onde qui s'enfla,
Sa tête s'élever convulsive, inondée ?
Mais non ; de chaque bord l'onde est longtemps sondée,
Rien n'est trouvé... Son fils n'est pas mort sous les eaux.
Elle se lève, elle erre à travers les roseaux :
La ronce la déchire, elle marche, intrépide ;
Qu'importe la douleur ! Dieu lui-même la guide.
Que voit-elle là-bas ? un lambeau suspendu...
Et là... sous un buisson... c'est lui, l'enfant perdu !

Dieu ! qu'il avait pâli, ce beau visage d'ange !
Sur l'herbe évanoui, sanglant, souillé de fange,
Mort peut-être, il gisait. — D'un bond précipité
Jusqu'au lit de sa sœur la mère l'a porté,
Et la sœur, pâlissant de joie et d'espérance,
A tout à coup senti décroître sa souffrance.
Mais son frère doit-il survivre à ses douleurs ?...
Lorsque l'orage a fui, Dieu prend pitié des fleurs.
Ses yeux, encor gonflés par son angoisse amère,
Ses yeux se sont ouverts pour sourire à sa mère...
Et la mère inondait de ses larmes d'amour
Ses deux enfants que Dieu lui rendait en un jour.

A Marie Désirée.

ÉCRIT SUR UN EXEMPLAIRE

DE PAUL ET VIRGINIE.

Veux-tu relire encor cette touchante histoire
Qui, jadis arracha des larmes à tes yeux,

Et dont le souvenir, au fond de ta mémoire,
Se conserve plus doux qu'un parfum précieux ?

Qu'on aime, n'est-ce pas, les premières années
De ces deux beaux enfants, fraîches fleurs des déserts !
Et que Dieu fait pour eux de suaves journées,
Dans leur île, berceau caressé par les mers !

Leurs jours passent, voilés d'un si tendre mystère !
Le récit en est calme et pur comme la voix
Du bengali chantant son amour solitaire,
Qu'ils entendaient la nuit, sous l'ombre des grands bois.

Que l'on voudrait pouvoir, dans leur verte retraite,
Les laissant l'un à l'autre, et pour jamais heureux,
S'arrêter à la page où leur bonheur s'arrête,
Et rêver que l'amour n'a pas fini pour eux !

Nos cœurs, ô Désirée, ainsi que ces cœurs d'ange,
Furent faits l'un pour l'autre et se sont rencontrés ;
Dieu les a confondus par un suave échange :
A nous aimer comme eux il nous a consacrés.

Mais pour nous les douleurs ne seront pas si grandes.
Si nos yeux, quelquefois, laissent tomber des pleurs,
L'espoir les essuîra ; de nos fraîches guirlandes
La tempête jamais n'emportera les fleurs !

Dans notre asile obscur, sans tourment, sans envie,
Oiseaux joyeux blottis au fond du même nid,
Nous vivrons d'un seul cœur et d'une seule vie :
Rien ne séparera ce que Dieu réunit.

Jusqu'à la fin ensemble, à l'heure où tout s'oublie,
Nous verrons nos regards à la fois s'assoupir,
Et, lasses à la fois de la course accomplie,
Nos âmes s'exhaler dans un même soupir.

Tels, au soleil couchant, deux rayons de lumière
Dans un sentier désert s'égarent confondus,

Puis, ensemble, brillant de leur clarté première,
Remontent vers le ciel dont ils sont descendus.

A la Normandie.

CASIMIR DELAVIGNE.

POÈME

QUI A OBTENU A ROUEN UNE MEDAILLE DE VERMEIL.

S'il ne m'admirait pas, il ne m'eût pas chanté.
CASIMIR DELAVIGNE.

Pleurez, Muses, pleurez! Et toi, chère Neustrie,
Toi le plus beau fleuron de ma belle patrie,
Penche-toi sur ton fleuve aux flots irrésolus,
Cache ton noble front sous un funèbre voile;
Notre ciel a perdu sa plus brillante étoile :
Pleure! Delavigne n'est plus!

France qu'il aimait tant, il n'est plus, ton Poète!
La mort a mis son doigt sur sa bouche muette.
Qui dira comme lui tes splendeurs à venir?
Il a pleuré ton deuil et chanté tes victoires.
France, tous tes malheurs, France, toutes tes gloires
Le lèguent à ton souvenir.

Il n'est plus! — Que de fois, au milieu des orages,
O Poète! chantant tes immortels ouvrages,
Le peuple, avec espoir, leva son front plus fier!
Ta voix, brillant écho de ta haute pensée,
Faisait, dans cette foule à te suivre empressée,
Passer un sympathique éclair!

Aux champs de Waterloo, lorsque l'Europe entière
Insultait à nos preux tombés dans la poussière;
Quand la patrie à peine osait gémir tout bas,
Le chant qui résonna sur la harpe du barde

Fut un hymne de pleurs pour l'héroïque Garde
Qui meurt et qui ne se rend pas!

Quand Botzaris leva sa tête révoltée,
A tes accents Argos crut entendre Tyrtée,
L'Albanie opprimée enfanta des soldats,
Athènes secoua ses entraves serviles,
Et Sparte réveilla l'écho des Thermopyles
Au grand nom de Léonidas!

Si tu ressuscitais un héros des vieux âges,
C'était Colomb trouvant, malgré tant de naufrages,
Malgré les envieux plus cruels que les mers,
Cette Amérique, en maux plus qu'en trésors féconde,
Et, pour prix de sa peine, en échange d'un monde,
De son roi recevant des fers!

Ou c'était Jeanne d'Arc, qui de sauver la France,
Bergère, concevait l'incroyable espérance,
Se levait, combattait, écrasait l'ennemi;
Puis, captive et traînée au bûcher funéraire,
Se prenait à pleurer, songeant à son vieux père
Qui l'attendait à Domrémy.

Ce n'est pas tout encor : Thalie et Melpomène
Ont promis à son front les lauriers de la scène.
Silence!... Un noble éclat dans ses regards a lui;
Mille héros divers se dressent devant lui.
Sors du tombeau sanglant, Faliero, triste Doge!
Le sang victorieux dont s'empourpre ta toge,
Le vieux sang de Zara ne te sauvera pas;
Il faut subir la honte et subir le trépas!
Sombre Plessis-lès-Tours, renais de tes ruines;
Garde écossaise, au poste! Et vous, Coytier, Commines,
Tristan, relevez-vous! Toi, reviens de l'enfer,
Courbe-les tous encor sous ton sceptre de fer,
Monarque au cœur pétri de limon et de bronze,
Hypocrite, haineux et cruel... Louis Onze!

Et vous, faibles enfants, dignes de tant d'amour,
Fils d'Édouard, rentrez aux cachots de la Tour!
Glocester vous poursuit d'une sombre colère;
Offrez vos jeunes fronts aux baisers d'une mère,
Qui vous baigne de pleurs pour la dernière fois;
Enfants, il faut mourir... vous êtes fils de rois!

Toi qui sais au néant arracher ces figures,
Femmes, vieillards, enfants, guerriers sous leurs armures,
De qui donc le tiens-tu ce magique pouvoir
De nous prendre à ta guise et de nous émouvoir,
De nous faire subir amour, espoir, alarmes,
Et de nous rendre heureux en nous tirant des larmes?
Oui, tu le tiens du ciel, et ton âme de feu,
Par la création, se rapproche de Dieu.
Tu veux! un monde naît de ta seule pensée!
Du fond des temps, la honte ou la gloire passée,
Pour éclairer nos cœurs, se lève à ton appel;
Et ce que son doigt touche, il le crée immortel!...

Pour célébrer le Cid, cette gloire espagnole,
Ta muse de Corneille emprunte l'auréole;
Près de quitter les cieux, ton astre, en son ardeur,
Semble grandir encor, redoublant de splendeur,
Et s'abîme, brillant d'une gloire pareille,
Où se leva jadis l'astre du grand Corneille!

Maintenant, la terre du deuil
Couvre la dépouille modeste
De celui qui fut notre orgueil.
A notre douleur il ne reste
Qu'un souvenir et qu'un cercueil!
Brûlant soleil de l'Italie,
Toi qu'il allait chercher, toi qu'il chantait si bien,
Pour raffermir sa vigueur affaiblie,
O soleil, tu ne pouvais rien!

Si quelque lieu sur terre eût pu calmer la flamme

Qui dévorait ce corps trop faible pour son âme,
C'était le sol natal! Peut-être qu'au retour
Le parfum de ses bois, de sa brise attiédie,
Eût encor réveillé sa vigueur engourdie,
Et de toi, verte Normandie,
Pour la seconde fois il eût reçu le jour!

Vallons de Pressagni, champs fleuris par la Seine,
Coteaux qu'il préférait, que ne l'accueilliez-vous?
Hélas! sa chère Madeleine,
Ces lieux si beaux, ces lieux si doux,
Ils n'étaient plus à lui! — La pelouse fleurie,
Le parc baigné des eaux, la maison, le verger,
Tout ce qui fut jadis sa retraite chérie
L'aurait pu méconnaître ainsi qu'un étranger!

Mais vous que sa bonté, sa tendre bienfaisance
Soulagea tant de fois, vous, pauvres d'alentour,
Vous l'eussiez accueilli; les chagrins de l'absence
Ne vous l'auraient pas fait dédaigner au retour.
Tu l'aurais reconnu, passagère hirondelle,
Toi qui, tous les étés saluant son séjour,
Revenais habiter la persienne fidèle,
Qu'il n'osait pas ouvrir à la saison nouvelle,
De peur de troubler ton amour!

Mais il était trop tard... Rive de sa naissance,
Toi son bonheur, son espérance,
Neustrie, où tant de fois il vit les fleurs s'ouvrir,
Ton aspect n'aurait pu ranimer sa faiblesse,
Ni prolonger d'un jour sa précoce vieillesse...
Delavigne devait mourir!

Et, comme une harpe sonore,
Échappant tout à coup à d'inhabiles doigts,
Tombe, se brise et vibre encore....
Il tomba, le Poète.... et sa mourante voix
Chantait encor, chantait pour la dernière fois!
C'étaient de longs fragments d'une œuvre commencée,

Qui déjà palpitait au fond de sa pensée,
Mais qui n'existait qu'en lui seul,
Et qui s'est avec lui glacée
Dans les plis muets du linceul!

Ainsi la fleur, avant d'être formée,
Tombe et meurt inconnue aux pieds du moissonneur,
Emportant avec elle, en son urne fermée,
Les suaves parfums qui dormaient dans son cœur.

Février 1844.

A madame Amélie Rivière.

LE LIVRE OU VOUS PRIEZ.

Sur ce beau livre où vous priez,
Les fermoirs mêlent leur sculpture
Au velours de la couverture.
Au dedans l'or et la peinture
Courent en fleurons variés.
Il exhale une odeur que j'aime,
Peut-être un parfum de vous-même.
La prière est un bien suprême
Dans ce beau livre où vous priez.

De ce beau livre où vous priez
Si les feuillets aux cadres roses
Etaient des lèvres demi-closes,
Ils nous diraient toutes les choses
Que bien bas vous leur confiez,
Oh! que d'aspirations saintes,
D'espérances, de vagues plaintes,
Dorment, confusément éteintes,
Dans ce beau livre où vous priez!

Quand ce beau livre où vous priez
Reçut d'abord votre pensée,

Une larme, douce rosée,
Tomba de vos yeux d'épousée
Sur les feuillets armoriés.
Puissiez-vous, loin de tout orage,
Ne pleurer jamais de naufrage,
Et ne pas mouiller d'autre page
Dans ce beau livre où vous priez !

Dans ce beau livre où vous priez,
Quand votre œil attentif regarde,
Que votre bon ange vous garde,
Que nul obstacle ne retarde
Vos vœux toujours sanctifiés !
Chrétienne aux paroles bénites,
Bienheureux ceux pour qui vous dites
Les saintes oraisons écrites
Dans ce beau livre où vous priez !

25 janvier 1851.

Au souvenir de M. H. Boissel,
Député et représentant.

LE CERCUEIL DE NAPOLÉON.

Je désire que mes cendres reposent
sur les bords de la Seine.
NAPOLÉON.

Comme aux jours glorieux de Jason et d'Alcide,
Quand le vaisseau d'Argus lancé vers la Colchide,
Fit jaillir l'écume des flots,
La Grèce applaudissait, et la lyre d'Orphée
Vibrait, et les accents du divin coryphée
Encourageaient les matelots ;

Tel apparaît, semblable à la trirème antique,
Un navire nouveau sur la mer Atlantique
Vers des bords lointains entraîné.

O poètes! chantez l'hymne de l'espérance;
Viens, ô peuple! et salue à son départ de France
Le navire prédestiné.

Apportez des lauriers, des guirlandes fleuries!
Couronnez les grands mâts, les vastes galeries
De ce géant prêt à partir;
Car la France lui dit : « Cours, vole à Sainte-Hélène!
Que Joinville dépose entre tes murs de chêne
Ce qui nous reste du martyr. »

Et, semblable au coursier respirant la bataille,
Qui hennit et se cabre au bruit de la mitraille,
Puis se rue en mordant son frein,
Sur le flot frémissant il glisse, se balance,
Tourne au souffle du nord sa voilure, et s'élance
Sur les ondes en souverain.

Pars! suivi de nos vœux et chargé de nos palmes;
Va chercher à travers les cieux purs, les eaux calmes,
La victime sur son autel!
Pars! ô toi qu'au retour attendent nos hommages,
Aujourd'hui vaisseau frêle et sujet aux naufrages,
Demain monument immortel!

En avant! c'est l'espace immense
Où les flots succèdent aux flots,
La mer qui toujours recommence...
En avant! braves matelots!
Mais tout à coup quels cris s'entendent?
« Terre! terre! » — Les bras s'étendent
Vers un rocher sombre et noirci.
Sur le vaisseau les canons grondent;
Les canons du fort leur répondent...
C'est Sainte-Hélène!... la voici!

Salut! triste et cruelle plage,
Terre de désastre et de deuil!
Le soleil brûle ton rivage,

Les flots dévorent ton écueil.
Mais quels souvenirs sur ta cime!
Combien ta nudité sublime
Est plus brillante qu'un palais,
Roc où le nouveau Prométhée
Traîna sa chaîne détestée,
Rongé par le vautour anglais!

Salut! solitaire vallée!
Salut! saule aux rameaux pendants,
Tombe où sa dépouille exilée
Dort captive depuis vingt ans!
C'est ici! levez cette pierre!
Qu'allons-nous voir? — De la poussière!
Quelques débris d'un fer rouillé!...
O néant de nos destinées!
Restes de ce qui, vingt années,
Tint l'univers agenouillé!

Soudain chaque front se découvre,
Les yeux de pleurs sont inondés;
Et voilà que le cercueil s'ouvre!...
Est-ce un miracle?... Regardez!...
— C'est lui! c'est ce front qu'on adore!
Cet œil fermé va-t-il encore
Fasciner le monde ébloui?
Exempt du commun anathème,
Va-t-il revivre? La mort même
N'a pas osé toucher à lui!..

Le cercueil vénéré s'avance;
Il monte, et du vaisseau tremblant
Nos soldats, courbés en silence,
Ont senti tressaillir le flanc.
Alors, des voûtes éternelles,
On vit un aigle aux larges ailes
Descendre et planer sur le bord;
Puis, ouvrant sa vaste envergure,

Avec des cris d'heureux augure
Prendre sa course vers le nord.

Le navire, ardent à le suivre,
S'élance sur les flots amers;
Il court, et sa poupe de cuivre
Fait blanchir les vagues des mers.
Le soleil brûlant des tropiques
L'inonde de splendeurs magiques,
Pareil au soleil d'Austerlitz,
Sous qui le drapeau tricolore
Brilla du couchant à l'aurore,
Couvrant l'univers de ses plis.

Mais bientôt l'Océan gronde, le ciel se voile,
La voix de l'ouragan mugit dans chaque voile;
Le monde épouvanté s'agite avec effort;
La mer envahit les campagnes,
Les fleuves débordés descendent des montagnes,
Entraînant après eux le désastre et la mort.

Eh quoi! même aujourd'hui que tu n'es que poussière
On ne saurait toucher à ta cendre guerrière
Sans que l'univers tremble au bruit de ton cercueil!
Les lauriers, maintenant, attirent donc la foudre?
Et, prêt à replonger l'univers dans la poudre,
L'ange exterminateur veillait sur ton écueil?

O vainqueur! Dieu t'a fait une grandeur fatale;
Vivant, tu mis le pied sur l'Europe vassale,
Et l'Europe manqua sous ton pied de géant;
Mort, tu ne peux dormir paisible,
Et ton cercueil, qui passe avec ton nom terrible,
Fait tressaillir les mers! — Vaincras-tu l'Océan?

Quel naufrage sublime entre tous les naufrages,
Si tu t'engloutissais au milieu des orages!
L'Océan, ce concert d'épouvante et d'effroi,
Quelle voix pour chanter l'hymne des funérailles!

L'Océan, cet abîme aux immenses entrailles,
Quel tombeau gigantesque et seul digne de toi!

Il entre dans la rade, échappé du naufrage.
Le voilà! le voilà!... Saluez au passage!
Saluez, soldats invaincus!
O France! incline-toi. C'est lui! c'est le grand homme.
Gloire à ces matelots qui rapportent à Rome
Les cendres de Germanicus!

Ouvre-toi devant lui, dôme des Invalides!
Et vous, ses compagnons, vous, guerriers intrépides,
Debout! à vos rangs! le voilà!...
Dites s'il fut jadis, dans les temps de vos gloires,
Au temps où vous comptiez les jours par des victoires,
Un jour plus beau que celui-là!

Les ombres de vingt rois, pour l'accueillir venues,
De Paris triomphant bordent les avenues,
Ainsi qu'un cortège d'honneur!
Toute haine s'endort sur le cercueil sublime,
Et la France, debout, d'une voix unanime,
Répète : « Vive l'Emperenr! »

Oui : vive l'Empereur, et honte à ceux qui pleurent!
Napoléon n'est pas de ces héros qui meurent
Tout entier sous un monument;
L'avenir ne peut rien contre sa destinée;
De siècle en siècle il marche, et d'année en année
Il grandit éternellement!!!

Décembre 1840.

A Marie Désirée.

AMOUR.

Lorsque je vois tes yeux, ma plus vive souffrance
Sous ton regard s'évanouit;

Lorsque tu me souris, la fleur de l'espérance
En moi brille et s'épanouit!

Quand tu me dis : « Je t'aime! » ô ma seule adorée,
Les cieux alors me sont ouverts,
La terre est trop étroite à mon âme enivrée,
Je suis le roi de l'univers!

Je suis poète alors; car les feux du génie
Rayonnent sur moi de tes yeux;
Car de ton cœur au mien un fleuve d'harmonie
Descend à flots mélodieux.

Mais viens-tu par hasard à détourner la tête,
Je m'égare en tristes accords;
Ma poésie en deuil perd ses habits de fête,
Ma voix et mon bonheur sont morts.

Et si je cherche encore au dedans de moi-même,
Comme on cherche un songe au réveil,
Ce que chantait mon cœur quand tu disais : « Je t'aime! »
Quand brillait ton regard vermeil,

La joie et le sourire, avec ton doux visage,
Abandonnent mon front penché :
L'oiseau mélodieux se tait sous le feuillage,
Lorsque le soleil est caché.

LE MONUMENT DE MOLIÈRE.

POÈME

Mentionné honorablement par l'Académie Française,
CONCOURS DE POÉSIE DE 1843.

Le siècle de Louis, le siècle des beaux-arts,
N'accorda qu'à regret, vaincu par la prière,
Du pain au grand Corneille, une tombe à Molière.
C. DELAVIGNE.

Un soir, c'était au temps où la cité du bruit
Ne vivait que le jour et s'endormait la nuit,

A l'heure où, dans Paris, plein de périls sans nombre,
Se hâtait le bourgeois surpris au loin par l'ombre;
Où le noble, escorté de valets, de flambeaux,
Sous son pesant carrosse et ses quatre chevaux
Faisait frémir le sol durci par la froidure;
Dans une chambre vaste et d'antique structure,
Que l'âtre illuminait de son reflet errant,
Un homme, en son fauteuil, gisait pâle et mourant.
Sur ce noble visage usé par la souffrance
Deux Sœurs de charité cherchaient une espérance,
Et n'y trouvant plus rien que maux et que douleurs,
Mêlaient aux derniers soins des psaumes et des pleurs.
Cet homme, un des plus grands dont notre France est fière,
Était Plaute et Térence, et s'appelait MOLIÈRE.

Déjà souffrant du mal qui devait l'emporter,
Il avait sur la scène encor voulu monter :
« Qu'importe! avait-il dit, maint pauvre camarade
Attend de moi son pain : je joûrai mon *Malade*,
Dussé-je le jouer pour la dernière fois! »
Paris était venu s'égayer à sa voix.
Mais, répondant du rire aux rires du parterre,
Il avait ressenti l'atteinte meurtrière;
Il tombait, par la mort frappé d'un trait vainqueur,
Victime de son art et de son noble cœur.

Soudain, comme le feu d'une lampe épuisée
Renaît, brille et s'éteint, cette grande âme usée
Reprend toute sa vie en un dernier effort,
Avant de la céder pour jamais à la mort.
Il laisse errer sa vue autour de cet asile,
Témoin d'une existence en chefs-d'œuvre fertile;
Il contemple à regret ces livres délaissés,
Ces ouvrages épars et de sa main tracés,
Ces enfants aussi grands que leurs aînés peut-être,
Qui doivent avec lui mourir avant de naître.
Puis il salue enfin les vêtements d'Orgon,
De Tartufe, d'Argan, d'Alceste, d'Harpagon,

Usés sous les bravos d'un public idolâtre,
Et par Louis le Grand applaudis au théâtre,
De cet œil tout-puissant, qui dictait à la fois
Au bon goût des arrêts, aux nations des lois.

Alors, cachant sa tête entre ses mains glacées,
Il exhale en ces mots ses dernières pensées :
— « Je meurs ! et j'avais là bien des choses encor !
Je meurs ! et malgré moi j'emporte mon trésor,
Quand j'étais prêt peut-être à léguer à l'Europe
Encor quelque Tartufe ou quelque Misanthrope.
Si ces Français du moins, qu'en les raillant j'aimais,
Maintenant que mon rôle est fini pour jamais,
Que la toile a baissé sur ma scène dernière,
Gardaient le souvenir de leur pauvre Molière !...
Ils ne m'oublîront pas ; c'est mon plus doux espoir !
Sur les bancs du théâtre il me semble les voir,
Corrigés par le rire et devenus plus sages,
Applaudir aux portraits tracés dans mes ouvrages !
Ils se lèvent en foule, et mon front couronné !...
A ce bel avenir suis-je donc destiné ?
Je crois voir... Oui ! je vois, rassemblé dans la rue,
Le peuple de Paris saluer ma statue !
Pardonnez-moi, mon Dieu, ma folle vanité ! »
Soudain, croisant les bras sur son cœur agité :
« J'étouffe ! » ajouta-t-il, et ses lèvres plaintives,
Aux prières des Sœurs à sa voix attentives,
Tentèrent de mêler quelques soupirs confus ;
Il se tut, s'arrêta.... Molière n'était plus !
Le lendemain, les cris de cette foule vaine,
Qui se livre en aveugle au premier qui l'entraîne,
Et ne sait respecter ni les pleurs ni le deuil,
Du grand poète mort outrageaient le cercueil.
Un ministre du Dieu d'amour et de prière
Refusait une tombe à l'humaine poussière
De qui vécut en sage et mourut en chrétien :
Paris était ligué contre un homme de bien.

L'absurde fanatisme animait d'un saint zèle
Tous les Orgons du jour, gens à faible cervelle,
Qui, pour justifier ce refus absolu,
Alléguaient le *Tartufe* et ne l'avaient pas lu.
Enfin ce fut par grâce, ô honte de l'histoire!
Que ce siècle des arts, des talents, de la gloire,
Ce siècle de Louis, si brillant et si beau,
Fit à Molière mort l'aumône d'un tombeau!

Génie observateur, dont la vue exercée
Lisait si bien au fond de l'humaine pensée,
T'étais-tu donc trompé pour la première fois,
Lorsqu'en songe tu vis la France, d'une voix,
Décernant à ta cendre un hommage suprême,
En honorant ton nom, s'honorer elle-même?
Non! tu savais trop bien qu'en un sûr avenir,
L'heure de la justice à son tour doit venir.
Tu te l'étais prédite et tu l'as attendue.
Envieux du génie, à qui la gloire est due,
L'homme peut l'insulter et briser son autel :
Le génie attendra, car il est immortel!
Deux siècles ont passé. Tous ces nains dont la rage
Prodiguait au grand homme et la haine et l'outrage,
Ces détracteurs, ce peuple ameuté contre lui,
Ces ennemis si fiers, où sont-ils aujourd'hui?
Ils dorment sans mémoire, et l'oubli les dévore,
Sans qu'on daigne une fois les évoquer encore
Du néant éternel où Dieu les a plongés,
Pour leur montrer Molière et la raison vengés.
Car l'heure expiatoire à son tour est venue ;
La France a mieux compris cette âme méconnue,
Et, par ses œuvres même, instruite à l'admirer,
Au moderne Ménandre a voulu consacrer
Un de ces monuments dont la splendeur rayonne
Du talent qui l'obtient au peuple qui le donne.
Au lieu même où Molière expira, triste, seul,
Dans la rue où le peuple insulta son linceul,

Sur le sol illustré par sa demeure antique,
VISCONTI fait surgir un élégant portique.
Là, comme dans un temple immortel désormais,
Brille un socle superbe, où veillent à jamais
Deux muses que PRADIER, ce nouveau Praxitèle,
Fit naître et revêtit d'une grâce immortelle.
La première, enfant pure, au maintien sérieux,
Élève noblement son front aimé des cieux.
Semblable en sa parure à ces vierges d'Athène,
Qui nouaient d'un bandeau leurs longs cheveux d'ébène;
Comme elles belle et fière, et sur un corps charmant
Drapant à plis nombreux un chaste vêtement,
Elle montre à nos yeux et nous personnifie
Cette moralité, cette philosophie
Par lesquelles Molière, *illustrant ses écrits,*
Sur la scène comique *a remporté le prix.*
La seconde, plus leste, en sa grâce mutine,
Semble allier Scapin, Sganarelle et Martine.
Du lierre inspirateur ses cheveux couronnés
Sur un front souriant flottent disséminés;
Sa robe ouverte échappe à sa gorge lascive;
Son geste est agaçant, son œil gai, sa main vive;
Elle tient ce bâton à frapper toujours prêt
Sur Géronte ou Dandin, Sosie ou Jodelet.
L'autre avait la sagesse, elle a pris la folie;
L'autre est belle, il lui sied de n'être que jolie;
Elle est le type enfin du gros rire joyeux,
Du comique bouffon qui charmait nos aïeux.
Toutes deux cependant, par diverses idées
Tendant au même but, toutes deux accoudées
Au piédestal sublime où Molière est assis,
Attachent sur lui seul leurs yeux et leurs esprits.

Molière, en cette noble et rêveuse attitude
Que lui donnaient jadis la pensée et l'étude,
Semble les dominer de toute sa hauteur.
Son large front s'incline, et son œil scrutateur,

Fixé sur cette rue où la foule, sans cesse,
Comme en un centre afflue, et se croise, et se presse,
Étudie à loisir ces visages divers :
Les masques ont changé, mais non pas les travers.
SEURRE ainsi nous le montre ; ainsi, dans son œil grave
Et sur sa noble bouche, un sourire se grave,
Sourire amer et doux qui juge les humains.
La plume, le papier sont encor dans ses mains ;
Il pense, il va parler, il vit... La France entière
D'un généreux transport te salue, ô Molière !

Et vous, Sénat illustre entre mille rivaux,
Arbitres du bon goût, qui par vos longs travaux
Surpassez de si loin quiconque écrit et pense ;
Vous, l'exemple du monde et l'orgueil de la France,
Au comique immortel vous offrez aujourd'hui
Un monument plus grand, plus beau, mieux fait pour lui :
Ce prix donné par vous, dans ce séjour insigne,
Voilà le piédestal dont Molière était digne ;
Car il n'est pas fondé sur le marbre ou l'airain,
Frêles sujets du Temps, soumis au lendemain,
Mais sur ce qui peut rendre une gloire infinie,
Sur le culte et l'amour qu'inspire le génie !
Osez donc maintenant, osez anéantir
Ces mots tracés jadis au jour du repentir :
« Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre ! »
Ce cri d'un autre temps n'est plus fait pour le vôtre.
Lorsque désavouant d'injustes devanciers,
L'Académie en deuil couronna de lauriers
Le buste de Molière accueilli comme un hôte,
Elle se fit honneur en confessant sa faute.
Mais en plaçant si haut le poète outragé,
De ses persécuteurs vous l'avez mieux vengé :
Vous avez à la vôtre enchaîné sa mémoire :
« Molière est désormais acquis à votre gloire ! »

A Marie Désirée.

BOUQUET DE BAL.

Alors, c'était au temps où je doutais encore,
Où je disais tout bas, follement éperdu :
« Je ne suis pas aimé, c'est en vain que j'adore ! »
Et ton regard au mien n'avait pas répondu.

Alors, voyant mes fleurs à l'abandon laissées,
Voyant le bal joyeux de leurs débris semé,
Je me livrais en proie à mes tristes pensées,
Et je désespérais d'être jamais aimé.

Ah ! laisse maintenant, pour toute la soirée,
Le bouquet oublié se faner dans un coin,
Pourvu que par instants je voie, ô Désirée,
Tes yeux, mon tendre espoir, me sourire de loin !

Qu'importe le parfum qui meurt avec la rose,
Ou le camélia qui tombe sous tes pas !
N'est-il pas une fleur, dans nos deux cœurs éclose,
Fleur au parfum divin, fleur qui ne mourra pas ?

LE RUISSEAU.

BALLADE SUÉDOISE.

La jeune fille, assise sur la rive,
Baigne ses pieds dans le ruisseau ;
Quand une voix à son oreille arrive,
En gémissant, du fond de l'eau :

« Que faites-vous, enfant aux tresses blondes ?
Ne troublez pas mon cristal pur.
Je ne vois plus dans mes limpides ondes
Se refléter le ciel d'azur. »

Les yeux en pleurs, la triste jeune fille
Se penche et dit : « Ruisseau plaintif,
Ne gémis pas si ton cristal qui brille
Se trouble sous mon pied furtif.

» L'onde mobile, à présent agitée,
Dans un moment s'éclaircira,
Et de l'azur l'image reflétée
Plus brillante y resplendira.

» Mais quand tu vis ce jeune homme sourire
En me parlant à deux genoux,
C'était à lui qu'il aurait fallu dire :
« O jeune homme, que faites-vous?

» N'agitez pas d'un trouble qu'il ignore
» Ce cœur pur et silencieux,
» Qui ne pourra ni s'éclaircir encore,
» Ni refléter l'azur des cieux! »

PETIT OISEAU.

Petit oiseau, petit oiseau,
Qui viens confiant, toi si frêle,
Sautiller et frémir de l'aile
Tout près de nous sur un rameau,
Tu charmes la vue attentive
De mon Paul qui te suit des yeux.
Voyageur ailé, fils des cieux,
D'où viens-tu donc sur notre rive?

Petit oiseau, petit oiseau,
Connais-tu de mon doux village
Le vieux clocher, le frais ombrage
Où dorment les morts au tombeau?
Connais-tu la tombe fleurie
De mon frère que tant j'aimais,

Qui s'en est allé pour jamais
Revivre en une autre patrie?

Petit oiseau, petit oiseau,
Va, sur la tombe toujours verte,
Cueillir la fleur bleue entr'ouverte
Aux premiers feux du jour nouveau,
La fleur qui dit : « A toi je pense,
Absent qui ne peux revenir! »
Fleur qui lègue le souvenir
A ceux qui n'ont plus d'espérance.

Petit oiseau, petit oiseau,
Reviens vite en notre demeure,
Où mon petit Paul rit et pleure,
Porter la fleur à son berceau.
J'attacherai le doux emblème
Entre ses rideaux satinés :
Les reliques de ceux qu'on aime
Portent bonheur aux nouveau-nés.

A M. S. Camaret.

LE ROSAIRE.

LÉGENDE DES COTES DE LA NORMANDIE.

C'était sur le rivage agreste
Où s'élève un temple modeste
A la vierge de Bon-Secours.
Là, sur la falaise massive,
Une jeune fille plaintive
S'asseyait depuis bien des jours.

Et là, dans sa douleur cruelle,
Près de la rustique chapelle,
Elle exhalait son deuil amer;
Et, malgré soi, dans sa souffrance,

Elle jetait, sans espérance,
Un regard du ciel à la mer :

« Voici le même jour et voici la même heure;
C'est d'ici qu'il partit, deux ans déjà passés.
Sur cette même roche, où seule encor je pleure,
Nous restâmes longtemps tous les deux embrassés.

« Dans un an, disait-il, je serai riche et libre;
» Ceux qu'hier sépara, demain les réunit.
» Prie, et songe en priant qu'ici-bas un cœur vibre,
» Qui pense à toi toujours et toujours te bénit. »

» Entre mes mains alors déposant ce rosaire,
Il s'éloigna; je crus que j'allais en mourir.
Son vaisseau l'emporta sur le flot solitaire,
Et je connus, hélas! ce que c'est que souffrir.

» Tout un an j'attendis. — Pendant une autre année
Je revins, chaque jour, sur ce même chemin;
Mais la nuit emportait l'espoir de la journée,
Et plus bas, chaque soir, je murmurais : « Demain! »

» J'avais dit : « Donnez-moi le courage suprême,
» Seigneur! et dans un an, je le jure à genoux,
» S'il n'est pas revenu me dire ici : « Je t'aime! »
» Ne pouvant être à lui, je me fiance à vous. »

» Voici le même jour et voici la même heure;
L'année expire encore, et, seule dans ce lieu
D'où je l'ai vu partir, comme autrefois je pleure :
Il n'est pas revenu, me voulez-vous, mon Dieu?

» Dès demain, j'entrerai dans un saint monastère.
Purifiez ce cœur qu'on abreuva de fiel!
Ce bonheur qu'a ma vie a refusé la terre,
En pleurant à vos pieds, je l'attendrai du Ciel!

Elle franchit le portail sombre.
Notre-Dame brillait dans l'ombre,

Ouvrant les bras à sa douleur ;
Quand une mendiante, assise
Sous le portique de l'église,
Lui dit : « Secourez mon malheur ! »

Elle répondit : « Pauvre femme,
Priez Dieu pour moi, car mon âme
N'a plus d'espoir que le cercueil. »
Elle lui donna son aumône,
Et puis, aux pieds de la Madone,
Alla s'abîmer dans son deuil.

« Nous vous bénissons, Notre-Dame
De bon secours ;
Vous que sur l'Océan le matelot réclame,
Vous qui sauvez ses jours ! »

D'où s'élève cet hymne ? Il monte de la plage ;
Ce sont des matelots qui rentrent dans le port,
Et vont, arrachés au naufrage,
Rendre grâce à celui qui commande à la mort.

Ils s'avancent pieds nus, chacun portant un cierge ;
Car, sous leur rude écorce, ils sont humbles de cœur.
Et, devant l'autel de la Vierge,
Ils s'inclinent pieux et redisent en chœur :

« Nous vous bénissons, Notre-Dame
De bon secours ;
Vous que sur l'Océan le matelot réclame,
Vous qui sauvez ses jours ! »

Soudain la pauvre enfant a relevé la tête :
« C'est lui !... Pourquoi n'est-il revenu qu'aujourd'hui ?
Dieu l'a sauvé de la tempête ;
Je l'ai revu, je l'aime, et ne suis plus à lui ! »

Le fiancé priait, radieux d'espérance,
Tandis qu'elle étouffait ses douloureux sanglots.
Enfin, ployant sous la souffrance,

Elle n'entendit plus ce chant des matelots :

« Nous vous bénissons, Notre-Dame
De bon secours ;
Vous que sur l'Océan le matelot réclame,
Vous qui sauvez ses jours ! »

Le lendemain, assis près de sa fiancée,
Le naufragé pleurait de n'avoir pas péri ;
Car elle lui disait : « Ami ! l'heure est passée,
Il nous faut renoncer à notre espoir chéri.

» Voilà ce que m'a dit ce matin le vieux prêtre :
» Interroge ton cœur et Dieu pieusement ;
» Car il n'est ici-bas personne qui puisse être,
» Entre ton cœur et Dieu, juge de ton serment. »

« Je vais prier !... Si Dieu me dit d'être soumise
Au serment que j'ai fait, alors je laisserai
Ce rosaire à la place où je me serai mise ;
Tu le conserveras, et je m'éloignerai.

» Tu ne me suivras point, de peur qu'en ses alarmes
Mon cœur ne se révolte en te disant adieu ;
Et ce rosaire seul, tout trempé de mes larmes,
Te sera le signal que j'appartiens à Dieu. »

Elle entra dans l'église ; et lui, loin après elle,
La regardait aller et se mettre à genoux ;
Lorsque la mendiante, au coin de la chapelle,
Lui dit : « Secourez-moi, je prîrai Dieu pour vous ! »

« — Oui ! priez Dieu pour moi ; priez, vous qu'il écoute.
Si des infortunés il est le père encor,
Nos trois cœurs suppliants le fléchiront sans doute. »
Il dit, et lui donna sa seule pièce d'or.

A genoux, bien longtemps la pauvre enfant exhale
En prière, en sanglots, ses vœux et ses douleurs ;
Mais lorsqu'elle eut fini de prier, sur la dalle
Le rosaire restait tout baigné de ses pleurs.

Pâle, elle s'avançait, les yeux baissés à terre,
Fidèle à son serment, résignée à souffrir;
Le jeune homme, debout dans la nef solitaire,
Plus pâle qu'elle encor, semblait près de mourir.

Ainsi, tous deux pleuraient leur espérance éteinte;
Et, comme le Sauveur montant au Golgotha,
La jeune enfant du temple allait franchir l'enceinte,
Lorsque la mendiante, accourant, l'arrêta.

Elle avait ramassé le rosaire qui brille,
De douleur et d'amour signal mystérieux;
Et, rejoignant enfin la triste jeune fille,
Lui disait : « C'est à vous, ce joyau précieux! »

Celle-ci refusait; mais d'une voix plus claire,
Qui de l'enfant troublée augmenta la pâleur,
La pauvresse insista : « Gardez votre rosaire!
Le perdre ou l'oublier, cela porte malheur! »

Et le jeune homme : « Oh! oui, c'est un arrêt suprême.
Le pauvre est du Seigneur l'interprète ici-bas.
Ce rosaire, c'est Dieu qui te le rend lui-même;
Il voit ton sacrifice et ne l'accepte pas! »

A Marie Désirée.

RETRAITE.

Ille mihi terrarum præter omnes
Angulus ridet.
HORACE.

Viens! réfugions-nous ensemble
Loin de la foule, loin du bruit,
Loin de ce Paris où je tremble
Pour mon bonheur qu'un rien détruit.

Viens! le logis qui nous recueille
N'a rien d'orgueilleux ni de grand;

Mais la vigne et le chèvrefeuille
Lui font un ombrage odorant.

Pauvre demeure inaperçue,
Ses murs sont gris et déjà vieux;
De son toit la tuile moussue
N'attire pas l'œil envieux.

Mais le soleil levant la dore
Au matin d'un premier regard;
Le soir il la salue encore
Comme une amie à son départ.

Le jardin n'est qu'une corbeille,
Mais il est tout rempli de fleurs;
Maint papillon et mainte abeille
Du miel y butinent les pleurs;

Et sur la charmille petite
Que franchit l'oiseau voltigeant,
Le jasmin et la clématite
Ouvrent leurs étoiles d'argent.

Un arbrisseau, de sa verdure,
Y couvre cent êtres unis,
Les uns creusant la terre obscure,
Les autres bâtissant leurs nids.

Sous une feuille un peuple existe :
La mouche y suspend son essor,
La fourmi noire y suit sa piste,
La chenille y tend ses fils d'or.

Un monde entier s'agite et passe
Dans ce coin béni du Seigneur.
A quoi bon chercher plus d'espace?
En faut-il tant pour le bonheur?

Sceaux, août 1849.

LEVER DE LA LUNE.

O nuit! profonde nuit, comme ton ciel sans borne
Est imposant et morne!
L'œil se perd dans tes feux d'or et de diamant
Semés au firmament.

Là-bas, à l'horizon, l'azur se décolore,
Une seconde aurore,
Aurore pâlissante, au reflet argentin,
Sort du coteau lointain.

Je t'aime, toi qui viens d'un rayon taciturne
Blanchir le ciel nocturne.
Tout reste à ton lever calme et silencieux
Sur terre et dans les cieux.

O lune! je t'aimais, enfant; ta blanche image
Me semblait un visage,
Qui veillait sur ma couche avec ses yeux d'argent
Et son rire indulgent.

J'aime à te suivre encor, planète solitaire,
Compagne de la terre,
Satellite inégal que Dieu roule et conduit
Pour éclairer la nuit.

La plaine à ta pâleur emprunte une autre teinte;
Sous ta lueur éteinte,
Je ne sais quoi de vague et de religieux
La transforme à mes yeux.

A travers le brouillard qui du vallon s'élève,
On croit voir, comme en rêve,
Des apparitions qu'on ne peut définir
Et qui semblent venir.

Sur l'herbe, où la rosée a des reflets d'opales,
Passent des formes pâles :

Est-ce vous qui m'avez délaissé pour jamais,
Chers êtres que j'aimais?

Est-ce vous qui venez me visiter, à l'heure
Où tout seul je vous pleure?
Non! vous dormez, hélas! du sommeil long et doux,
Et moi je pense à vous.

A UNE JOLIE MAIN.

Qu'on aime à voir vos yeux reluire,
Et, dans votre charmant sourire,
Se mêler la nacre au carmin;
Qu'on aime vos cheveux d'ébène,
Votre démarche souveraine;
Ce que j'aime... c'est votre main.

Dans une main, que d'élégance,
Que de grâce et que de puissance!
La main, c'est la guerre ou la paix;
La main fait droit et fait justice;
C'est la main qu'une impératrice
Donne à baiser à ses sujets.

La main est du cœur l'interprète;
La main, c'est le serment qu'on prête;
La main réclame la pitié;
La main est humble, elle est altière;
Les deux mains jointes, c'est prière;
La main dans la main, amitié.

La main que j'aime est longue et fine;
Quand avec mollesse elle incline
Ses doigts élégants et polis,
Dans leurs courbures inégales
On croirait voir les cinq pétales
Dont se forme la fleur du lis.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Cette main, c'est tout un poème
Où chaque doigt est un emblème :
Ils sont pareils, mais différents.
Au bout de chacun d'eux se pose,
Ainsi qu'une feuille de rose,
Un ongle aux reflets transparents.

Regardez-la guider l'aiguille,
Qui tantôt se perd, tantôt brille
Dans la laine aux mille couleurs :
Tout un essaim de fleurs se presse
Sous cette main enchanteresse
Et plus brillante que ses fleurs !

Avec quelle adresse infinie
Elle vole, ivre d'harmonie,
Sur le clavier aux doux concerts !
Ainsi la mouette, rasant l'onde,
Unit son hymne vagabonde
Au chant mystérieux des mers.

Main d'artiste, main poétique,
Comme la Mnémosyne antique
Elle a de longs doigts en fuseaux ;
De sa peau la trame est flexible ;
On sent une effluve invisible
En parcourir les fins réseaux.

Dans ta paume laisse-moi lire,
O main ! si l'astre qui t'inspire
T'a promis des bonheurs complets.
J'y vois la ligne de la vie
D'épis couronnée, et suivie
Des trois magiques bracelets.

Heureux celui qui pour offrande
A ce doigt où le cœur commande
Pourra passer l'anneau bénit,
Symbole d'une chaîne immense,

Chaîne qui dans un cœur commence
Et dans un autre cœur finit.

Mais moi, le prophète et le barde,
Moi, dont l'œil souriant regarde
Celle qui peut te refuser,
O main! je ne veux, comme gage
D'humble et fidèle vasselage,
Que te couvrir d'un long baiser.

A madame Victorine Riant.

LA MORT D'UN CHAT FAVORI.

C'était dans un riant parterre :
Les roses, filles du Printemps,
Embaumaient les cieux éclatants
Des plus doux parfums de la terre.

Trilby courait par le jardin,
Se faisant jeu de toutes choses,
Des herbes, du sable, des roses,
Il arriva près du bassin.

D'abord, côtoyant le rivage,
Il en fit le tour, s'approcha,
S'enfuit, revint, puis se pencha.
O témérité du jeune âge!

Alors! quel prodige inouï!
Il voit, chaque fois qu'il s'avance,
S'avancer de même, en silence,
Un compagnon semblable à lui.

Ce sont bien des formes pareilles;
C'est bien son air doux et hardi,
Son front avec grâce arrondi;
Ce sont ses mobiles oreilles.

C'est bien son pelage soyeux,
Zébré de lignes chatoyantes,
Ses longues moustaches brillantes,
Les émeraudes de ses yeux.

Il regarde et frémit de joie;
Son dos se gonfle avec amour;
Sa queue, en ondoyant contour,
S'étend, se roule et se reploie.

A son plus léger mouvement,
La vision enchanteresse
Semble lui rendre sa caresse
Et se rapprocher doucement.

Il se penche, se penche encore;
Son mauvais destin l'a poussé :
Dans l'eau trompeuse il a glissé,
Et la vision s'évapore!...

Vainement trois fois sur les flots
Il releva sa tête humide,
En invoquant la Néréide
Qui resta sourde à ses sanglots.

Au milieu de l'herbe embaumée
Voyez-le maintenant glacé;
Les ondes ne nous ont laissé
Que sa dépouille inanimée.

Ses yeux ne se rouvriront plus;
Vainement sa mère plaintive
Fera retentir sur la rive
Ses gémissements superflus.

Adieu pour jamais sa tendresse
Qui vous amusait tous les jours,
Adieu ses pattes de velours
Et sa doucereuse allégresse!

Jamais plus vous ne le verrez,

Étalant sa grâce coquette,
De sa tête aujourd'hui muette
Caresser vos pieds adorés.

Vos légers pelotons de soie
Se reposeront désormais;
Ils ne lui seront plus jamais
Un sujet de jeux et de joie.

Que de biens en un jour perdus!
Pour tant de beauté, tant de charmes,
Madame, gardez quelques larmes;
Votre joyeux Trilby n'est plus!

A mon cher fils Paul.

LES DEUX ANGES.

Quand j'ignorais encor que la vie est amère;
Quand je ne connaissais, de ce monde nouveau,
Que la douce voix de ma mère
Et son visage aimant penché sur mon berceau,

Un ange radieux me souriait en rêve;
Sa tête aux cheveux blonds brillait d'un éclat pur,
Comme l'aurore qui se lève,
Et je lisais l'espoir dans ses grands yeux d'azur.

Il volait devant moi tel qu'un oiseau rapide,
Me couvrant de son aile, et la paix du Seigneur
Inondait mon âme limpide;
Car cet ange adoré s'appelait LE BONHEUR.

Mais les jours ont passé; le messager de joie
Qui devançait mes pas s'est lassé du chemin;
Il s'est détourné de ma voie,
Sa main consolatrice a délaissé ma main.

A peine si parfois je l'entrevois encore,
Cet astre qui brilla sur mon joyeux matin,

Il fuit, pâlissant météore,
Et se perd dans la brume à l'horizon lointain.

Il ne reviendra plus, aux heures de tristesse,
Illuminer ma nuit d'un rayon de ses yeux;
Dans mon cœur ses chants d'allégresse
Ne réveilleront plus un seul écho joyeux.

Doux ange, cher soutien de mon heureuse enfance,
Qui me guidais partout, quand je n'avais senti
Ni la tristesse ni l'offense,
Pour quels bords préférés, doux ange, es-tu parti?

Es-tu sous l'humble toit où je te vis sourire,
Dans les yeux de ma mère, à mon premier réveil?
Aux bords du ruisseau qui soupire?
Dans le bois qui frémit au lever du soleil?

Es-tu sous les cyprès, au coin du cimetière,
Où j'ai vu déposer mon frère, mon seul bien,
Pauvre enfant qui dort sous la pierre,
Cœur brisé qui jamais ne battra près du mien?

Es-tu dans un baiser de celle qui, tranquille,
Repose sur mon sein gonflé d'émotion;
Comme dans son nid qui vacille,
Près des flots orageux se berce l'alcyon?

Es-tu dans ces milliers de limpides étoiles,
Dont j'admirais, enfant, l'éclat mystérieux?
Où te caches-tu? sous quels voiles?
Es-tu sur terre encore? as-tu fui dans les cieux?

Hélas! c'est un autre ange au sévère visage
Qui me montre aujourd'hui l'horizon menaçant.
Il marche au milieu d'un orage,
Et ses yeux sont rougis de larmes et de sang.

Lorsque vers l'avenir, où maint éclair s'allume,
Il tourne son œil morne et son front sans couleur,

Mon cœur se gonfle d'amertume;
Car cet ange effrayant s'appelle LA DOULEUR.

Adieu donc pour jamais, bel ange de la joie!
Toi, son frère, salut! je t'attends sans remord;
C'est aussi le ciel qui t'envoie,
Ainsi que l'ouragan, la tempête et la mort.

Salut, ange des pleurs! je te crains et je t'aime.
Je te crains, car ton œil est noir comme la nuit;
Je t'aime, car sur ton front blême
J'entrevois un reflet du jour pur qui te suit.

Je te crains, car ta main fatale et toujours sûre
Ne doit toucher mon cœur que pour l'endolorir;
Je t'aime, car chaque blessure
Rend mon âme plus forte et m'apprend à souffrir.

Frappe donc! Je suis prêt. Bien que mon cœur chancelle
L'espérance y survit, rebelle à ton pouvoir;
La Consolatrice éternelle
Dort jusque dans les plis de ton vêtement noir.

Que dis-je, Esprit fatal? mon cœur n'est point ta proie,
Un astre brille encore dans mon ciel assombri,
Car je vois l'ange de la joie
S'éveiller dans les yeux de mon enfant chéri.

SOLEIL COUCHANT.

La voici de retour, l'heure mystérieuse
Où s'éteint lentement la lumière du jour,
Où la mer est limpide, où l'onde harmonieuse,
Baisant le sable d'or, soupire un chant d'amour.

C'est alors que j'évoque en mon âme lassée
Les fantômes des jours trop vite révolus;
Alors le souvenir murmure à ma pensée
Un douloureux adieu pour le temps qui n'est plus.

Tandis que le soleil, comme une immense proue,
Semble s'ouvrir les flots et va toujours penchant,
Rêveur, je suis des yeux chaque rayon qui joue
Aux nuages dorés par les feux du couchant.

La vapeur fantastique à l'horizon étale
Entre des rocs de neige un abri calme et sûr,
Une région d'or aux montagnes d'opale,
Et des îles de pourpre en des golfes d'azur.

Serais-tu le pays qu'on entrevoit en rêve,
Toi le port du repos, toi l'asile enchanté,
Où dans le désespoir nul plaisir ne s'achève,
Où le bonheur s'accroît pendant l'éternité ?

Rayon, dernier rayon, sur ta trace dorée
Emporte pour jamais et ma vie et mon cœur :
Je veux fuir avec toi vers la rive adorée,
Vers la rive inconnue où l'on croit au bonheur.

LA STATUE DU POUSSIN.

AUX ANDELYS.

Et in Arcadia ego.

Seine, fleuve immortel, fleuve aux limpides ondes,
Tu roules doucement par les plaines fécondes,
Par les riches cités, en sinueux détours;
Comme si tu voulais, Naïade fugitive,
Epuiser tes trésors sur la fertile rive
Où tu suis ton paisible cours.

Arrête, et viens mêler, témoin de notre joie,
Ta fraîcheur à l'air pur que le printemps envoie;
Tu dois favoriser notre pieux dessein.
Et toi, sous ta forêt, près de l'onde étalée,

Embaume l'air des fleurs de ta verte vallée,
Cité, frais berceau du Poussin.

Longtemps tu souhaitas cette grande journée,
Longtemps Poussin absent troubla ta destinée ;
Par son image enfin tes murs sont embellis.
En payant cette dette à toi-même, à l'histoire,
Lève un front orgueilleux et tressaille de gloire,
Ville antique des Andelys.

O Poussin ! tu revis ; nous te voyons encore
Tel qu'aux jours où l'idée ardente et près d'éclore
Fermentait dans ton cœur sourdement combattu.
On lit dans ton regard, dans ta tête pensante,
Le long enfantement de quelque œuvre naissante :
O Poussin ? à quoi rêves-tu ?

Rêves-tu de la plaine immense
Que nourrit le Nil fortuné ?
Sur l'onde un berceau se balance,
Où dort Moïse nouveau-né.
Fille des Pharaons, la brune souveraine
Ordonne, et le pêcheur au fleuve qui l'entraîne
Ravit l'enfant prédestiné.

Vois-tu, dans la profane histoire,
Rome par un forfait préludant à sa gloire ?
Romulus a donné le signal, et soudain
L'épouvante, les cris ont remplacé la joie,
Et la Sabine, faible proie,
S'agite vainement dans les bras du Romain.

Ou des antiques mœurs cherches-tu le modèle ?
Eudamidas, couché sur son lit de douleur,
Lègue à la piété de son ami fidèle
Le soin de soutenir et sa mère et sa sœur.
Naïveté sublime, empreinte d'un tel signe
De noble confiance et de vrai dévoûment,

Que, pour la bien comprendre, il fallait être digne
De faire ou d'accepter un pareil testament!

Mais te voilà touché d'une ferveur nouvelle.
A ses genoux Jésus t'appelle :
Il parle, et sa voix sainte éveille un noble écho;
Soit qu'avec quelques mots écrits sur la poussière
Il chasse les bourreaux de la femme adultère,
Soit qu'il rompe le pain ou rende la lumière
Aux aveugles de Jéricho.

Oui! l'on t'a bien nommé le Peintre des pensées!
Voici que les Saisons, les mains entrelacées,
Autour du dieu Janus vont dansant devant toi.
Le Temps, qui les regarde avec un fin sourire,
Fait vibrer sous ses doigts les cordes de sa lyre,
Et de leurs pas règle la loi.

Un semblable sujet t'inspire un nouveau rêve.
— Le Printemps devient la blonde Eve,
Dont nul désir impur n'a fait battre le sein.
— L'Été, c'est la moisson, c'est Ruth, humble glaneuse,
Ramassant les épis que, de sa gerbe heureuse,
Booz a sur ses pas répandus à dessein.
— L'Automne offre un raisin de la terre promise...
— Mais l'espace est voilé d'une ombre épaisse et grise;
Le soleil obscurci dans les cieux s'est perdu;
La foudre a sillonné les airs; l'homme éperdu,
Poursuivi par les eaux dans sa barque fragile,
Vers Dieu qui le poursuit lève un bras inutile;
L'onde envahit les toits, submerge les nochers;
Les reptiles impurs glissent sur les rochers.
Rien ne sera sauvé de l'immense tempête;
Ni celui qui des monts a pu toucher le faîte,
Ni celui qui se fie aux pieds de ses chevaux,
Ni l'enfant nouveau-né que, sans espoir, sa mère,
Sublime de douleur, élève vers son père :
L'onde immense ouvre à tous de mobiles tombeaux.

L'arche seule au lointain flotte, divin refuge;
C'est l'Hiver, la terreur, la mort, c'est le déluge.

N'est-ce pas le printemps de notre Normandie
Qui t'a d'une autre page inspiré la splendeur,
Qui t'a fait voir, des champs de l'Arcadie,
La luxuriante fraîcheur?
Et, dans le frais vallon qu'un ciel pur illumine,
La tombe où le berger s'incline,
Lisant sur la pierre en ruine :
« Et moi je fus aussi pasteur! »

Retour plein de pensée et de mélancolie,
Image de la mort au milieu de la vie!
« Vous aussi, dit la tombe, amants, jeunes époux
Bergers, pour qui la vie est si pure et si douce,
Un jour vous dormirez, comme lui, sous la mousse,
Où, jeune et beau jadis, il dansa comme vous! »

Que de rêves encore en ton cœur tu caresses!
Tableaux ingénieux, formes enchanteresses.
Paysages baignés par un soleil divin;
C'est la claire fontaine où se mire Narcisse,
La rive du Pénée où succombe Eurydice,
Le cours de l'Eurotas et les bords du Jourdain.

En vain l'Envie atroce, en vain la Calomnie
Ont tenté d'enchaîner l'essor de ton génie;
Il est grand, il est fort comme la Vérité,
Comme la Vérité que tu peins si puissante,
Et que le Temps vengeur enlève triomphante
Au séjour de l'Éternité.

O Poussin! dans ces traits, sur ce bronze immobile,
N'ai-je pas vu la vie apparaître un instant,
Le crayon s'agiter dans cette main habile,
Dans ces yeux resplendir un regard éclatant?

S'il est vrai, si, planant sur ta chère patrie,
Tu jettes vers la terre un radieux coup d'œil,

En voyant à tes pieds se presser la Neustrie,
Ton cœur doit tressaillir d'un généreux orgueil.

Quand la Grèce à ses dieux élevait des images,
Le génie, avec eux, obtenait un autel.
Nous te déifions aussi par nos hommages,
Et ton génie est dieu, puisqu'il est immortel.

1846.

VŒU.

Quand vous rendrez ma dépouille à la terre,
Ne placez point de marbre sur mon corps,
Pour qu'au printemps quelque fleur solitaire
Y puisse éclore et parfume au dehors.

Les morts couchés sous de pompeuses tombes
Ne sentent pas nos larmes les mouiller,
N'entendent pas roucouler les colombes,
Ni les oiseaux le matin gazouiller.

A tout jamais pèse sur leur poitrine
Un marbre épais encor plus glacé qu'eux,
Que le soleil vainement illumine,
Sans qu'au travers passe un rayon joyeux.

De leur ennui rien ne vient les distraire;
Et si le cœur que la vie a quitté
Palpite encor dans son lit funéraire,
Qu'il doit souffrir pendant l'éternité!

Déposez-moi dans les champs, sous la mousse;
Semez autour des fleurs et du gazon;
Qu'au renouveau quelque buisson y pousse,
Que les oiseaux y fassent leur maison.

N'y mettez pas d'épitaphes ornées;
Rien qu'une croix où vous puissiez venir,

Et qui, détruite au bout de peu d'années,
Aura duré plus que mon souvenir.

LA DERNIÈRE PAGE.

Vers! songes de passé, de présent, d'avenir,
Tantôt tristes, cédant au poids du souvenir;
Tantôt gais enfants de mes veilles,
Joyeux comme captifs qui laissent la prison;
Tantôt rêveurs, cherchant un lointain horizon
Que l'amour peuple de merveilles!

Vous voilà réunis!... et moi, sur le passé,
Comme le laboureur sur le sillon tracé,
Je jette un coup d'œil en arrière,
Et je vous vois tout prêts à prendre votre essor!
L'obscurité vous sied, votre aile est faible encor :
Pourquoi tentez-vous la carrière?

Et je vous vois tout prêts, ainsi que dans nos bois
Une troupe d'oiseaux, pour la première fois
Essayant sa plume encor molle,
Toute ensemble s'avance au bord du même nid,
S'appelle de la voix, s'encourage, s'unit,
Et puis toute ensemble s'envole...

Cherchez des cœurs amis; je vous suivrai des yeux,
Mais ne vous fiez pas à la splendeur des cieux,
O chère et débile couvée!
Ne chantez pas trop haut, n'allez pas trop avant;
N'exposez pas votre aile à la fureur du vent
Que vous n'avez pas éprouvée.

Livrez-vous aux amis qui vous tendent les bras;
Mais craignez les flatteurs, et ne mendiez pas
Des oreilles pour vous entendre.

Si vous le méritez on viendra jusqu'à vous :
Le cœur a des parfums aussi subtils que doux,
Qui s'exhalent sans se répandre.

Au docteur Max. Durand-Fardel.

DÉDICACE

DE LA CHANSON D'AUTREFOIS.

Ami, depuis le temps que nous nous connaissons,
Bien des fois en leur ronde ont tourné les saisons.
Mais plus nous avançons au cours de l'existence,
Plus les chers souvenirs contemplés à distance,
Tels que les horizons noyés dans le lointain,
Nous semblent rayonner aux splendeurs du matin;
Soit que l'œil nous abuse ou que l'esprit nous trompe.
Une brume d'azur les baigne et les estompe;
Si les détails perdus s'effacent, les contours
Vont s'idéalisant et se dorant toujours :
Ils gagnent en douceur ce qu'ils perdent en force;
Nous vivons captivés par leur charmante amorce,
Et, quand nos mains alors se rencontrent, nos yeux
Sentent monter des pleurs doux et silencieux.
Que l'amitié d'enfance est pleine d'harmonies!
Qu'elle a de longs échos, de grâces infinies!
En vain l'exil, l'espace et le temps couleront,
Ce que nos cœurs ont dit, toujours ils le diront.

Vous la croyez muette et dans la mort couchée?
C'est la lyre qui dort... Sitôt qu'elle est touchée,
Les accords assoupis s'éveillent, et les voix
Chantent à l'unisson LA CHANSON D'AUTREFOIS.

Vichy, août 1871.

M. Perret inv. Imp. A. Quesnin Monjin sc.

LA CHANSON D'AUTREFOIS

Tome I. P. 114

UNE ODELETTE DE RONSARD

OU

LA CHANSON D'AUTREFOIS

SCÈNE DRAMATIQUE

PERSONNAGES

PIERRE DE RONSARD. — 45 *ans. Costume du temps de Charles IX; manteau sur l'épaule; gourde au côté; bâton à la main.*

MARIE. — 20 *ans. Toilette blanche, agrémentée de rubans bleus.*

A Bourgueil en Touraine (1570).

Belle matinée de printemps. — Route à l'entrée du village.
Barrière rustique ouvrant sur un jardin.
Banc de pierre à l'ombre d'un arbre contre la haie.

PIERRE DE RONSARD, seul.

QUEL désir insensé m'y pousse et m'y ramène!
Comme si l'on pouvait de l'existence humaine
Recommencer le cours une fois traversé!
C'est en vain qu'évoquant les ombres du passé,
J'ai refait à pas lents, et tout seul, ce voyage
Que nous fîmes jadis au printemps de notre âge.

Allègre, je marchais ; fier, confiant, naïf,
Plein d'ardeur, échangeant avec mon cher Baïf
Des propos amoureux, des vers, folle monnaie
Qu'on forge avec son cœur et qu'un baiser vous paie.
Ah ! j'ai charmé depuis les oreilles des Rois !
Mais qui me les rendra, mes chansons d'autrefois ?
Quand mon Prince, rêveur, le front chargé de fièvres,
M'écoute, et que la cour se suspend à mes lèvres,
Quand honneurs, gloire, argent me pleuvent tour à tour,
Je regrette le temps où j'avais mon amour
Comme unique richesse, où j'étais jeune et libre !
On m'envie, et je sens ma plus intime fibre
Tressaillir, quand je pense aux jours qui ne sont plus.
La gloire est un cachot où tu vieillis reclus ;
Ton front, pauvre Ronsard, sous les ennuis se brise,
Avant l'âge, ton corps est lourd, ta tête grise.
Comment t'es-tu courbé sous le poids du souci ?
N'était-ce pas hier que tu chantais ainsi :

Enfin ! je vais revoir ma divine Marie !
Combien me bat le cœur approchant de Bourgueil !
Ainsi que le navire abordant sa patrie,
Je vole enflé du vent d'un amoureux orgueil.
Le jour est plus brillant, la prée est plus fleurie ;
Ma Déesse apparaît : mais d'un altier coup d'œil
Elle rouvre ma plaie encore mal guérie :
Mon jour se change en nuit et mon bonheur en deuil.
En pleurant je lui dis : « Aimez-moi donc, ma Dame ?
Mes amis les plus chers sont dolents de me voir,
Tant mon corps est brûlé d'intérieure flamme ! »
Dédaigneuse elle rit de m'entendre douloir.
Amour ! à quels travaux condamnes-tu mon âme ?
Il n'est pire douleur que d'aimer sans espoir !

J'espérais malgré tout, car j'aimais ! ô Jeunesse !
La terre tous les ans renaît sous ta caresse ;
Mais mon printemps n'est plus, et mes yeux ébahis
Ne trouvent de changé que moi dans le pays.

Voici le clocher bleu, les chaumes du village,
Le chemin où Marie... O songes du jeune âge!
Là je m'agenouillai pour pleurer, pour prier,
Là je baisai ses pas dans l'herbe du sentier!...
Et j'avais vingt-cinq ans! Vingt-cinq ans! Dieu! quel rêve!
C'est le même manoir qui, devant moi, s'élève;
Voici le même banc, la haie et le jardin,
Le portail que la vigne enlace... Ah! si soudain
J'allais la voir paraître avec sa gaîté franche,
Ses cheveux blonds, son bleu ruban, sa robe blanche!
Si j'entendais le rire et le chant d'autrefois!

Il se tait. On entend un prélude et une voix de femme qui chante :

Mignonne, allons voir si la rose,
Qui ce matin avait déclose
Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu, cette vêprée,
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vôtre pareil?

PIERRE, après avoir écouté avec surprise.

Mon Dieu! C'est la chanson de Marie... et la voix,
C'est la sienne! Que dis-je? Illusion méchante!
Je pleure et c'est l'écho de ma douleur qui chante...
Que je t'aimais alors, Marie, et que tes yeux
Souriants me berçaient d'espoirs délicieux!
Que mon cœur bondissait quand ta voix cadencée
Redisait mes chansons! — O chère fiancée,
Je t'aime encor! — Mais non; fou qui peut se fier
Aux serments d'une femme!... Ah! ce beau cavalier,
Comme il me l'enleva, ce faiseur de conquêtes!
Un oripeau brillant tourne leurs folles têtes.
Que leur importe un cœur? Mais l'or, les diamants,
Le casque et le plumet, voilà leurs vrais amants,

La voix de femme chante en se rapprochant :

Las! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place,

Las! Las! ses beautés laissé choir.
O vraiment marâtre nature!
Puis qu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir!

PIERRE.

Non! ce n'est pas la fleur qui tombe: c'est la femme!
C'est elle qui se plaît à torturer notre âme.
Marâtre de l'amour, elle brise à plaisir
L'espoir que dans nos cœurs elle avait fait fleurir.
Maudit soit-il, ce chant impitoyable et tendre!
Je ne veux plus rien voir; je ne veux plus entendre...
Je souffre!...

Il s'assoit accablé sur le banc et se cache le visage dans les mains. — Marie entre, sans le voir, venant du jardin.

MARIE.

Que le jour est beau! que l'air est pur!
L'âme s'épanouit; le soleil dans l'azur
Semble un baiser d'amour que Dieu donne à l'espace.
J'ai besoin de chanter comme l'oiseau qui passe,
De m'élancer, d'ouvrir mes ailes comme lui.
Vous m'avez tant donné de bonheur aujourd'hui,
Mon Dieu, que je voudrais à mon tour le répandre
Sur quelque malheureux.— Mais vous semblez m'entendre
Voici qu'un étranger fatigué du chemin
S'est assis là. Son front est caché dans sa main.

A Pierre.

Voyageur, le soleil est chaud, la route est lourde.
Voudriez-vous du pain?... du vin pour votre gourde?

PIERRE, la regardant avec stupéfaction.

Ciel!

MARIE.

Vous souffrez? J'ai là du pain et du lait doux.

PIERRE.

Marie!

MARIE.

Oui; c'est mon nom. Comment le savez-vous?

PIERRE.

Je le sais.

MARIE.

Vous venez de la terre lointaine?

PIERRE.

Non! J'étais prisonnier; j'ai secoué ma chaîne;
J'ai voulu respirer l'air pur de ce pays,
Maintenant j'ai regret aux liens que j'ai fuis.

MARIE.

Vous êtes fugitif? ma maison maternelle
Peut vous cacher. Venez.

PIERRE, qui l'a regardée sans l'écouter.

C'est elle! Oh! c'est bien elle!
C'est bien la robe blanche avec les rubans bleus,
Son œil, sa chevelure aux reflets nébuleux...
— Marie, écoutez-moi! — Mon Dieu! mon cœur se brise...

MARIE.

Vous pleurez! et pourquoi?

PIERRE.

Le bonheur, la surprise...
Regardez-moi! J'ai bien changé depuis le temps ..
Vingt ans sont écoulés.

MARIE.

Mais je n'ai que vingt ans.

PIERRE, répondant à sa propre pensée.

Oui! Dieu vous a gardé vos vingt ans, ô Marie!
Quand j'allais effeuillant ma jeunesse flétrie
A tous les vents du ciel, en ce val reculé
Vous restiez comme un lis toujours immaculé.

Se peut-il?

MARIE, à part.

C'est un fou; mais sa folie est douce.

A Pierre.

— Venez vous reposer au jardin, sur la mousse!
Vous serez mieux.

PIERRE.

Enfant, vous souvient-il des jours
Où Pierre chaque soir venait vous voir de Tours:
Pierre qui vous aimait, qui venait vous attendre
Sur ce banc? — Vous chantiez pour lui ce chant si tendre,
Qu'il composa pour vous! Mais un jour, jour de deuil,
Un officier du Roi parut sur votre seuil.
Il était noble, ardent; il avait ces paroles
Et ce ton cavalier dont les femmes sont folles :
Il triompha! — Ce fut l'affaire d'un seul jour.
Marie oublia tout, serments, espoir, amour;
L'infâme...!

MARIE.

Taisez-vous! vous insultez ma mère!

PIERRE.

Vous seriez?...

MARIE.

Oui; sa fille.

PIERRE.

A ma folle chimère
Je me suis pris moi-même. Après vingt ans d'exil,
J'ai cru la voir! hélas! cela se pouvait-il?
J'ai dû vous sembler fou; j'ai cru la voir, l'entendre.
Vous possédez si bien ses traits et sa voix tendre,
Que mes yeux fascinés ont abusé mon cœur.
Vous m'aviez consolé... J'oubliais la rigueur
De mon sort, j'oubliais son parjure et son crime.

MARIE.

Je vous dis que ma mère était une victime.
Ah! si vous aviez vu ses larmes!

PIERRE.

Je vous dis
Que j'en suis peu touché; car c'est le paradis
Des femmes, nous trahir et nous mettre au supplice!

MARIE.

Pierre, c'est cruauté qu'un tel mot.

PIERRE.

C'est justice!

MARIE.

Non! car vous ignorez tout ce qu'elle a souffert,
Pendant vingt ans entiers, portant ce joug de fer,
L'insulte et le mépris! — Elle, candide et sage,
Qui fut prise par force et puis, après l'outrage,
Et le dernier affront d'un traître méprisé,
Fut jetée à l'écart comme un jouet brisé.
Je tressaille de haine et d'horreur quand j'y pense,
Moi qui n'ai que bien tard deviné sa souffrance;
Car elle enfermait tout dans son âme. — Ses yeux
Cachaient à son enfant ce deuil mystérieux.
Le jour je la voyais, doucement résignée,
Sourire; mais la nuit ma joue était baignée
D'une rosée ardente. Hélas! c'étaient ses pleurs!
Moi qui ne connaissais ni tourments ni douleurs,
J'étendais en dormant mes deux bras, pour lui dire
« Je t'aime! » et j'ébauchais dans mon rêve un sourire.
— Lorsque je fus plus grande, alors j'eus le souci
De ne trouver jamais une compagne ici.
Dehors, quand nous passions, les mères, les aïeules
Rappelaient leurs enfants. Nous étions toujours seules.
Ma mère détournait les yeux, hâtait le pas,
Serrait ma main plus fort et ne se plaignait pas.
Mais rentrée au logis, elle éclatait en larmes,
Me serrait dans ses bras avec des cris d'alarmes,
Me couvrait de baisers, tremblante et l'œil hagard;
Je ne comprenais rien... je compris tout plus tard.

L'insolence devint plus cruelle et plus forte.
Ma mère un soir rentra pâle comme une morte,
Et me dit : — « Mon enfant, c'est trop longtemps souffrir;
Le calice déborde et je me sens mourir!
Le monde porte honneur au vice qui se cache;
Et moi qui fus victime, on m'insulte... Ah! c'est lâche!
Permettez-vous, mon Dieu, qu'un monde triomphant
Avilisse une mère aux yeux de son enfant! »

PIERRE.

Pauvre enfant! pauvre mère! — Et je fuyais en proie
Au deuil, et ce larron qui m'avait pris ma joie,
Après l'avoir pillé, dédaignait mon trésor!
Ah! qu'elle a dû souffrir! — Mais parle; parle encor!

MARIE.

Alors se roidissant contre l'affront qui tue :
— « Je ne suis pas, dit-elle, une femme perdue.
Cet homme était notre hôte, on lui disait du cœur;
Mais la ruse et la force en ont fait mon vainqueur.
A ces soldats sans frein rien n'est sacré. La femme
Tombe pure en leurs bras et se relève infâme!
— C'était ton père, enfant, ne le maudis jamais. —
Pourtant il me brisa dans tout ce que j'aimais;
Il me ferma le cœur du plus loyal des hommes.
Pierre que je t'appris à chérir, que tu nommes
En priant chaque soir, Pierre s'est cru trahi;
Mais le ciel m'est témoin que je n'aimais que lui! »

PIERRE.

Si j'avais su! mon Dieu! — Pauvre femme outragée!
J'aurais puni le traître et je l'aurais vengée!
Mais l'Amour est ainsi méfiant et jaloux :
Il change en nous, s'il veut, la tendresse en courroux.
Nous fuyons affolés de haine; et notre fuite
Brise notre bonheur que nous pleurons ensuite;
Enfin, comme la mer, le cœur a son reflux.
Viens, viens! je veux la voir.

MARIE.

Vous ne la verrez plus!

PIERRE.

Morte! Elle est morte!

MARIE.

Hélas! depuis ce jour frappée,
Elle languit ainsi qu'une plante coupée.
Immobile, sans voix, son regard incessant
Semblait voir dans le vague et chercher un absent.
Enfin plus faible, un soir, pâle, froide, sans fièvre,
— Votre nom et le mien s'unissaient sur sa lèvre, —
Avec un long soupir, elle ferma les yeux,
Son corps ne souffrait plus... son âme était aux cieux!

PIERRE.

Dans mes bras, sur mon sein, pleure! pleure, Marie!
La source dans tes yeux n'est pas encore tarie.
Moi qui la perds deux fois, moi qui me sens navrer,
Je reste les yeux secs et je ne puis pleurer.
O Marie! ô Marie!

MARIE.

Ami, Dieu vous envoie.
Nous ne serons plus seuls. C'est un rayon de joie
Que de vous accueillir, de vous garder ici.
Elle vous aimait tant!

PIERRE.

M'aimerez-vous aussi?

MARIE.

Moi! — Vous le demandez! C'est me faire une offense;
Oui, Pierre, je vous aime et depuis ma naissance.
Quand j'eus dit une fois « maman! » ce nom si doux,
Le premier que j'appris à nommer, ce fut vous.
Quand ma mère joignit mes deux mains dans la sienne,
Elle me dit : — « Prions! pour que Pierre revienne;

Prions, pour que là-bas, en quelque lieu qu'il soit,
Dieu le garde du mal, de la faim et du froid! »
Et si vous échappez à vos peines passées,
C'est que pour vous ici priaient deux délaissées.

PIERRE.

Et je fuyais, ingrat, portant au loin mon deuil,
Tandis que le bonheur m'attendait sur le seuil;
Et j'ai perdu vingt ans! — Mais je veux les reprendre :
A ma part de bonheur je puis encor prétendre.
Depuis que j'ai revu ce pays bien-aimé,
Je respire... Que l'air est pur et parfumé!
Qu'il est doux à mes pieds, le sol de la Touraine!

MARIE.

Pourquoi n'y pas rester?

PIERRE.

Oui! je brise ma chaîne.

MARIE.

Vous garder! quel bonheur!

PIERRE.

Est-il un sort plus doux!

MARIE.

Vous êtes un ami qui revient parmi nous;
Demeurez! laissez-nous rendre à votre existence
Le calme d'autrefois, la gaîté, l'espérance.
C'est la dette du cœur que je veux vous payer.
Si ma mère jamais n'a pu vous oublier,
Ses leçons et ses pleurs m'ont fait un cœur fidèle.

PIERRE.

Vous êtes donc, Marie, aussi bonne que belle?
— Viens! que je te regarde! — Oh! ces yeux tant chéris,
Ces lèvres, ces cheveux, vous avez donc tout pris,
Tout, jusques à son nom! — Vous êtes elle-même...

MARIE.

Oui; puisque vous m'aimez et puisque je vous aime,
Pierre!

PIERRE.

Vous l'avez dit comme elle. C'est sa voix
Qui parle. Je me sens troublé comme autrefois.
Je croyais mon cœur mort, et voilà qu'il palpite!
J'oublîrai tout, honneurs, ambition maudite,
Tout, pour redevenir le poète amoureux.
L'amour est toujours jeune. Ah! beaux yeux langoureux.
Comme vous remuez ma pauvre âme qui souffre!...
Mais je suis insensé! Mais vingt ans; c'est un gouffre
Qui nous sépare! — Enfant, je ne dois pas rester.
Qui? Moi, prétendre à toi! — Mais ce serait tenter
Dieu même! — En te voyant j'ai cru revoir ta mère.
La raison me revient; j'ai vaincu la chimère.
Je ne puis, moi, lassé du monde et des humains,
Remettre mon vieux cœur entre tes jeunes mains.

MARIE.

Vous êtes jeune encor.

PIERRE.

L'âge qui fuit m'entraîne.

MARIE.

Laissez-vous rendre heureux; le bonheur rassérène.
Vous souriez? Votre œil est plus vif et plus fier.

PIERRE.

Dieu n'a pas le pouvoir que demain soit hier.
Je ne dois pas rester.

MARIE.

Si c'est moi qui t'en prie?...

PIERRE.

Mais vous le voyez bien, je ne peux pas, Marie!

MARIE.

Tu m'aimes; tu le dis et m'oses refuser?
Eh bien, prends ton bâton et pars sans un baiser.

PIERRE.

Sais-tu ce que tu veux?

MARIE.

Oui! je veux qu'on me cède,
Et si tu fais un pas, je vais crier à l'aide!
— On vous aime, méchant!

PIERRE.

Pourquoi te faire un jeu
De me désespérer?

MARIE.

Tu doutes?

PIERRE.

Oh! mon Dieu,
Oui, je doute; j'ai peur...

MARIE.

Puisque je te dis : Reste!
Ami, reste toujours. Ma demeure est modeste;
Mais elle t'appartient. Tout y parle de toi;
Elle t'attend, t'appelle. — Ami, reste avec moi
Vois-tu, nous t'y ferons une si douce vie,
Que de partir jamais tu perdras toute envie.

PIERRE.

Marie! Est-il possible? Avec toi!...

MARIE.

Je le veux!

PIERRE.

Oh! laisse-moi baiser ton front et tes cheveux!
On peut donc rajeunir de vingt ans! On replonge
Au gouffre! On ressaisit le temps! — Si c'est un songe,

Si je rêve, mon Dieu, ne me réveillez pas!
— Dire que je te tiens tout émue en mes bras,
Que ta lèvre sourit, que ton œil me regarde!
Est-ce un bonheur pareil que là-haut Dieu nous garde!
Je voudrais à l'instant mourir sans m'éveiller!
Ange du ciel!

MARIE.

Pourquoi tant vous émerveiller?
Je vous l'ai dit : j'acquitte une dette sacrée.
Comment donc vous convaincre?

PIERRE.

O Marie adorée!
Je crois en toi; je t'aime et mon cœur t'appartient.

MARIE.

Tu m'aimes!

PIERRE.

Pour toujours! — Le bonheur me revient,
Avec lui j'ai repris la force et l'espérance.
Tiens! vois! j'ai secoué de mon corps la souffrance
Comme de mes habits la poudre du chemin.
Ainsi qu'au temps passé, nous chanterons demain
La chanson que chantait ma muse à son aurore.

MARIE.

Ta chanson d'autrefois, je veux la dire encore :
Elle chante.

Mignonne, allons voir si la rose,
Qui ce matin avait déclose
Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu, cette vêprée,
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vôtre pareil?

PIERRE.

Le passé disparaît, et vous, jours écoulés,
Jours perdus, un instant vous a renouvelés!

MARIE.

Las! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place,
Las! Las! ses beautés laissé choir.
O vraiment marâtre nature!
Puis qu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir!

PIERRE.

Elle renaît la fleur que je croyais flétrie.
J'aime, je suis aimé! — J'ai retrouvé Marie!

UNE VOIX D'HOMME
au lointain reprend et achève la chanson.

Donc si vous me croyez, Mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse;
Comme à la rose, la vieillesse
Fera fanir votre beauté!

MARIE.

Entends-tu cette voix?

PIERRE.

Oui; j'entends.

MARIE.

C'est lui.

PIERRE.

Lui!
Qui donc?

MARIE.

Lui, mon espoir, comme toi mon appui.

PIERRE.

Un jeune homme?

MARIE.

Charmant!

PIERRE.

Qui t'aime?

MARIE.

Oh! je l'espère!
Tu l'aimeras aussi; tu seras comme un père
Pour nous deux.

PIERRE, à part.

Comme un père!... Oh! mon Dieu!...

MARIE.

Le destin
L'avait fait comme moi pauvre, seul, orphelin,
Et bientôt...

PIERRE, toujours à part.

Quel réveil! Innocence cruelle!
Il est vrai, je ne puis qu'être un père pour elle.
Un père! oui.—Le temps marche, et nous ne sentons pas
L'âge que rien n'arrête et qui vient, pas à pas,
Argenter nos cheveux et ternir nos visages.

MARIE.

Que dites-vous, ami?

PIERRE, toujours à part.

Nous nous croyons bien sages
Pour quelques ans de plus amoncelés sur nous.
Hélas! nous devenons simplement de vieux fous.
Tais-toi, tais-toi, mon cœur! Illusion étrange!
D'avoir cru, moi maudit, pouvoir plaire à cet ange!
— Compare ce visage avec tes traits flétris,
Vois ces beaux cheveux blonds près de tes cheveux gris!
Va, retourne à la Cour, où t'appelle la gloire,
Chanter ces vers hautains que redira l'histoire;
Va flatter les ennuis de ton maître absolu...
Quand l'Amour était là, tu n'en as pas voulu.
Vingt ans il t'attendit avec ta bien-aimée...

Sur elle et sur ton cœur la tombe s'est fermée.
A la fleur qui n'est plus succède une autre fleur;
Elle n'est pas pour toi. Remporte ta douleur!...

MARIE.

Mais parlez-moi! parlez!

PIERRE.

Tu ne saurais comprendre.
Retourne au bien-aimé. Là-bas il doit t'attendre...

MARIE.

Mais vous?

PIERRE, avec intention.

Adieu, ma fille!

MARIE.

Où courez-vous, mon Dieu?

PIERRE.

Prier au cimetière... et repartir... Adieu!

La voix du chanteur se rapproche. — Marie tombe assise en pleurant sur le banc de pierre, tandis que Pierre s'éloigne sans se retourner. — L'orchestre achève l'air en sourdine.

FLEURETTE

SCÈNE ANECDOTIQUE

Un site dans les Pyrénées. Au fond, les montagnes séparées de la scène par un abîme bordé de rochers, dont un domine le gouffre. Un autre donne accès sur la scène. Arbres des deux côtés. — L'action a lieu en 1571.

—

PERSONNAGES :

HENRI DE BÉARN, 19 *ans*.
FLEURETTE, 17 *ans*.
Un piqueur.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLEURETTE seule, effeuillant une marguerite.

Il m'aime, un peu, beaucoup, tendrement, pas du tout!
Je n'ose, fleur des champs, t'effeuiller jusqu'au bout.
A quoi bon t'arracher ta blanche collerette ?
— Il m'aime, un peu... — Tu mens, petite pâquerette.
M'a-t-il seulement vue à l'heure où tout à coup,
Terrible, impétueux, il affronta le loup

Qui menaçait ma mère? — On eût dit un saint George.
Il terrassa le monstre et lui coupa la gorge.
Sans doute il n'a pas vu, le jeune audacieux,
Mes yeux reconnaissants se fixer sur ses yeux
Et malgré moi le suivre, et malgré moi lui dire :
Pour toi, vaillant chasseur, pour toi seul je respire!
Nous voulions lui baiser les mains; il disait : Non!
Et partit à grands pas sans révéler son nom.
Il marchait comme si dès ses jeunes années
Il eût foulé du pied nos rocs des Pyrénées;
Il chantait; à son chant je croyais défaillir;
Car il a cette voix qui vous fait tressaillir.
Un instant il tourna vers moi ses yeux de flamme;
Son regard, comme un trait, me perça jusqu'à l'âme.
Depuis lors je reviens sur ces mêmes sommets
Promener mon troupeau de chèvres, et jamais
Il n'y reviendra plus; j'en suis presque certaine.
Pourtant un fol espoir malgré moi m'y ramène.
Un si brave chasseur affrontant les hasards
Doit hanter ces rochers où sautent les isards.
C'en est un qui là-bas s'élance, vole et passe;
Puis deux, puis un troupeau qui traverse l'espace ..
Puis un dernier.....

On entend un coup de feu.

Pauvret! malgré tout ton effroi
Le plomb est plus rapide et plus léger que toi.
Par un suprême élan tu t'enlèves, tu glisses...
Et tu t'en vas roulant au fond des précipices.
Je vois de roc en roc un montagnard bondir.
Ciel! il va se tuer!... non; il vient de saisir
Au milieu d'un buisson le pauvre petit être.
Il le lie et l'enlève et le rapporte en maître.

On entend au fond du ravin le chasseur qui chante.

Viens, Aurore,
Je t'implore;
Je suis gai quand je te voi.
La bergère

Qui m'est chère
Est vermeille comme toi!

Ah! c'est lui; c'est bien lui; je le vois approcher.
Maintenant à ses yeux je voudrais me cacher.
C'est trop tard! le voici, mon cœur ému se trouble.
Je l'attendais; il vient et ma crainte redouble.
Pourquoi m'être une fois trouvée en son chemin!

SCÈNE II.

FLEURETTE, HENRI. Il arrive en escaladant les rochers du fond, où il apparaît à mi-corps.

HENRI.

Holà! ma belle enfant, tendez-moi votre main.
Prenez mon arquebuse et ma proie encor vive.
Il tend à Fleurette son arquebuse et l'isard qu'il a tué, puis il s'élance sur la scène.
Sans votre aide j'allais échouer sur la rive.
Ma belle, grand merci!

FLEURETTE.

Toute à vous, Monseigneur.

HENRI.

Monseigneur! non! à moi n'appartient tant d'honneur.
Je m'appelle Henriot et je suis garde-chasse.

FLEURETTE.

Garde-chasse du Roi?

HENRI.

Certes. Mais vous, de grâce,
Dites-moi votre nom. S'il est digne de vous
Il doit être bien frais, bien charmant et bien doux.

FLEURETTE.

On me nomme Fleurette.

HENRI.

Et jamais fleur plus rare
Ne brilla sur les monts de la vieille Navarre.

FLEURETTE.

Vous êtes un flatteur.

HENRI.

Moi, flatteur! Le ruisseau,
Quand vous avez penché votre front sur son eau,
Vous a dit mieux que moi que vous êtes jolie.
Ni le ruisseau ni moi n'ont menti.

FLEURETTE.

C'est folie
Que de parler ainsi. Vous vous moquez de moi,
Monsieur le garde-chasse. Il se peut, chez le Roi,
Qu'aux dames de la cour on tienne ce langage;
Mais on parle plus franc aux filles de village.

HENRI.

Ventre-Saint-Gris! Je sais tenir d'autres discours.
Fleurette, voulez-vous être à moi pour toujours?

FLEURETTE.

Cette fois vous raillez.

HENRI.

Vous savez bien, méchante,
Qu'on vous a vue un jour. Vous étiez si touchante
Avec vos deux grands yeux de larmes tout noyés,
Votre visage pâle et vos cris effrayés,
Que depuis ce jour-là je suis votre conquête
Et que vous m'avez pris des pieds jusqu'à la tête.

FLEURETTE.

Ce jour-là vous sauviez ma mère.

HENRI.

C'était mal
A vous d'avoir si peur de ce triste animal.
Il n'a pas seulement résisté.

FLEURETTE.

Quel obstacle
Ne vaincriez-vous pas ?

HENRI.

Alors c'est par miracle
Que vous me résistez quand je suis enivré
Du plus brûlant amour ?

FLEURETTE.

Jamais je n'oublîrai
Ce que nous vous devons et ma reconnaissance...

HENRI.

Fleurette, ce mot-là veut dire indifférence.

FLEURETTE.

Vous plaisantez sans cesse et rien de sérieux
Ne vous touche...

HENRI.

Je jure, enfant, par vos beaux yeux,
Et sérieusement, que mon âme ravie
Appartient à vous seule et que c'est pour la vie.

FLEURETTE.

Vous croyez qu'aussitôt je dois vous chérir ? — Non !
Je ne m'allume pas comme poudre à canon.
Un feu trop vite pris s'évapore en fumée
Et je n'aimerai, moi, que sûre d'être aimée.

HENRI.

Je vous le jure encor.

FLEURETTE.

Cela ne suffit point.
Il faut vous faire aimer; c'est là le premier point.

HENRI.

Fleurette, laisse-moi te prouver...

FLEURETTE.

Pas si vite.

HENRI.

Rien qu'un tendre baiser sur cette main petite.

FLEURETTE, reculant.

Prenez garde à vous!

HENRI.

Rien qu'un seul baiser. Rien qu'un!

FLEURETTE.

Monsieur, quand un enfant se rend trop importun,
On lui donne...

HENRI.

Un bonbon...

FLEURETTE.

Tout beau, monsieur le garde.
Vous allez me croquer si je n'y prends pas garde.

HENRI.

Un chasseur affamé, c'est un loup dévorant.

FLEURETTE.

J'ai de quoi mieux calmer l'appétit qui vous prend,
Si vous êtes à jeun.

HENRI.

Qui vous l'a dit, Fleurette?

FLEURETTE.

J'ai mon goûter tout prêt dans cette maisonnette.
J'y cours.

HENRI.

Vous me jurez de revenir?

FLEURETTE.

Vraiment?
Vous douteriez de moi si je prêtais serment.
Je n'ai jamais menti.

HENRI.

Je vous crois.

SCÈNE III.

HENRI, seul.

Qu'elle est fine!
Et coquette, et pourtant sincère! — Elle est divine.
Sous ces grossiers habits qui jamais penserait
Rencontrer tant d'esprit, d'enjoûment et d'attrait?
Incapable de mal, en sa pure innocence,
Elle n'a même pas soupçonné ma naissance.
Et je la trompe, moi, son Roi! La faible enfant,
Qui me croit son égal, à peine se défend.
C'est déloyal, c'est vil!... mais que faire?... Je l'aime.
C'est un rêve si doux d'être aimé pour soi-même,
De sentir qu'on est jeune, attrayant, amoureux;
Et de s'abandonner au bonheur d'être heureux.
Je ne trouverai pas cette candeur naïve,
Ce charme naturel, ce cœur de sensitive,
Dans cette cour brillante où règnent les Valois
Par la grâce et l'esprit bien plus que par les lois.
Cet astre de Paris, cette perle d'élite,
La sœur de Charles IX, la brune Marguerite
Dont on m'offre à la fois et la main et le cœur

Aura-t-elle sur moi cet empire vainqueur ?
Ah ! que j'aime bien mieux ma simple bergerette !
Vrai Dieu ! Dans l'univers il n'est qu'une Fleurette.
Avec elle oublions ma couronne. Ses yeux
Ont pénétré mon cœur naguère insoucieux,
Et sur ces monts altiers où la chasse m'appelle,
Ce n'est plus les isards que je poursuis ; c'est elle.
Ou plutôt je m'enlace en mes propres filets
Et je deviens gibier de chasseur que j'étais.
J'accours ; me voilà pris, lorsque je croyais prendre.
Mais depuis bien longtemps elle se fait attendre.
Pauvre sot ! quand je reste à me morfondre ici,
Elle est déjà bien loin ; c'est certain.

SCÈNE IV.

HENRI, FLEURETTE. Elle apporte une buire et un panier rempli de provisions.

FLEURETTE.

Me voici !
Si vous espériez faire un festin, c'est dommage.
J'apporte seulement quelques fruits, un fromage,
Un morceau de pain bis ; enfin pour étancher
Notre soif, l'eau des monts qui filtre du rocher.

HENRI.

Çà ! dressons le couvert sous cet épais érable.
L'herbe nous servira de sièges et de table.

Il pose la cruche auprès du siège de gazon. Fleurette étale une serviette et y place les mets.

FLEURETTE.

Asseyez-vous d'abord. C'est à moi de servir.

HENRI.

J'allais...

FLEURETTE.

Point de discours !

HENRI.

Il faut donc obéir ?

FLEURETTE.

Vous demandiez tantôt le moyen de me plaire ?
C'est de m'être soumis. Je ne suis point colère,
Point exigeante, mais...

HENRI, s'asseyant.

Mais il faut vous céder.

FLEURETTE.

Vous l'avez dit. Pourtant si j'aime à commander,
C'est pour mieux vous servir. — Voici la table mise.

HENRI.

Rien qu'à voir ces apprêts mon appétit s'aiguise.

FLEURETTE.

Mon pauvre déjeuner ne l'apaisera pas.

HENRI.

Le Roi n'aura jamais fait un si bon repas.

FLEURETTE.

D'abord, de ce pain bis vous plaît-il une tranche ?

HENRI.

J'aimerais cent fois mieux la petite main blanche
Qui me l'offre.

FLEURETTE.

Allez-vous déjà recommencer ?

HENRI.

Laissez-moi pour merci lui donner un baiser.

FLEURETTE.

Encor !

HENRI.

Non! assieds-toi. Je promets d'être sage.
Quoi! si loin! viens plus près... tout près.

FLEURETTE.

Pas davantage.

HENRI.

Encore un peu.

FLEURETTE.

Nenni!

HENRI.

C'est à moi d'approcher...

FLEURETTE.

Monsieur!

HENRI.

Puisque tu fuis?

FLEURETTE.

Vous voulez me fâcher?

HENRI.

Moi qui vous aime tant!

FLEURETTE.

Un amour d'un quart d'heure.

HENRI.

Faut-il pour se chérir attendre qu'on en meure?
Morbleu! je ne suis point de ces amants transis,
Promenant leur amour de sursis en sursis,
Qui chantent en sonnets leur langoureuse flamme
Et marchandent dix ans un souris de leur dame.
Je suis un franc soldat et je vais galamment
Au-devant de l'amour comme d'un régiment.
Aussi...

FLEURETTE.

Contenez-vous; je déteste la guerre,

Les gens qu'on prend d'assaut ne vous chérissent guère.

HENRI.

Je comprends qu'une femme aime peu le combat.
Moi, je suis batailleur, étant fils d'un soldat.
Je suis loyal pourtant sous ma sauvage écorce.
Et ne voudrais pas prendre une femme par force.
Voyez ce médaillon à mon cou suspendu.
C'est lui qui me prescrit l'honneur et la vertu.
Il me vient de ma mère et, bien qu'il soit en cuivre,
Il m'est plus précieux que l'or. Si je veux suivre
Quelque sentier mauvais, je le regarde. Alors
Je sens le précipice et m'arrête aux abords.

FLEURETTE.

Méditez donc sur lui, beau chasseur; qu'il vous dise
Si vous ne suivez pas une injuste entreprise.
Je vous comprends fort mal; car je suis une enfant,
Mais vous ne voulez point ce que Dieu nous défend;
N'est-ce pas? — pour cela j'en appelle à vous-même.

HENRI.

Ah! je suis tout à toi, Fleurette, et si je t'aime,
Si de la même ardeur je désire être aimé,
Cela me vient du sang dans ma veine allumé,
De l'air natal. — Ma mère, une vaillante femme,
Chantait en accouchant un hymne à Notre-Dame
Du bout du Pont. — Mon père applaudit la chanson
Et me fit boire un coup de vin de Jurançon,
Avant de me remettre aux bras de ma nourrice.
Aussi jusqu'à la mort, ou le ciel me punisse,
Fidèle aux sentiments où je fus enfanté,
Je fêterai le vin, l'amour et la gaîté.

Il lève son verre.

Vive le vin!

FLEURETTE.

Monsieur, vous buvez de l'eau pure,
Car je n'ai pas de vin.

HENRI.

Fleurette, je te jure
Que je n'ai pas besoin de vin, et qu'aujourd'hui
Le feu de tes regards m'enivre moins que lui.

FLEURETTE.

L'eau vous apaisera.

HENRI.

Fleurette! je t'adore
Et tu me fais mourir de désespoir.

FLEURETTE.

Encore!

HENRI.

Sais-tu que jusqu'ici rien ne m'avait charmé?
Je t'ai vue et j'éprouve un désir d'être aimé,
Une ardeur de tendresse adorable et cruelle.
Nulle femme avant toi ne m'avait semblé belle.
J'aimais les monts, les bois, le soleil... et voilà
Que tout cela n'est rien lorsque je te vois là.
Qu'as-tu fait de ma joie et de mon espérance?
Toi seule tu pourrais m'enlever ma souffrance.
Fleurette, le veux-tu? que demandé-je? un rien.
Un seul de tes regards me ferait tant de bien;
Un sourire de toi calmerait mon envie;
Un seul baiser de toi me rendrait à la vie.

FLEURETTE.

Mais quel plaisir si grand peut vous faire un baiser?

HENRI.

Qu'importe! je le prends.

FLEURETTE.

On vient!

HENRI.

Qui peut oser?

SCÈNE V.

HENRI, FLEURETTE, UN PIQUEUR.

HENRI, au piqueur.

Que voulez-vous ? Parlez.

LE PIQUEUR.

Notre Reine demande...

HENRI, l'interrompant.

C'est bien !

A Fleurette.

Je dois répondre à cette faveur grande.

Au piqueur.

J'y vais. Retirez-vous.

Le piqueur sort.

A Fleurette.

Fleurette, vous voyez,
Il faut que j'obéisse. Hélas ! si vous saviez
Combien il m'est cruel de vous quitter ? — J'hésite.
Vous reverrai-je ici ? Je reviendrai bien vite.

Il sort.

SCÈNE VI.

FLEURETTE, seule.

Ce piqueur ! De quel air hautain il l'a traité !
L'homme a baissé la tête et n'a rien riposté.
Certe il aurait rendu menace pour menace
Si Henriot n'était qu'un simple garde-chasse.
C'est peut-être un seigneur de la Cour ? — Mais alors,
Tandis qu'il affectait les plus simples dehors,
Tandis qu'il se montrait sous une humble apparence,
Il voulait me tromper en cachant sa naissance.
Je vais bien le savoir. — Il descend à grands pas.
Le cortège est devant ma cabane, là-bas.
Les seigneurs sont debout. Notre Reine se penche,

Entr'ouvrant les rideaux de sa litière blanche,
Et lui sourit de loin. Il vient avec respect,
Mais sans nul embarras. — Que vois-je? à son aspect
Chaque front se découvre et notre souveraine
Retient en lui parlant ses deux mains dans la sienne.
Henriot est son fils, et c'est lui, c'est le Roi
Qui me parlait d'amour. — Ah! je frémis d'effroi.
Avec quelle assurance il mentait, le perfide!
Mais que suis-je pour lui, rien qu'une enfant timide,
Une fleur des forêts qu'on écrase en marchant
Et qu'on ne plaint pas même. Oh! que l'homme est méchan
Il revient. Où m'enfuir? — Je sens que la faiblesse
M'accable et m'envahit.

SCÈNE VII.

FLEURETTE, HENRI.

HENRI.

Fleurette, je m'empresse,
Libre enfin, d'accourir où m'attend le bonheur.

FLEURETTE.

Votre place n'est pas avec moi, Monseigneur.
Retirez-vous! — Pour moi simple enfant du village,
Votre présence est moins un honneur qu'un outrage.
En vous, dans ma candeur, je voyais un égal,
Et vous, indignement, vous m'abusiez. C'est mal!
C'est très mal.

HENRI.

Si j'étais venu vers toi, Fleurette,
Fier de cette grandeur que je tenais secrète;
Si je t'avais fait voir un visage hautain,
M'aurais-tu réservé l'accueil de ce matin?
L'autre jour (un instant a suffi), je t'ai vue
Et me suis senti pris d'une amour imprévue.
J'ai voulu te revoir; je suis venu vers toi

Sous l'habit d'un chasseur; ton accueil fut pour moi,
Pour moi-même et non pas pour ce que je puis être.
Eh! qu'importe le rang où le sort nous fit naître!
Ne sommes-nous pas tous faits d'un limon mortel?
L'amour nous rend égaux; car l'amour vient du ciel.

FLEURETTE.

Monseigneur, vous parlez bien mieux que moi sans doute,
Et vous avez raison, tant que je vous écoute.

HENRI.

Pourquoi donc repousser un sentiment si doux?

FLEURETTE.

S'il fallait m'épouser, y consentiriez-vous?

HENRI.

Certes! si je pouvais choisir à mon envie.
Mais il est des raisons qui dominent la vie,
D'impérieux devoirs... Mon cœur est pour toujours
A toi; j'en fais serment!... A toi mes seuls amours!

FLEURETTE.

Seigneur, si vous étiez un simple garde-chasse,
Comme vous le disiez, quand vous demandiez grâce
Pour vous, pour votre ardeur, dans un brûlant aveu,
Vous auriez pu promettre à la face de Dieu
D'être à moi pour toujours.

HENRI.

Dans l'univers immense,
Du garde-chasse au roi quelle est la différence?
Oublie un titre vain, de stériles honneurs.
C'est pour toi que je vis; c'est pour toi que je meurs.
Je veux passer mes jours à redire sans cesse :
A toi, Fleurette, à toi, mon âme et ma tendresse!
Ne me repousse pas. Je jure à tes genoux,
Je jure de n'aimer que toi.

FLEURETTE.

Relevez-vous.
Je ne puis désormais croire à votre parole.

HENRI.

J'en prête le serment à Dieu.

FLEURETTE.

Serment frivole!

HENRI.

Fleurette, encore un mot : plains-moi ; car dès demain
Je laisse la Navarre, et me mets en chemin
Pour la France. Il faudra quitter cette contrée;
Briser tout mon bonheur; te fuir, chère adorée!
La Reine m'appelait pour me dire à l'instant
Qu'à la cour des Valois on m'invite, on m'attend.
Charles neuf me destine à sa sœur Marguerite.
Elle est jeune, adorable, aimante... et je m'irrite
De te quitter, Fleurette.

FLEURETTE.

Elle vous aimera;
Vous l'aimerez.

HENRI.

L'aimer! — Tant qu'il me souviendra
De ma chère Navarre où je te vois si belle,
Je n'aurai que mépris et que dédain pour elle.

FLEURETTE.

Vous disiez qu'il était des devoirs absolus
Et des raisons d'Etat...

HENRI.

Je ne les connais plus.
Mais il reste un moyen de calmer ma souffrance :
Viens avec moi; partons ensemble pour la France.
Tu me consoleras, tu m'aimeras.

FLEURETTE.

C'est vous!
Vous qui m'offrez cela ?

HENRI.

Pourquoi tant de courroux ?

FLEURETTE.

Ainsi je laisserais mon village et ma mère
Pour fuir avec vous ? — Ah! jamais parole amère
Ne m'a blessé le cœur à ce point. — On n'aurait
Pas assez de mépris pour moi.

HENRI.

Qui l'oserait ?

FLEURETTE.

Qui ? Vous tout le premier.

HENRI.

Moi! Jamais! Et ma rage
Au sang de l'insulteur irait laver l'outrage.

FLEURETTE.

Sauriez-vous m'empêcher de rougir devant Dieu ?

HENRI.

Tu me méprises donc ?

FLEURETTE.

Adieu, mon Prince, adieu!

HENRI.

Mais je t'aime! un seul mot d'espoir, je t'en conjure.

FLEURETTE.

Je vous aime... et je pars!...

HENRI.

Ah! c'est trop de torture!
Je t'aime, je te veux!

FLEURETTE.

Non! vous ne m'aurez pas!

Elle s'élance sur le rocher qui domine le précipice.

Ici je n'ai plus rien à craindre. Sous mes pas
L'abîme s'ouvre... Osez m'approcher... et je jure
A la face de Dieu que j'y tomberai pure.

HENRI.

Pitié!

FLEURETTE.

N'avancez pas!

HENRI.

Reviens, cruelle enfant!
Mourir, c'est braver Dieu.

FLEURETTE.

C'est Dieu qui me défend.

HENRI, avec fermeté.

Revenez et soyez sans crainte. Je m'arrête.
Ce n'est plus un amant qui vous parle, Fleurette.
Je suis le Roi; j'ordonne! approchez.

FLEURETTE, revenant.

Me voici.
Pour une faible enfant, Sire, grâce et merci!
J'ai lutté contre vous de toute ma puissance.
Mais on doit à son Prince entière obéissance.
Je suis à vos genoux. Votre ordre est une loi.
J'aimais le garde-chasse, et j'obéis au Roi.
Sire, je m'abandonne à votre main loyale.
Soyez clément; pitié pour votre humble vassale.

Elle s'agenouille aux pieds de Henri.

HENRI, la relevant et lui tenant la main.

Fleurette, s'il se peut, je vous aime encor plus.
Vous avez tout le charme et toutes les vertus
Que je voudrais trouver dans une souveraine.

Laissez-moi contempler votre beauté sereine,
Vous presser sur mon cœur... et chercher dans vos yeux
L'ivresse d'un bonheur qui n'est point sous les cieux.
Fleurette, vous tremblez !

FLEURETTE.

Je n'ai rien à vous dire.
Je me soumets; je suis votre vassale, Sire;
Mais, si je suis à vous, mon maître et mon seigneur,
Henriot, qui n'est plus, gardera seul mon cœur.

HENRI.

N'ayez plus peur de moi; mon amour vous révère.
Je n'exige et ne veux plus rien; je suis un frère.
Je me croyais bien fort; vous m'avez surmonté;
J'emporte une leçon d'honneur et de fierté,
Quand je croyais trouver une simple amourette
Vous m'exilez, je pars; mais avec vous, Fleurette,
Je laisse le bonheur de ma vie.

FLEURETTE.

O mon Roi,
Vous avez été bon et généreux pour moi.
Je veux finir mes jours, seule, dans la montagne
Où pendant un matin je fus votre compagne,
Conservant, en mon cœur à tout jamais fermé,
Une image chérie, un souvenir aimé.

HENRI.

Et moi, Fleurette, et moi j'emporte au fond de l'âme
Le doux rayonnement de la plus chaste flamme.
Je suis à vous. — Gardez, en signe de ma foi,
Ce diamant.

FLEURETTE.

J'implore autre chose du Roi,
Bien plus qu'un diamant : ce médaillon de cuivre.
Je veux, en attendant le trépas qui délivre,
Comme un joyau sacré le garder sur mon cœur.

Cependant vous irez aux combats, en vainqueur;
Car c'est votre devoir. Tout brillant de conquêtes,
Vous marcherez au sein de la gloire et des fêtes,
Chéri du peuple et grand parmi vos fiers rivaux.
Les femmes, qui toujours adorent les héros,
Plus d'une fois tout bas vous diront : — Je vous aime !
Sire, où que vous soyez, descendez en vous-même,
Dites-vous qu'en ce monde... ou dans un autre, il est
Une âme en deuil qui pleure et qui prie en secret.
Rappelez-vous alors celle qui vous regrette;
Soyez doux aux petits, en songeant à Fleurette.
Pardonnez aux ingrats. Ils sont assez punis!
Soyez moins roi que père! Et quand vos ennemis
Conspireront, le ciel confondra leur audace;
Car Fleurette pour vous aura demandé grâce.
Vous régnerez longtemps, heureux, béni de tous;
Car vous vous souviendrez et je prîrai pour vous.
Adieu!

HENRI.

Non! au revoir.

FLEURETTE.

Adieu, sur cette terre;
Au revoir dans le ciel.

HENRI.

Ame pieuse et chère,
Cet humble médaillon, tu le veux? Le voici.
J'y dépose mon cœur dans un baiser.

FLEURETTE.

Merci!

IDÉAL

A Marie Désirée.

TOUJOURS TOI.

TOUJOURS toi ! toujours je t'aime
D'un égal et pur amour ;
Je suis et serai le même
Jusques à mon dernier jour ;
Car ma vie est la rosée,
Perle aux lèvres d'une fleur :
Si ma fleur était brisée,
Je mourrais de ma douleur !

Dieu mit l'effet dans la cause,
L'ivresse dans la liqueur,
Le doux parfum dans la rose,
Et ton amour dans mon cœur.
Ne crains pas qu'il s'évapore
Ni qu'il se perde épuisé ;
Je crois qu'il vivrait encore
Même après mon cœur brisé.

Lorsque l'Arabe distille
La rouge fleur de Tunis,
Et dans un vase d'argile
Tient ses parfums réunis,
Si le vase où tout repose
Se brise aux mains des houris,
La douce odeur de la rose
Embaume encor ses débris.

LONGEFONT.

A travers le rideau des peupliers mobiles,
Sur ces murs en terrasse et de lierre couverts,
Voyez-vous la demeure au toit de sombres tuiles,
Blanche au milieu des arbres verts ?

Au murmure de l'eau qui bout sur les écluses,
Aux longs soupirs des bois agités par le vent,
On croirait voir errer les ombres des recluses
Sur les débris du vieux couvent.

C'est Longefont ! C'est là, dans ce val solitaire,
Que, priant et vivant loin du monde réel,
Les nonnes oubliaient les tourments de la terre
En savourant la Paix du ciel.

O désir de ma vie ! ô rêve insaisissable,
Que je poursuis sans cesse et qui me fuis toujours,
Rapide comme un flot, mobile comme un sable,
Espoir et tourment de mes jours,

Céleste Paix ! jadis chez ces vierges pieuses,
Dans ces murs où planait un sévère bonheur,
Tu vivais, animant leurs voix harmonieuses
A chanter le nom du Seigneur !

Les hymnes ont cessé ; les nonnes désolées
Ont fui ces murs sacrés pour n'y revenir plus ;

Et la cloche du cloître, aux échos des vallées,
Ne sait plus tinter l'Angélus.

Mais toi, divine Paix, tu demeures encore,
Mystérieux esprit, dans ce val délaissé
Où la Creuse caresse, indolente et sonore,
Les doux fantômes du passé.

Dans les rameaux tremblants des saules et des aunes,
Tu te berces au vent comme un sylphe qui dort,
Quand le soleil penchant darde ces rayons jaunes
Où danse un flot d'insectes d'or.

Tu t'accoudes, pensive, au bord de la fontaine;
Je vois se dessiner ton reflet nébuleux
Dans cette urne de pierre où l'œil mesure à peine
Le profond cristal des flots bleus.

O vallon solitaire! ô riantes collines!
Rivage où l'onde suit un cours délicieux!
Toi, berceau verdoyant qui sur les eaux t'inclines!
Calme de la terre et des cieux!

Mystérieux accords qui formez le silence,
Mon cœur charmé par vous oublira ses douleurs.
Oh! laissez-moi cacher ici mon existence
Entre les oiseaux et les fleurs!

MYSTÈRES.

Il est des fleurs qui n'ouvrent leurs calices
Qu'à l'heure où l'ombre enveloppe les cieux;
Il est des cœurs qui mettent leurs délices
A pleurer seuls un deuil mystérieux.

Mais en passant près de ces fleurs nocturnes,
Lorsque sur nous la nuit est de retour,
J'aime à sentir s'élever de leurs urnes
Ces parfums purs, plus doux que ceux du jour.

Près de ces cœurs mon âme est avertie;
Je compatis à leurs soupirs perdus;
J'aime à sentir la tendre sympathie
Mouiller mes yeux de pleurs inattendus.

Vers vous, ô fleurs rivales des étoiles!
Avec amour je dirige mes pas;
Vers vous, ô cœurs enveloppés de voiles!
Mon cœur s'élance en murmurant tout bas :

« C'est vainement qu'au milieu des nuits sombres
D'un voile épais vous cachez votre émoi,
Je saurai bien vous trouver dans vos ombres
Pour vous aimer et vous dire : Aimez-moi!

« Discrètes fleurs qui n'ouvrez vos calices
Qu'à l'heure où l'ombre enveloppe les cieux,
Timides cœurs qui mettez vos délices
A pleurer seuls un deuil mystérieux! »

LE SOUVENIR.

Pour soulager dans leur souffrance
Ceux qui pleuraient sans avenir,
Dieu fit un frère à l'Espérance,
Et le nomma le Souvenir.

Le Souvenir, ange fidèle,
Qui pleure sur les trépassés,
Et qui réchauffe sous son aile
Les cœurs mortellement blessés.

Nulle douleur ne lui résiste,
Quand son œil tendre et langoureux
Montre à notre âme qui s'attriste
L'ombre d'un passé plus heureux.

Le Souvenir console et charme,
Même lorsque du gouffre amer

On ne rapporte qu'une larme,
Comme une perle de la mer.

Mais le Souvenir, quand on aime,
C'est écouter de douces voix,
C'est faire vivre la mort même,
C'est naître une seconde fois.

Il semble qu'une clarté pure
Luit sur notre front abattu,
Quand l'ange consolant murmure
Ce doux mot : « Te rappelles-tu ? »

Te rappelles-tu notre joie
Quand, sur les bords irréguliers
Où la Creuse indolente ondoie,
Nous rêvions sous les peupliers ?

Te rappelles-tu la nacelle
Où tous, en chantant, nous glissions,
Oubliant, hélas ! qu'avec elle
Le temps fuyait et nous passions ?

Te rappelles-tu notre ivresse
En ces jours par le ciel bénis ?
Te rappelles-tu la tendresse
Qui nous a pour jamais unis ?

Je pars et j'emporte ces choses
Pour me consoler en chemin,
Comme on garde un bouquet de roses
Qui s'est fané dans une main.

De ce passé, fleur idéale
Qu'en moi-même j'enfermerai,
Je respirerai le pétale
Précieux et décoloré.

Là-bas, dans ma triste demeure
Où le temps semble se traîner,

Ces beaux jours enfuis comme une heure
Viendront souvent m'illuminer.

De ses mains tendres et timides,
Le Souvenir, ange pieux,
Touchant mes paupières humides,
Essuîra les pleurs de mes yeux.

Il viendra, quand la nuit m'enlève
Au souci toujours renaissant,
A travers le prisme du rêve
Me peindre ton sourire absent.

Plus rapide qu'un trait de flamme,
De l'un à l'autre il volera;
D'une même voix, dans ton âme
Et dans la mienne il parlera.

Plus tard, si je reviens encore
Dans ces lieux féconds en beaux jours,
L'ange au consolant météore
Sur nous resplendira toujours;

Et, confondant nos cœurs fidèles
Dans d'ineffables entretiens,
Quand je dirai : « Tu te rappelles? »
Tu répondras : « Je me souviens ! »

RÊVES DE JEUNE FILLE.

Qui pourrait dire à quoi rêve la jeune fille,
Quand ses yeux sont noyés d'une tendre langueur,
Quand une larme y brille,
Liquide diamant qui monte de son cœur?

Qui pourrait dire où vont tant d'inconstantes choses?
Le vent sur la colline, et l'insecte au soleil?
Où va l'odeur des roses,
Et l'âme à qui la mort est peut-être un réveil?

Elle est jeune, elle rêve... A quoi donc? Le sait-elle?
Quel œil a mesuré ces infinis sommets,
Dont la pente éternelle
Montre sans cesse un but que l'on n'atteint jamais?

Est-ce le souvenir qui remplit sa pensée?
Elle retrouve un front cher à ses premiers ans,
Une lèvre glacée
Qui ne lui rendra plus ses baisers caressants.

Mélange amer et doux de douleurs et d'ivresses,
Elle entrevoit son père en un rêve insensé,
Et sur ses brunes tresses
Croit sentir une larme où son âme a passé.

Elle épanche en lui seul ses tendres rêveries;
Ineffable entretien où l'esprit se confond,
Muettes causeries
Où la vie interroge, où la tombe répond.

Elle part avec lui vers la lointaine rive
Où sa meilleure amie, absente pour toujours,
Volontaire captive,
Au culte du Seigneur a consacré ses jours.

Sublime sacrifice, amer et doux mystère!
A l'invisible époux faire d'éternels vœux,
S'exiler de la terre,
Et sentir l'acier froid grincer dans ses cheveux!

Il serait beau d'aller s'ensevelir près d'elle,
De prier dans son cloître en l'appelant : Ma sœur!...
Pourtant la vie est belle,
Et l'on tourne si bien au bras d'un bon valseur!

Oh! le bal! quand l'orchestre aux bruyantes cymbales
Entraîne en les berçant les couples radieux,
Qui suivent leurs spirales
Et murmurent tout bas des mots mystérieux!

Quand sur l'or, les bijoux, et la soie et la gaze,

Les lustres vont semant leurs mobiles clartés;
Quand une folle extase
Remplit l'air de parfums, le cœur de voluptés!

Parmi tous les danseurs empressés autour d'elle,
Savez-vous le jeune homme auquel elle eût le mieux
Aimé paraître belle,
Celui qu'elle voyait sans le suivre des yeux?

Est-ce le rêveur blond à la fine moustache,
Celui dont l'esprit fin s'aiguise tous les soirs?
Ou le cœur qui se cache
Sous ces yeux bleus profonds, voilés de longs cils noirs?

Est-ce enfin?... O cœur jeune! ô volcan tiède encore!
Lequel lui plaît de ceux qui volent sur ses pas?
Peut-être elle l'ignore;
Et moi, si je le sais, je n'en parlerai pas.

Pourtant tu te penchais souriante et vermeille
Quand il tenait ton bras à son bras suspendu,
Te glissant à l'oreille
Un murmure confus plus compris qu'entendu.

Et tu penses encore à ton dernier quadrille;
Tu fais germer le grain qu'il semait en jouant.
Prends garde, jeune fille!
Comme toi pure, Elvire a rencontré Don Juan!

De fantômes trompeurs sois moins préoccupée :
Reviens plutôt aux jours où, d'un air triomphant,
Tu berçais ta poupée,
Te croyant une mère auprès de ton enfant.

Un enfant! c'est l'orgueil, le bonheur de la femme!
Un sourire d'enfant, c'est le ciel entr'ouvert;
Son baiser, pur dictame,
Peut guérir en un jour tout ce qu'on a souffert.

Jeune fille! la femme est la manne éternelle.
Consoler, c'est le rôle à sa vie ordonné.

Combien la femme est belle
Entre sa vieille mère et son fils nouveau-né!

Car elle sait sourire et pleurer tout ensemble;
Car elle sait donner un courage nouveau
A tout être qui tremble,
Pour entrer dans la tombe ou sortir du berceau!

A Eugène Villemin.
Poète et bibliophile.

FLEUR SÉCHÉE.

J'aime à trouver dans un vieux livre
Un pétale de fleur séché;
Je m'imagine y voir revivre
Quelque doux souvenir caché.

Je veux en deviner l'emblème,
Et je l'interroge tout bas.
Disait-il : Aime-moi; je t'aime?
Disait-il : Ne m'oubliez pas?

J'examine avec soin les lignes
Où le pétale fut placé :
Ont-elles gardé quelques signes
D'un rêve à jamais effacé?

Sur le livre inclinés ensemble,
Elle et toi lisiez-vous tous deux?
Sentais-tu sur ton front qui tremble
Le frisson de ses noirs cheveux?

Regardais-tu son doigt timide
S'arrêter sur le mot amour,
Ce doux mot qui rend l'œil humide
Et qui fait rêver tout un jour?

Elle, qui se prit à sourire,
D'une fleur marqua le feuillet;
Et son regard cessa de lire,
Car son jeune cœur tressaillait.

Elle suivait sa rêverie,
Oubliant sa main dans ta main,
Et le livre et la fleur flétrie
Avaient glissé sur le chemin.

Ils ne lurent pas davantage;
Le feuillet demeura fermé;
Mais la fleur au muet langage
Y reste et dit : Ils ont aimé!...

TRISTESSE.

SONNET.

Penser, lorsque l'on souffre, au temps qui fut heureux,
Est-il rien de plus triste à l'âme solitaire?
Les oiseaux sont partis; voici l'automne austère;
Le bois secoue au vent ses feuillages nombreux.
  Emportant un lambeau de mon cœur douloureux,
Ils ont fui tour à tour, ceux qui m'aimaient sur terre;
Ils se sont envolés au pays du mystère :
Dépouilles des forêts, pleuvez, pleuvez sur eux!
  Du bonheur fugitif n'êtes-vous pas l'emblème?
Chaque jour je m'attriste en vous voyant jaunir;
La mort qui vous moissonne effleure mon front blême,
  Et j'ai besoin, pour croire encore à l'avenir,
Qu'une voix consolante, en me disant : Je t'aime!
M'empêche de penser et de me souvenir.

LES ÂMES.

Au premier jour, quand Dieu créa les âmes,
Il les forma pour aller deux par deux,

Pour s'éclairer de mutuelles flammes,
Pour s'entr'aider dans leur vol hasardeux.

Mais le démon les chassa vers le gouffre,
Foule effarée en proie au ravisseur.
Depuis ce temps chaque âme pleure et souffre
En appelant l'âme qui fut sa sœur.

O désespoir! ô tourment de la vie!
Chercher en vain, dans l'ombre, loin du jour,
Cette âme-sœur, à notre âme ravie,
Et que Dieu fit pour notre unique amour!

Mais quand Dieu veut que deux âmes pareilles
Puissent ensemble accomplir leur chemin,
Il leur entr'ouvre un Eden de merveilles,
Un avenir qui n'a plus rien d'humain.

Sainte union de deux cœurs qui s'entendent,
De deux flambeaux qui ne forment qu'un feu!
De tels bonheurs dans les cieux nous attendent;
C'est sur la terre un sourire de Dieu!

LE NOM DE MA MÈRE.

Tu portes le nom de ma mère,
De ma mère que j'aimais tant;
Doux nom plein d'une ivresse amère,
Mon cœur palpite en l'écoutant!

Hélas! il dort sous un blanc voile;
Il s'est fermé, l'œil maternel
Qui me guidait, limpide étoile,
Rayon de l'amour éternel.

Si quelqu'un te nomme ou t'appelle,
Ému soudain à cette voix,
Je tressaille; je me rappelle;
Je pleure et souris à la fois.

Ce nom sacré trouble et caresse
Les fibres de mon cœur blessé;
C'est comme un parfum de tendresse
Que sur toi ma mère a versé.

Ce nom lui seul n'est pas la cause
De ma fraternelle amitié;
Mais il y donne quelque chose
De pur et de sanctifié.

Je cherche quelque ressemblance,
Écho de moi seul entendu,
Entre toi, vivante espérance,
Et l'être aimé que j'ai perdu.

Je veux que le nom de ma mère
Soit une étoile sur ton front :
Jamais en ce monde éphémère
Plus de vertus ne fleuriront.

On eût dit, tant elle était bonne,
Que l'ange de la piété
Tenait sur elle une couronne
De lumière et de pureté!

La splendeur de sa noble tête
N'était pas la beauté d'un jour,
Que le temps en passant nous prête
Et qu'il nous reprend sans retour.

C'était la flamme intérieure,
L'éclat rayonnant au dehors
D'une âme plus tendre et meilleure
Que les âmes des autres corps;

Un je ne sais quoi de céleste
Qui faisait de son cœur mortel,
A la fois sublime et modeste,
Le tabernacle d'un autel.

Demande à Dieu dans ta prière

Qu'il t'accorde le même don;
Imite-la; sois héritière
De son cœur comme de son nom.

Car, toujours humble et salutaire,
Elle allait répandant le miel :
C'était un ange sur la terre;
C'est une sainte dans le ciel!

LA JEUNE FILLE ET L'ÉTOILE.

SONNET.

Salut, étoile du matin!
Cette nuit j'ai fait un beau rêve.
Peux-tu, dans son château lointain,
Voir mon bien-aimé qui se lève?
  Selle-t-il son coursier hautain,
Qui piaffe et hennit sur la grève?
Fait-il préparer le festin,
Pour que la noce enfin s'achève?
  — Blanche vierge, ma jeune sœur,
Je l'ai vu, le hardi chasseur.
Sur son manoir je suis passée.
  Il chevauche par la forêt,
Et le festin de noce est prêt...
Mais tu n'es pas la fiancée!...

A Marie Désirée

LA CHANSON DES BOIS.

SONNET.

La connais-tu, cette chanson plaintive
Que dans la nuit les bois disent aux cieux?

As-tu longtemps, d'une oreille attentive,
Bu ces soupirs lents et mélodieux ?
As-tu senti la brise fugitive
Porter là-haut des parfums précieux,
Et regretté que ton âme captive
Ne pût monter dans l'espace avec eux ?
C'est que, la nuit, dans l'ombre et le mystère,
Aux astres d'or gravitant à l'entour
La terre envoie un baiser solitaire;
Du haut des cieux, les astres à leur tour
Laissent glisser leurs baisers sur la terre,
Et l'univers est enivré d'amour.

ASPIRATION.

Les cœurs aimants qu'on trouve au chemin de la vie,
On croit les reconnaître et s'en ressouvenir.
Pour goûter leur tendresse au gré de son envie,
L'âme n'a pas assez du terrestre avenir.

C'est qu'elle se rappelle ou pressent dans un rêve
Le bonheur surhumain qui la peut seul charmer.
Ce globe est trop étroit, cette vie est trop brève
Pour le besoin de vivre et le bonheur d'aimer.

J'entends vibrer en moi je ne sais quelle plainte,
Rumeur d'un meilleur monde avec regret quitté,
Écho vague et confus d'une existence éteinte,
Qui se mêle au désir de l'immortalité.

Ailleurs est la Patrie, ailleurs est le rivage
Où nos âmes s'aimaient, où nous retournerons;
La terre n'est qu'un lieu d'épreuve et de passage :
Nous rentrons dans la vie à l'heure où nous mourons.

L'AME EN PEINE.

LÉGENDE.

Vous qui priez, cœurs pleins de foi,
Chrétiens, ayez pitié de moi.

En traversant le cimetière,
Quand sur les champs s'étend la nuit,
Si vous voyez une lumière
Sur les tombeaux voler sans bruit,
Priez pour moi, car c'est mon âme
Qui souffre et gémit en péril;
Donnez, pour finir son exil,
Les oraisons qu'elle réclame.

Vous qui priez, cœurs pleins de foi,
Chrétiens, ayez pitié de moi.

C'est moi qui suis la pauvre fille
Dont le corps fut jeté tout seul,
Loin des tombeaux de la famille,
Sans prières et sans linceul.
Ce n'est point la terre bénite
Qui couvre mes restes flétris,
Et l'on s'éloigne avec mépris
Du coin sombre où gît la proscrite.

Vous qui priez, cœurs pleins de foi,
Chrétiens, ayez pitié de moi.

J'aimerais à dormir blottie
Sous un gazon épais et doux.
Je n'ai que la ronce et l'ortie;
Mon lit est chargé de cailloux.
Au printemps un rosier sauvage
L'an dernier y vint à fleurir;
Mais les enfants l'ont fait périr
En arrachant fleurs et feuillage.

Vous qui priez, cœurs pleins de foi,
Chrétiens, ayez pitié de moi.

Une fauvette, sous la ronce,
Fit un nid d'herbe et de duvet;
Déjà l'oiseau, joyeuse annonce,
Avait trois petits qu'il couvait.
Leurs chants me semblaient des prières
Que le Seigneur devait bénir;
Mais les passants, pour me punir,
Les ont tués à coups de pierres.

Vous qui priez, cœurs pleins de foi,
Chrétiens, ayez pitié de moi.

De ton cœur tu m'as renvoyée,
Toi-même, ingrat que j'aimais tant;
Toi, pour qui je me suis noyée
Sous les roseaux du grand étang.
Hélas! mon âme inconsolée
De ce monde a voulu sortir;
Mais dans un cri de repentir
Elle s'est du moins exhalée.

Vous qui priez, cœurs pleins de foi,
Chrétiens, ayez pitié de moi.

Dieu seul a connu le mystère
Et de mon crime et de mon deuil;
Aucun prêtre n'osa sur terre
Jeter l'eau sainte à mon cercueil.
Seule, une femme en habit sombre,
Fuyant les regards, vient parfois
Pleurer sur ma tombe sans croix,
Et m'appeler tout bas dans l'ombre.

Vous qui priez, cœurs pleins de foi,
Chrétiens, ayez pitié de moi.

Bien loin des célestes royaumes,
Rebut des vivants et des morts,

Lorsqu'à l'église on dit les psaumes,
J'écoute et je reste au dehors.
De tout bonheur dépossédée,
Je voltige entre les barreaux,
Et viens me heurter aux vitraux,
Comme une hirondelle attardée.

Vous qui priez, cœurs pleins de foi,
Chrétiens, ayez pitié de moi.

Mais que vois-je à l'autel? Le prêtre
Jette l'eau sainte sur un corps.
Le vent a poussé la fenêtre;
Je prends part aux pieux accords.
Du cercueil une voix m'appelle...
C'est ma mère! ô Dieu tout-puissant!
Elle est morte en me bénissant,
Et j'obtiens mon pardon par elle.

Merci, mère au cœur plein de foi,
Qui seule as prié Dieu pour moi.

A UNE LETTRE.

Triste et cher souvenir de son amitié morte,
Des jours qui ne sont plus toi qui viens me parler,
Sous mes doigts, sous mes yeux, ô lettre, qui t'apporte?
Tu ne peux plus me consoler!

D'une fidèle main je te croyais tracée,
O lettre! je t'ouvrais comme on ouvre un trésor;
Puis, après t'avoir lue, au fond de ma pensée
Longtemps je te lisais encor.

Dans chaque mot puisant une sainte assurance,
Confiant au bonheur que tu me promettais,
Je chantais dans mon âme un hymne d'espérance,
O lettre! et pourtant tu mentais.

Un jour tout a fini. Pourquoi? Qui peut le dire?
Le caprice a repris ce qu'il avait donné;
En regard dédaigneux s'est changé le sourire :
Le vent qui souffle avait tourné.

Que Dieu m'en soit témoin! je suis resté le même;
Douloureux et meurtri, je n'ai point varié;
Et comme je l'aimais en ce temps-là, je l'aime
D'une invariable amitié.

Puisse son cœur jamais ne connaître la peine
Dont il m'a fait souffrir, moi qui l'aime si bien!
Puisse-t-il rencontrer parmi l'espèce humaine
Beaucoup de cœurs tels que le mien.

Soyons donc patients. Le bonheur est chimère;
Un jour je cesserai de vivre et de souffrir.
Si l'amitié trahit, si la vie est amère,
Il sera plus doux de mourir.

Le souvenir est lourd au malheureux qui souffre,
Et l'espoir est amer qui ne s'est pas rempli.
De mon cœur déchiré, mon Dieu, fermez le gouffre;
Par pitié donnez-moi l'oubli!

Lettre funeste, adieu! Que le feu te dévore!
Je suis las de souffrir!... Souffrir? c'est espérer!
J'hésite; ma main tremble... et je te garde encore!
Je veux souffrir! je veux pleurer!

A Alexandre Piedagnel.

LA PREMIÈRE VIOLETTE.

Oh! comme il rassérène l'âme,
Ce nouveau soleil de printemps!
Comme il fait renaître à sa flamme
Les fleurs et les oiseaux chantants!

La violette, sous la haie,
S'est ouverte au pied des ormeaux,
Où le lézard vert, qui s'effraie,
Glisse et fait trembler les rameaux.

Première fleur, nouvelle éclose,
Qu'on a de joie à te cueillir;
Goutte de parfum pur, enclose
Dans une coupe de saphir!

Avec le cœur on te respire;
A tant d'espoir tu fais penser,
Violette, premier sourire
Du printemps qui va commencer!

Combien caches-tu de promesses
Dans tes plis frêles et soyeux?
Combien exhales-tu d'ivresses
De ton urne couleur des cieux?

Verse en moi ta douceur secrète;
Viens sur mon cœur, frêle trésor.
Ne sens-tu pas, ô violette!
Qu'il palpite et qu'il aime encor?

A Noémi Blanchemain, ma chère fille.

LES SYLPHES DES FEUILLES

BALLADE.

Dès que la saison verte
Vient nous ombrager,
Sous la feuille entr'ouverte,
Au bois, au verger,
Le zéphyr de l'aurore,
En soufflant, fait éclore,
Habitant incolore,
Un sylphe léger.

Toute feuille flexible
  Que l'on voit frémir
Cache un sylphe invisible,
  Prompt à s'y blottir.
Feuille et sylphe, tout tremble;
Même sort les rassemble :
Ils devront vivre ensemble,
  Ensemble mourir.

Lorsque le vent, leur père,
  Frémit dans les bois,
Au fond de leur repaire,
  Émus à la fois,
Les sylphes du feuillage,
Agitant leur ombrage,
Mêlent un frais langage
  A sa grande voix.

Si, le matin, s'exhale
  Des bois un doux bruit,
C'est leur voix idéale
  Qui vient et s'enfuit.
Quand le jour va se clore,
Dans la forêt sonore
Ils soupirent encore
  L'hymne de la nuit.

Quand seul dans l'ombre obscure
  Chante un rossignol,
Si quelque frais murmure
  A rasé le sol,
Si le tremble s'agite,
C'est qu'un lutin palpite,
Sous la feuille petite,
  Son vert parasol.

Quand l'aile de l'orage
  Assombrit les champs,
La stupeur décourage
  Leur joie et leurs chants

Puis la tempête gronde,
Et l'on entend sous l'onde,
Dans la forêt profonde,
  Leurs soupirs touchants.

L'été fuit infidèle,
  La feuille jaunit;
Chaque sylphe ainsi qu'elle
  Tremble et se ternit.
Il n'a pour chant d'automne
Qu'un soupir monotone;
Le bois perd sa couronne...
  Tout meurt! tout finit!

Le pâtre solitaire,
  Sous son pied vibrant,
Fait résonner à terre
  Le feuillage errant.
Chaque plainte que pousse
  La feuille sur la mousse,
Est la voix faible et douce
  D'un sylphe expirant.

Un effort de la bise,
  Parfois en passant,
Réveille et galvanise
  Leur amas gisant,
Et dans sa feuille blonde,
Au vent qui le seconde,
Chaque sylphe à la ronde
  Tournoie en dansant.

Mais le joyeux cortège
  Retombe tremblant.
Seul bientôt sur la neige
  L'autan va sifflant...
Dans vos feuilles roulées,
Doux sylphes des vallées,
Dormez, troupes voilées,
  Sous un linceul blanc!

ILLUSIONS PERDUES.

TABLEAU DE GLEYRE.

Le connaissez-vous, ce tableau
Plein d'un charme rêveur dont mon âme est ravie :
Par un beau soir, un homme assis au bord de l'eau
Voit fuir LA BARQUE DE LA VIE ?

C'est un homme au front déjà vieux,
Vieux par les passions plus que par les années,
Chargé du poids qui rend les cœurs plus soucieux
Et les têtes plus inclinées.

Sur l'onde, liquide saphir,
L'esquif que suit à peine un sillage de moire
Glisse au lointain. Sa voile est de pourpre d'Ophir,
Et son gouvernail est d'ivoire.

Au son d'accords délicieux,
Chargé de beaux amants, de belles jeunes femmes....,
Des fleurs ornent leurs fronts ; la flamme est dans leurs yeux
Le fiévreux bonheur dans leurs âmes ;

Il emporte au courant des flots
L'espoir, l'enivrement, l'allégresse volage,
Les jours tant prodigués qu'on pleure à longs sanglots,
Et tout le printemps du bel âge.

On croit sentir, on sent l'amour,
Qui répand son délire en effluves fécondes,
Dans l'horizon baigné par un reste de jour,
Dans l'azur des cieux et des ondes.

Au sommet irisé du ciel,
L'étoile de Vénus, paresseuse et brillante,
Semble de ses clartés blondes comme un doux miel
Baiser la nacelle indolente.

Telle, sur les mers d'Orient,

Flotta jadis la nef qui portait Cléopâtre :
Ainsi le frêle esquif, fantôme souriant,
Se perd à l'horizon bleuâtre.

Il descend au courant fatal;
Un instant, et tout passe!... Adieu, jeunes et belles!
Adieu, plaisirs, amours! Adieu, frais idéal!
Adieu, vous tous, chers infidèles!...

Et le vieillard regarde avec un long remord?
Il regarde! A ses pieds tout est noir, tout est mort;
Le rivage est désert, les roses sont flétries.
Plus d'insecte dans l'herbe ou d'oiseau dans les bois;
Nul bruit que l'eau qui coule avec sa morne voix,
Entre les rives assombries.

Eau verdâtre et plaintive, et ressemblant si peu
A ce flot murmurant, plein de joie et de feu,
Qui, sur le sable d'or, sous la lumière vive,
Roulait ses diamants, ses perles, ses rubis;
Dont l'écho redisait le joyeux cliquetis
Aux arbres penchés sur la rive.

Puis, quand il voit au loin ces femmes aux doux yeux,
Ces lyres qu'il touchait d'un doigt mélodieux,
Ces écharpes d'azur que lui-même a données,
Ces grâces, ces chansons, ces fronts au pur éclat,
Ces chevelures d'or sur un cou délicat
Au vent qui passe abandonnées;

Quand il a reconnu ces fêtes de l'amour,
Ces poèmes si longs qui durent un seul jour,
Ces siècles de plaisir qu'en une heure on embrasse :
« Hélas! dit-il, hélas! parfums de l'être aimé,
Grâces, rires, chansons, tout ce qui m'a charmé,
Voilà ma jeunesse qui passe!

« Elle passe! elle a fui!... Jeunesse, joyeux temps,
O nacelle, ô vous tous, amis de mon printemps,
Attendez-moi! fermez cette voile de soie!

M'abandonnerez-vous sur ces bords écartés ?
Ingrates et cruels, quoi! sans moi vous partez,
O vous, les enfants de ma joie! »

Pleurs douloureux, mais vains! Tout est illusion.
— L'amour? — Rêve trompeur! — La barque? — Vision!
— Les joyeux compagnons et les belles? — Fantômes!
Ce qui n'est que trop vrai, malheureux délaissé,
C'est que ta coupe est vide et ton printemps passé,
C'est que tes fleurs n'ont plus d'aromes!

La barque enchanteresse est partie à jamais;
Tous, amantes, amis, pendant que tu dormais,
T'ont quitté sans regret pour la nouvelle fête.
Et si jamais l'esquif revient une autre fois,
Tu seras étendu sous l'herbe où tu t'assois...
Résigne-toi, courbe la tête!

A Achille Millien.

AVRIL.

Mois d'ivresses,
Qui nous laisses
Tes richesses,
Mois d'Avril,
Qui rappelles
Les fidèles
Hirondelles
De l'exil;

Sur ta trace
Dans l'espace,
Zéphyr chasse
Les autans;
Chaque aurore
Qui te dore

Fait éclore
Un printemps.

Rien n'outrage
Ton feuillage;
Point d'orage
Importun.
Toute rose
Est éclose
Et t'arrose
De parfum.

La pervenche
Bleue et blanche
Au vent penche
Tout en pleurs;
Et l'abeille
Qui sommeille
Se réveille
Dans les fleurs.

La fauvette,
Qui béquette
Et caquette
Tout le jour,
Sémillante,
Sautillante,
Vole et chante
Tour à tour.

Seul le tremble
Là-bas tremble;
Le lac semble
Un miroir;
Et chaque île,
Frais asile,
Y vacille,
Belle à voir.

Là s'incline
La colline
Que domine
Un clocher.
Dans l'enceinte
L'airain tinte
Pour la sainte
Du rocher.

Là sans cesse
Tout se presse,
Chants d'ivresse,
Pleurs d'adieu;
La prière
Solitaire
De la terre
Monte à Dieu.

Tout au monde,
Fauvette, onde,
Fleur qu'inonde
Un doux miel,
Fraîche brise,
Roche grise,
Vieille église,
Terre ou ciel,

Tout soupire,
Tout respire
Le délire
Du bonheur.
Harmonies
Infinies,
Voix bénies
Du Seigneur!...

A Marie Désirée.

FLEUR FANÉE.

SONNET

Lorsqu'à la fin de la journée
Ses couleurs ont fui sans retour,
Rends-la-moi, cette fleur fanée
Que tu respiras tout le jour;
Et, songeant à sa destinée,
Je croirai trouver à mon tour,
Dans sa corolle abandonnée,
Un parfum de toi, mon amour.
Sois pareille au maître équitable,
Qui laisse dans sa coupe d'or
Un peu de son vin délectable,
Pour qu'après le repas encor,
L'esclave qui le sert à table
Ait sa part du joyeux trésor.

A Albert Hauguet.

PAYSAGE.

Ami, j'étais assis sur la falaise ardue,
D'où mes yeux embrassaient un immense pays;
Et, rêveur, je laissais errer dans l'étendue
Mes regards éblouis.

Je voyais devant moi ma verte Normandie,
Ses prés couverts de fleurs, ses fertiles guérets,
Ses coteaux où soufflait une brise attiédie
Par l'ombre des forêts.

Le soleil rayonnait au-dessus de ma tête,
De bleuâtres vapeurs à l'horizon flottaient,

Et les vieux toits de chaume avaient un air de fête,
Et les oiseaux chantaient.

Un gothique clocher perçait entre les arbres,
Roi du village, et fier de son noble appareil;
Les rochers éloignés brillaient comme des marbres
Aux rayons du soleil.

La Seine, découpant le vaste paysage,
Errait, serpent d'azur au gracieux contour,
Reflétant sur ses eaux et le ciel sans nuage
Et les bois d'alentour.

Elle se divisait parmi de vertes îles,
Puis dans un vallon creux cachait son cours changeant,
Enfin reparaissait entre deux champs fertiles,
Comme un ruban d'argent.

Ce grand fleuve à mes pieds et cet horizon vaste,
Ces champs, ces monts, ces bois, ce village écarté,
Composaient un spectacle immense, plein de faste
Et de sérénité.

Alors je vis de loin apparaître les hunes
De deux sloops qui voguaient ensemble remontant;
Entre leurs mâts légers s'enflaient ces voiles brunes
Dont l'aspect te plaît tant.

Ils couraient tous les deux avec les mêmes brises;
Pour tous deux le soleil n'avait qu'un seul rayon;
Et les flots soulevés par leurs carènes grises
Ne formaient qu'un sillon.

Or doucement vers toi mon âme ramenée,
Tandis que mon regard se perdait sur les eaux,
Comparait de nos jours la double destinée
Aux deux légers vaisseaux.

Ainsi tous deux, bercés entre de beaux rivages,
Sous un dôme d'azur et sur de calmes flots,
Puissions-nous n'embarquer, pour nos heureux voyages,
Que de gais matelots;

Puissions-nous, si le vent séparait nos voilures,
Après avoir du temps éprouvé les rigueurs,
Nous retrouver, changés peut-être de figures,
Mais semblables de cœurs;

Alors, comme ces sloops remontant de conserve,
Lassés de tous les flots rebelles ou soumis,
Surgir enfin au port que le ciel nous réserve,
Toujours, toujours amis!

LE BOSQUET DE ROSES.

Il est, au fond de ton jardin,
Un banc sous un bosquet de roses,
Où tu vas lire et te reposes
Quand le jour est à son déclin.

Les fleurs en sont-elles écloses?

Sur ce banc-là j'allais m'asseoir,
O souriante destinée!
A mon bonheur de la journée
Bien longtemps j'y rêvais le soir.

J'y veux retourner cette année.

Là, j'écrivis avec émoi
Ces vers où, pressentant d'avance
Les chagrins de la longue absence,
Je te disais : « Rappelle-toi! »

En as-tu gardé souvenance?

Hors l'amitié, tout doit finir;
Tout s'enfuit au vent et s'effeuille,
Jusqu'à la fleur que ta main cueille
Sur le rosier du souvenir.

Oh! que j'en voudrais une feuille!

Avril 1855.

A la mémoire de Mme Marie Camaret.

REMEMBRANCE.

Je ne pourrai jamais passer par cette rue
Sans être atteint d'un sombre ennui,
Sans y pleurer sur vous, pauvre âme disparue,
Astre charmant trop vite enfui.

Je ne pourrai jamais revoir cette fenêtre
Où vos yeux brillèrent souvent,
Sans croire que soudain vous allez apparaître
Sous les plis du rideau mouvant.

C'est dans cette maison que vous viviez, Marie,
Comme un oiseau parmi les fleurs;
Maison jadis heureuse, aujourd'hui défleurie,
Nid pillé par des oiseleurs.

Aujourd'hui, quand je songe à ces rapides heures
Que nous passions auprès de vous,
A l'aimable gaîté qui peuplait vos demeures,
A vos rires brillants et doux;

Quand je songe comment nous dépensions la vie,
En prodigues, sans rien compter,
Sans penser que soudain vous nous seriez ravie
Et qu'il nous faudrait vous quitter,

Je crois que c'est un rêve et que, rieuse encore,
Demain vous serez de retour;
Comme au sein de la nuit on compte sur l'aurore,
Comme on pressent le point du jour.

Le jour n'éclora plus; l'espérance est trompée!
Adieu, Marie, un long adieu!
Votre corps s'est flétri comme l'herbe coupée;
Votre âme est retournée à Dieu.

Je crois vous voir encor brisée en votre couche
Par tant de maux multipliés :
A peine entendait-on passer sur votre bouche
Un murmure quand vous parliez ;

Sans l'éclat dont brillait votre prunelle noire
Sur votre effrayante pâleur,
J'aurais cru voir en vous une Vierge d'ivoire
Sortant des mains du ciseleur.

Vous étiez déjà morte, ô ma blanche martyre!
Vos yeux seuls gardaient un éclair ;
Mais ce dernier regard cherchait à nous sourire,
Pâle comme un rayon d'hiver.

Et vous redemandiez votre terre natale ;
Son soleil vous devait guérir ;
Et vous disiez qu'au mois des roses du Bengale,
Vous alliez aussi refleurir !

Vous berciez-vous vraiment avec cette chimère ?
Ou, plutôt, ne vouliez-vous pas
Aller mourir aux bords où mourut votre mère,
Et vous endormir dans ses bras ?

Vous reposez près d'elle. Heureux qui, jeune encore,
Peut retourner à l'Éternel !
Heureux qui, dans les champs témoins de son aurore,
S'endort au tombeau maternel !

Paris, décembre 1856.

L'ÉTOILE DU SOIR.

SONNET.

Pense à moi, pour calmer ta peine,
Quand le soleil, qui s'est enfui
Sous l'horizon de pourpre, entraîne
Ses derniers rayons après lui.

Sur le front de la nuit sereine
Quand la première étoile a lui,
Telle qu'un diamant de reine,
Pense à moi dans ton triste ennui.
Car c'est l'heure où le cœur soupire,
Où l'absent vers qui l'on aspire
Tient ses regards au ciel fixés.
Il cherche la première étoile,
Et de larmes son œil se voile
Au souvenir des jours passés.

A François Coppée.

BASINE.

CHRONIQUE MÉROVINGIENNE.

Gloire au fier Hildéric! gloire au Roi chevelu!
Son cœur est magnanime et son œil est superbe.
Un seul de ses regards est un ordre absolu
Qui fait courber les fronts dans l'herbe.

« Il est jeune, il est beau. Partout il est vainqueur :
Soit quand il faut aimer, soit quand il faut combattre.
Les vierges devant lui sentent leur jeune cœur
Palpiter sous leur sein d'albâtre.

« La plus lourde francisque est légère à son bras;
Du cheval le plus fort il fait plier la croupe;
Et lorsque l'échanson a versé l'hypocras,
Il vide la plus large coupe.

« Qui pourrait l'ébranler renverserait un roc.
Il est puissant. Malheur à ceux dont il se venge!
D'un seul coup de son poing il assomme un auroch,
Et dans un seul jour il le mange.

« Qui donc impunément troublerait son sommeil?
Quel destin plus puissant fut filé par les Nornes?
La splendeur de sa gloire est semblable au soleil :
Elle est sans rivale et sans bornes! »

Ainsi chantait le Barde, et, debout sur le seuil,
Du Monarque Barbare attendait un coup d'œil.
C'était un beau vieillard d'une race hautaine,
Car ses aïeux avaient cueilli le gui du chêne;
Mais le temps n'était plus où les bardes gaulois
Commandaient aux rois même, et leur chantaient des lois.

Hildéric, le roi Franc, déployait un grand faste.
La salle du festin était splendide et vaste.
Aux murs blanchis pendaient les armes des Romains
Qu'il avait à la guerre égorgés de ses mains.
Jusque vers le plafond aux poutres ciselées
S'élevait la vapeur des chairs amoncelées.
Les Comtes et les Ducs de tous les alentours
Se pressaient à la table. On eût dit des vautours.
Leurs moustaches brillaient de graisse ruisselantes;
Ils plongeaient leurs bras nus dans les viandes sanglantes
Et, pour les découper se servant du poignard,
Ils ébréchaient les plats ciselés avec art.
Des vases lacrymaux, des patères antiques,
Des calices ravis aux saintes basiliques,
Jusqu'à des crânes blancs, trophée horrible à voir,
Se vidaient, s'emplissaient de bière et de vin noir.
C'étaient des chants, des cris, un bruit épouvantable.
Hildéric les avait réunis à sa table
Pour célébrer sa noce. Il avait fait le choix
D'une fille qu'il vit un jour au coin d'un bois
A grands coups de cognée attaquant un grand chêne.
L'écho retentissait dans la roche prochaine;
La vierge roidissait ses bras aux nerfs d'acier,
Et le Monarque Franc, penché sur son coursier,
Admirant sa vigueur, lui cria, « Sur mon âme!
Vassale, de ton roi tu vas être la femme! »
Il avait fait ainsi.

Grand, fier et jeune encor,
Le Monarque portait un diadème d'or;
Ses cheveux roux flottaient sur ses larges épaules;

Sur son manteau de pourpre une fille des Gaules
Avait fait courir l'or en élégant dessin ;
Un riche baudrier suspendait à son sein
Le glaive d'un César.

D'un geste, à l'assistance,
Pendant le chant du Barde, il imposa silence.

Quand le vieillard eut dit :

« Mon père, approche-toi.
Chante pour l'avenir, et parle-lui de moi.
Qui saura dans mille ans mes gestes et ma gloire,
Si les vers inspirés n'en gardent la mémoire ?
Tu sembles malheureux ; moi, j'ai connu l'exil,
Mais viens t'asseoir ici sans craindre aucun péril.
Car j'ai si bien, depuis, rétabli mon empire,
Que lorsque j'ai parlé, nul n'oserait rien dire.
Ennemis ou sujets, tous connaissent mon bras.
Viens ! tu verras ma force et tu me chanteras.
Chante aussi ma compagne ; elle est jeune, elle est belle ;
Elle me donnera des enfants beaux comme elle
Et vaillants comme moi, des enfants au cœur fort
Qui porteront au loin le ravage et la mort ! »

Le Barde s'avança traversant l'assemblée.
A ses côtés marchait une femme voilée.
Par le tissu flottant ses traits étaient couverts,
Mais son ardent regard rayonnait au travers.
Des bagues, des anneaux brillaient à ses mains blanches ;
Une ceinture d'or retenait sur ses hanches
Sa robe aux plis d'azur ; et ses beaux cheveux blonds,
Avec de l'or tressés, pendaient sur ses talons.
A sa taille, à sa marche auguste et souveraine,
L'assemblée en suspens devinait une reine.
Hildéric se leva d'étonnement saisi,
Puis, chassant tout soupçon : « Sois bienvenue ici,
Dit-il, qui que tu sois, ô femme ! »

L'étrangère
N'attendait que ce mot, et d'une main légère
Jetant son voile, aux yeux du peuple transporté
Apparut dans sa grâce et dans sa majesté.
Les Leudes, éblouis de sa beauté divine,
Se taisaient ; mais le Roi : « C'est donc bien toi, Basine !
Mon hôte habite-t-il la sombre Walhalla ?
Ton époux est-il mort, puisqu'ici te voilà ? »
— « Ton hôte vit encor ; mais il n'est plus mon maître :
Le plus grand, le plus brave est seul digne de l'être.
J'ai quitté pour le Rhin les rives du Weser ;
Si j'eusse connu, même aux pays d'outre-mer,
Un chef plus valeureux, un roi de plus grande âme,
J'eusse été le chercher pour devenir sa femme.
Hildéric, fais-moi place en ton trône brillant ;
Car je suis la plus belle, et toi le plus vaillant ! »
— « Tu me plais, dit le Roi. J'aime mieux ton audace
Que tous ces yeux baissés quand mon regard menace.
Voyez cette vassale ! elle a subi l'affront
Sans qu'un éclair de haine ait brillé sous son front.
Jeune fille, va-t'en ! Mais toi, femme énergique,
Viens ! tu m'appartiendras, selon la loi Salique,
Par le prix du sol d'or et du denier d'argent. »

Il naquit d'eux un fils beau, brave, intelligent ;
Ce fut Chlodwig le Grand, qui régna trente années
Et conquit le pays du Rhin aux Pyrénées.

Longefont, décembre 1869.

A UNE BELLE INCONNUE.

SONNET.

Laissez-moi longtemps en silence
M'éblouir de votre beauté :
Mon regard n'est pas une offense,

C'est un hommage mérité.
  Est-ce que jamais le ciel pense
Par notre terre être insulté,
Si l'azur de son dôme immense
Dans les lacs bleus est reflété?
  Votre image en mon cœur se plonge;
Je veux l'emporter comme un songe
Dont on ne peut se détacher,
  Comme le trésor d'un avare.
Ou le parfum d'une fleur rare
Qu'on respira sans y toucher.

A madame Ricard.

LA FUTAIE.

Sous la verte futaie où les hêtres sublimes
S'élancent vers le ciel, gigantesques berceaux,
Et de leurs bras nombreux entrelacent les cimes,
Comme une cathédrale aux gothiques arceaux,

Quand le jour est brûlant je trouve une ombre douce;
L'herbe étend sous mes pas son tapis de velours;
Je m'arrête rêveur, et, couché sur la mousse,
J'écoute les oiseaux qui chantent leurs amours.

Gais habitants de l'air, chantez; troupe frivole,
Au hasard voltigez du tilleul à l'ormeau :
L'amour ainsi que vous est un oiseau qui vole
Et ne dort pas deux fois sur le même rameau.

Votre gaîté ressemble à ces légers feuillages
Qui parent tous les ans ce bois où nous passons :
Elle tombe, comme eux, sous le vent des orages;
Mais un autre printemps vous rend d'autres chansons.

Vous, hêtres élancés, j'admire votre force.
Calmes, vous étendez votre manteau sur tous;

Et les noms autrefois tracés dans votre écorce,
Plus profonds chaque jour, grandissent avec vous.

Pour vos légers amours, chantez, oiseaux champêtres.
Je ne suis point jaloux de ce qui doit passer;
Car mon cœur est semblable à l'écorce des hêtres :
Les noms qu'il porte empreints ne peuvent s'effacer.

Au Parquet, juillet 1857.

A Jules Baudot.

LA RONDE DES FÉES.

BALLADE.

Au couchant qui se décolore
Un dernier rayon luit encore
Et découpe en noir le coteau;
La nuit monte sur les collines;
Un vieux berger, dans des ruines,
Rassemble en sifflant son troupeau.

Qui passe là-bas, dans la brume,
A travers le brouillard qui fume,
Sur la route qui mène au bois?
C'est un fils du prochain village,
Répétant sur un air sauvage,
Un chant d'amour à pleine voix.

« — Où vas-tu, beau chanteur? Écoute!
L'ombre est mauvaise pour la route,
Dit au jeune homme le berger.
Crois-en ma vieille expérience;
A travers la forêt immense
Si tard ne va pas t'engager. »

« — A qui va voir sa bien-aimée
Aucune route n'est fermée,

Répond le jeune homme au berger.
Voilà mon bâton de voyage;
Je suis aimé, j'ai bon courage,
Et je n'ai pas peur du danger. »

« — Imprudent! tu cours à ta perte!
La forêt, dans le jour si verte,
Est pleine de lutins la nuit.
Le Sylphe blanc, la Goule brune,
Y vont danser, au clair de lune,
Avec le Follet qui reluit.

« Sur l'homme le démon s'y venge;
Je sais plus d'un récit étrange
De maints voyageurs inconnus
Qu'on a trouvés morts sur la place,
Et d'autres, partis pleins d'audace,
Qui ne sont jamais revenus.

« Tu pars en haussant les épaules!...
Crains l'endroit où, sous les vieux saules,
La route se partage en trois;
Là, sans regarder en arrière,
Passe en répétant ta prière,
Et fais le signe de la croix! »

La nuit venait brumeuse et sombre;
Il s'enfonça gaîment dans l'ombre
En chantant plus haut sa chanson.
La lune, au travers de chaque arbre,
Dardant sur lui son œil de marbre,
Le suit de buisson en buisson.

A peine son pied solitaire
Froisse-t-il quelque feuille à terre;
L'écho ne répète aucun bruit
Que le sifflement de l'orfraie,
Dont la dolente voix effraie
Plus que le silence et la nuit.

A ce cri, qui semble une plainte,
L'âme d'un effroi vague atteinte,
Il se détourne, il a pâli.
C'est l'endroit de la triple route,
Où le ruisseau fuit goutte à goutte,
Sous les vapeurs enseveli.

A travers le brouillard d'opale,
Une apparition plus pâle
Que la pâle neige du Nord,
Du flot dormant où son pied plonge,
Monte, incertaine comme un songe,
Et se tient debout sur le bord.

La lueur de l'astre nocturne
Éclaire son front taciturne
Et semble glisser au travers;
Un regard qui fascine l'âme
Sort, froid et pourtant plein de flamme,
De ses yeux fixement ouverts.

Nulle ombre à ses pieds ne s'étale;
Autour de sa taille idéale
Flotte un vaporeux vêtement;
Son front aérien se penche...
On dirait une rose blanche
Qui s'entr'ouvre languissamment.

« Jeune et beau voyageur, dit-elle,
Où vas-tu quand la nuit est belle,
Quand la lune argente les fleurs?
Tu cours vers une folle amante
Qui te séduit, qui te tourmente,
Et qui se raille de tes pleurs.

« Je sais un amour plus suave.
Viens à moi! cesse d'être esclave,
Lorsque tu pourrais être roi.
Viens danser sur l'onde azurée,

Dormir dans ma grotte nacrée...
Viens, beau voyageur, viens à moi! »

Alors son voile qui se lève
Laisse entrevoir, gracieux rêve,
Un sein tout palpitant d'émoi;
Sa bouche lascive et mutine
A l'insensé qu'elle fascine
Redit : « Viens à moi!... viens à moi!. . »

Lui, frappé d'une folle ivresse,
Fait un pas vers l'enchanteresse.
Elle glisse sur le chemin,
Et, plus prompte que la pensée,
Sa main, comme un serpent glacée,
Du villageois saisit la main.

Alors sortent, d'entre les saules,
Des Willis aux blanches épaules,
Des nains hideux aux pieds velus;
Alors, par-dessus les ramures,
Des géants aux sombres armures
Élèvent leurs fronts chevelus.

Sur la rive et le long des îles,
Des myriades de reptiles
Roulent leurs replis menaçants;
Des poissons inconnus dans l'onde
Dardent, de leur prunelle ronde,
De longs regards phosphorescents.

Et tout à coup, sans bruit, commence
Une ronde rapide, immense,
Où le jeune homme est entraîné.
Séduit par un amour infâme,
Il avait pollué son âme,
Et Dieu l'avait abandonné.

Vainement l'effroi le terrasse;
Vainement il demande grâce,

Emporté par des bras de fer
A travers la ronde éternelle
Qui tourne, enlaçant avec elle
Les mille démons de l'enfer.

Ses yeux se couvrent de ténèbres;
Mais des ricanements funèbres
Le contraignent de les rouvrir.
Toujours cette femme lascive
De son œil ardent le captive,
De sa main le force à courir.

Jusqu'au moment où le coq chante
Il suivit la horde méchante,
Roulant dans cet orbe insensé...
De grand matin les lavandières,
Traversant le bois les premières,
Découvrirent son corps glacé.

Un grand cercle d'herbe fanée
Dessinait la place damnée
Où les démons, maudits de Dieu,
Avaient dansé la nuit dernière.
Le jeune homme, mort sans prière,
Pâle et froid, gisait au milieu.

A Marie Désirée.

LA FALAISE D'ÉTRETAT.

Laisse-moi revenir vers ces heures passées,
Et bercé sur ton cœur, dans mes rêves d'espoir,
Avec toi retourner, sur l'aile des pensées,
Vers le vaste Océan que je voudrais revoir.

Souviens-toi d'Étretat sur la grève isolée,
De la falaise abrupte où tous deux nous montions,

Des humbles toits blottis au pli de la vallée,
Comme au creux d'un rocher le nid des alcyons.

Souviens-toi de la mer. Combien elle était belle!
Fière, tumultueuse, amoncelant ses flots,
Elle frappait les rocs de sa tête rebelle :
Les rocs, pour lui répondre, éveillaient leurs échos.

Tantôt elle gonflait sa puissante poitrine,
Puis, rauque, rugissait et creusait ses sillons;
Puis, secouant au vent sa crinière marine,
S'élançait. On eût dit un troupeau de lions!

Devant nous s'élevait, creusé par les orages,
Un rocher qui semblait l'arche d'un pont géant,
Débris cyclopéen, témoin des anciens âges,
Par des Titans construit pour franchir l'Océan.

Cherchant vers cette cime une route inconnue,
Sous des cieux courroucés, malgré des vents amers,
Je voulais de ce point, qui touchait à la nue,
Embrasser d'un regard l'immensité des mers.

Les nuages s'ouvraient en torrents sur nos têtes :
Tu serrais tes deux bras sur le mien appuyés,
Tandis qu'autour de nous mugissaient les tempêtes :
L'orage sur le front! l'orage sous les pieds!

A ce terrible aspect, chancelante, éperdue,
Enfant, plus près de moi tu cherchais un soutien.
Ton regard n'osait pas affronter l'étendue,
Et je sentais ton cœur palpiter sous le mien.

Tu voulais retourner vers la tranquille enceinte
D'où parfois s'élevaient des chants pieux et doux;
Car les pêcheurs fêtaient alors la Vierge sainte,
Et leurs barques dormaient près des flots en courroux.

Tout à coup, du sommet des roches crevassées,
Le ciel et l'Océan s'ouvrirent devant nous.

Nos voix ne trouvaient plus de mots pour nos pensées :
Face à face avec Dieu nous étions à genoux!...

Le passé qu'on regrette et l'avenir qu'on rêve
Sont comme la falaise où nous avons monté;
Le hameau des pêcheurs, étendu sur la grève,
C'est le passé tranquille avec regret quitté.

Le passé, d'où parfois nous reviennent encore
De lointaines gaîtés qu'on voudrait retenir:
Comme l'écho des bois répète un chant sonore,
Quand l'oiseau s'est enfui pour ne plus revenir.

Le rocher c'est la vie où, l'un auprès de l'autre,
Ton cœur près de mon cœur et ta main dans ma main,
Nous suivons le sentier que le ciel fit le nôtre,
Confiants dans celui qui sait le lendemain.

Sans cesse aiguillonnés par le temps qui nous pousse,
Il faut marcher, gravir, toujours changer de lieu,
Foulant tantôt les rocs, tantôt la verte mousse,
Jusqu'au bord de l'abîme où nous apparaît Dieu!...

Dieu qui nous a placés dans un monde où l'on doute,
Mais qui veille d'en haut sur nos deux cœurs unis,
Mais qui se montre à nous, lumineux, sur la route,
Et nous dit dans l'orage : Enfants, soyez bénis!

Dieu qui, nous élevant par ces tableaux sublimes,
Donne à l'homme, éperdu de leur immensité,
A l'homme, grain de sable entre ces deux abîmes,
L'âme, qui d'un regard conçoit l'éternité.

LA RUINE.

Ils sont morts; la race est éteinte;
Le manoir aux massives tours
Est démantelé pour toujours;
Les corbeaux y volent sans crainte.

Sur le sommet du pic maudit
Se dresse la sombre ruine;
Et lorsque le soleil décline,
Noir géant, son ombre grandit.

Pendant la nuit, de blanches ombres
Descendent d'un nuage en pleurs
Pour cueillir l'asphodèle en fleurs
Qui pousse entre les créneaux sombres;

Et de ces humides trésors
Couronnant leurs têtes d'opales,
Elles dansent aux clartés pâles
De la lune amante des morts.

DE MAITRE ALAIN CHARTIER,

QUE LA REINE MARGUERITE D'ÉCOSSE AVAIT EMBRASSÉ PENDANT QU'IL DORMAIT.

(1460.)

Ah! maître Alain, que vous êtes heureux!
Front qu'a baisé la bouche d'une Reine.
Avez senti sa douce et pure haleine
Passer en songe à travers vos cheveux!

Quand vous dormez tant d'honneur vous requière,
Si pareil los advient rien qu'en dormant,
Pour obtenir semblable enchantement
Voudrais dormir, dormir ma vie entière.

Mais le baiser qu'aimerais obtenir
N'est point celui qu'une reine vous donne;
Car celle-là ne porte une couronne
De qui voudrais un si doux souvenir.

Si fait pourtant; son front charmant que j'aime,
Par sa beauté de tous autres vainqueur,

Des fleurs des champs, moins pures que son cœur,
Parfois se tresse un léger diadème.

Est reine aussi, reine de mes amours,
Et j'ai bâti son trône dans mon âme;
Y régnera, sans révolte et sans blâme.
A son empire ai cédé pour toujours.

Ah! maître Alain, que ne puis-je prétendre
Avoir un jour, pour le prix de ma foi,
De celle-là qui me tient sous sa loi,
Pareil baiser!... dussé-je encor le rendre!

L'ÉTOILE SOLITAIRE.

Dans le ciel noir je vois reluire
Une étoile au timide feu,
Pâle comme un dernier sourire,
Triste comme un baiser d'adieu;

Pareille à la barque perdue
Que l'on suit des yeux sur la mer,
Tantôt dominant l'étendue,
Tuntôt plongée au gouffre amer.

On n'aperçoit pas d'autre étoile;
Les nuages sombres et lourds
Sur l'astre, qui brille et se voile,
Passent et reviennent toujours.

J'ai vu tes yeux, par intervalle,
De la nuit sonder l'épaisseur;
Était-ce cette étoile pâle
Que tu regardais, ô ma sœur?

Je l'aime parce qu'elle est seule,
Parce qu'elle brille et s'enfuit :
Tel un grain broyé sous la meule,
Telle une onde que l'onde suit!

Je l'aime comme toute chose
Qui subit la loi du trépas,
Comme le sourire et la rose ;
O ma sœur, ne l'aimes-tu pas ?

Plus tard tu la verras peut-être,
Dans les nuages crevassés,
Briller encore et disparaître;
Alors... pense aux beaux jours passés !

25 juillet 1857.

A Madame Ricard.

RÊVE PERDU.

Pourquoi faut-il que je te parle encore
De ce lointain et touchant souvenir ?
Pourquoi sans cesse un pouvoir que j'ignore
Dans mes pensers le fait-il revenir ?

Tu nous contais qu'en tes jeunes années,
En ce passé si pur, si triomphant,
Pour couronner tes belles destinées
Un seul bonheur te manquait... un enfant !

« Mais une fois, nous dis-tu, je fus mère;
Un bel enfant, un ange aux cheveux d'or
Était à moi !... Le ciel, à ma prière
Avait donné ce fragile trésor.

« Je le voyais dans les bras d'une femme;
Son cri vibrait à mon cœur maternel ;
Et pour cette âme éclose de mon âme,
Mes vœux déjà montaient à l'Eternel.

« Combien d'espoir, de crainte en toi repose,
Fragile objet, qui viens de t'animer,
Mystère saint, tendre petite chose,
Que malgré soi l'on a besoin d'aimer !

« Il est à moi! mon regard le dévore,
Ma main s'étend, s'étend pour le trouver.
Mais, ombre vaine, il fuit... Tout s'évapore;
La nuit est sombre et je viens de rêver!

« Puis bien longtemps le regret du doux songe
Etreint mon cœur de son poids étouffant;
Pendant la nuit, que ma douleur prolonge,
Je vais criant : Mon enfant! mon enfant!

« Il me suivra jusqu'à ma dernière heure;
Je crois le voir en vous le racontant.
D'avoir rêvé se peut-il que l'on pleure?
Après vingt ans j'en pleure encor pourtant. »

N'en rougis pas! cette triste chimère,
Dans ton destin si fécond en douleurs,
De tes douleurs n'est pas la moins amère;
N'en rougis pas; ne cache pas tes pleurs.

Chimère ou non, ce que le temps emporte
A notre cœur est-il moins enlevé?
Quand le bonheur est englouti, qu'importe
Ce qu'il était, ou réel, ou rêvé?

Le bonheur mort sans espoir de renaître,
Le rêve éteint sans avoir existé;
De tous les deux c'est le rêve peut-être
Qui doit encore être plus regretté.

Ce cher passé que nous n'avons pu suivre,
Ailleurs un jour peut nous être rendu.
Tout ce qui fut dans le ciel doit revivre...
Qui nous rendra notre rêve perdu!

Mars 1844.

SERVITUDE.

Le matelot sait bien que les mers sont perfides,
Et pourtant il s'élance, à travers les écueils,

Sur ces flots orageux, dont les lèvres livides
S'ouvrent comme autant de cercueils.

Le chien sait que le maître implacable et colère,
D'une rude lanière a déchiré son flanc;
Cependant il revient lécher la main sévère
Qui tient encor le fouet sanglant.

O mon cœur! sa tendresse est pareille aux flots mêmes;
Elle t'a flagellé de son rire moqueur,
Et pourtant tu reviens baiser ses pieds... tu l'aimes,
O mon cœur, ô mon lâche cœur!

LE PAUVRE MOINE.

Le pauvre moine, au fond du cloître austère,
Pleure sa vie, et quand Dieu lui dirait :
« Demain, mon fils, tu seras sous la terre! »
Prêt à sonder le terrible mystère,
Il verrait fuir le soleil sans regret.

Parfois pourtant, quand le jour étincelle,
L'espoir remonte à son front soucieux.
L'oiseau chanteur, la source qui ruisselle,
Les champs, l'air pur où son Dieu se décèle,
Charment encor son oreille et ses yeux.

Mais vient la nuit. A ses maux il succombe;
Pour lui le cloître est plus qu'une prison.
Il croit, vivant étendu dans sa tombe,
Frapper du front la pierre qui retombe...
Son désespoir lutte avec sa raison.

« Navré d'amour, en ma douleur profonde,
Cherchant l'oubli comme un divin bienfait,
J'avais cru fuir et mon cœur et le monde.
Et cet habit cache un volcan qui gronde :
Malheur à moi! Qu'ai-je dit? Qu'ai-je fait?

« Quand le matin je vais à la chapelle,
Quand je suis seul à prier dans le chœur,
Mon chant s'éteint dans ma gorge rebelle.
Je crois entendre une voix qui m'appelle,
Timide voix qui me brise le cœur.

« Votre portrait, sainte Vierge Marie,
Dans les vapeurs qu'exhale l'encensoir,
Prend à mes yeux une forme chérie;
Ce n'est plus vous, c'est elle que je prie :
Je resterais à genoux jusqu'au soir.

« Un frère alors me tire par ma robe;
Je me relève et vais sans savoir où.
Mon pied tremblant sous mon cœur se dérobe;
Sans m'éveiller, Dieu briserait le globe.
Je vais mourir ou j'en deviendrai fou!

« Mon cœur palpite à rompre ma poitrine,
Ma tête brûle et j'ai froid! Si j'osais
M'offrir en face à la fureur divine,
Si je frappais ma tête que j'incline
Contre le marbre et si je l'écrasais?...

« Non! loin de moi cette lâche pensée!
Pitié, Seigneur, ou je serai vaincu.
Mais quoi! toujours, d'une bouche lassée,
Boire à longs traits cette coupe glacée,
Et mourir vieux et n'avoir pas vécu!

« Oh! ne plus voir cette étroite demeure,
Franchir ces murs, briser ce joug de fer!
Du temps passé, rien qu'un jour, rien qu'une heure,
Rien qu'un baiser de celle que je pleure,
Rien qu'un sourire, un regard... et l'enfer! »

Le pauvre moine ainsi courbé dans l'ombre,
De deuil en deuil au désespoir conduit,
S'en va pleurant dans sa cellule sombre,

Et de son cœur les battements sans nombre
Lui comptent seuls les heures de la nuit.

SOLEIL COUCHÉ.

SONNET.

Le soleil s'est précipité
Sous l'horizon qui le dévore :
Il disparaît, il plonge encore :
C'est la fin d'un beau jour d'été.
Mais sa transparente clarté,
Ainsi qu'une seconde aurore,
Bien longtemps survit, et colore
Les bords du ciel qu'il a quitté.
Telle une âme de Dieu chérie,
Qui part vers une autre patrie
Et que l'on voudrait retenir,
Lègue à la mémoire pieuse,
Comme une trace lumineuse,
Les clartés de son souvenir.

A madame la comtesse de Bondy.

LA FÉE DE ROMEFORT.

Madame, il me souvient de ce jour trop rapide
Où, m'ayant accepté pour votre chevalier,
Dans votre Romefort vous me serviez de guide :
Il est de ces bonheurs qu'on ne peut oublier.

Au sommet du donjon qui domine la plaine,
Je vous suivais, passant où vous aviez passé ;
Et du sombre manoir, aimable châtelaine,
Vous me ressuscitiez le fantôme glacé.

Vous évoquiez ces preux dont l'âme fut si grande
Sous le pourpoint de soie ou l'armure en métal;
Mais auprès de l'histoire il manquait la légende :
Il fallait une fée au donjon féodal.

On m'a, dans le pays, fait le récit étrange
D'une charmante Fée errante aux alentours;
Aux grâces d'une femme elle unit un cœur d'ange,
Et d'un castel voisin elle habite les tours.

Souvent à Romefort on la voit apparaître.
A sa voix le deuil cesse et le malheur finit;
Le pauvre qui l'invoque aussitôt sent renaître
En son cœur l'espérance, et tout bas la bénit.

Les enfants du hameau qui s'en vont à l'école,
Pour complaire à la Fée apprennent leurs leçons;
Par elle, ils savent l'art de fixer la parole,
Et vont, joyeux oiseaux, lui chanter leurs chansons.

Des lettres, des beaux-arts aimant l'essor sublime,
Elle dérobe au temps ce qu'il allait flétrir;
Elle a l'âme qui crée et l'esprit qui ranime :
Ce qu'elle a préféré ne saurait plus mourir.

La voir est un plaisir, la connaître une joie;
Heureux ceux qu'elle enchante, et plus heureux encor
Ceux qui sont aimés d'elle et marchent dans sa voie.
Que n'offrirait-on pas pour un pareil trésor ?

Oh! que longtemps elle aille, adorable et discrète,
Répandant ses bienfaits sans laisser voir sa main,
Réchauffant tous les cœurs touchés par sa baguette;
Que les fleurs qu'elle sème embaument son chemin!

Les pauvres dont la peine est par elle étouffée,
Les enfants, les vieillards la nomment à genoux.
Je ne vous dirai pas le nom de cette Fée;
Mais chacun la connaît, madame... excepté vous.

Longefont, novembre 1857.

LIED.

Peut-être m'aimes-tu ? Peut-être
Caches-tu sous un regard froid
Le feu d'amour qui te pénètre ?
Et par instant mon cœur y croit.

N'en dis rien ; conserve en toi-même
Le secret dont on est jaloux.
Voile ton cœur, si ton cœur aime :
Oh ! le savoir serait trop doux !

A quoi bon d'ailleurs ? Dans la vie
Je suis venu pour tout souffrir.
D'une autre une peine est suivie !
Mieux vaut ignorer et mourir.

Mais quand mon âme solitaire
Sera libre enfin, quand le corps
Sera déposé sous la terre,
Oh ! tu pourras m'aimer alors !

A genoux auprès de ma cendre,
Si tu m'aimes tu le diras ;
Aux morts on peut tout faire entendre.
Je serai bien heureux... hélas !

Si vers un autre ton cœur vole,
Si pour lui tes yeux ont pleuré,
A quoi bon dire une parole
Dont mon cœur serait déchiré ?

Quand je serai sous les bruyères,
(Les morts savent tout) je saurai
Qu'un autre avait seul tes prières ;
Alors... je lui pardonnerai !

Mon ombre essuira tes yeux tristes,
Et ton bonheur sera mon bien.

Les morts ne sont pas égoïstes;
Ils aiment sans demander rien!

A Léon Cogniet.

LA FILLE DU TINTORET.

Venise! oh! que de fois un désir fantastique
A transporté mon cœur sur ton Adriatique!
De l'espace et du temps déchirant le rideau,
J'ai rêvé tes canaux sillonnés de gondoles,
Et tes palais de marbre et tes blanches coupoles,
Et ton Saint-Marc et ton Lido!

Là, parmi les splendeurs de ton architecture,
J'aime à ressusciter les rois de la peinture
Qui prenaient leurs couleurs au ciel vénitien;
Je vois les deux Palma, dont le génie éclate,
Véronèse drapé de pourpre et d'écarlate,
Et le grand maître Titien;

Les uns glissent, bercés par les ondes limpides,
Souriant aux chansons de ces beautés splendides,
De ces reines d'un jour, qui vivront sous leur main;
D'autres, le front pensif, sur la sombre lagune
Vont rêver, isolés de la foule importune,
A leur chef-d'œuvre de demain.

Toi surtout, Robusti, vieillard au front austère,
Aussi fier que ton nom, j'aime ton caractère.
Où tout autre eût cédé, tu luttes et grandis.
Tu veux le premier rang dans la noble phalange :
La terre à Titien, l'enfer à Michel-Ange,
A Tintoret le paradis!

Maître! quand Venise en ivresse
S'égaye et rit de toute part,

Pourquoi rester, dans ta vieillesse,
Dédaigneux et fier à l'écart ?
C'est que ton âme est orgueilleuse.
De ta fille, enfant merveilleuse,
Tu soutiens le sublime essor.
Ainsi le chêne, dans sa force,
Sur ses bras à la rude écorce
Suspend la vigne aux grappes d'or.

Belle et sainte! On dirait un ange!
Les cieux doivent la regretter.
Ses regards ont un charme étrange,
Sa voix semble toujours chanter.
La harpe, entre ses mains bénies,
A d'indicibles harmonies
Qui font du plaisir et du mal;
Ses pinceaux animent la toile;
Elle fait pâlir ton étoile,
Et son génie est ton rival.

Autant que toi Venise est folle
De Maria Tintorella.
C'est la merveille, c'est l'idole!
Paraît-elle ? on dit : — La voilà!
Le doge lui sert de modèle;
Les rois, pour être peints par elle,
Lui dépêchent leurs envoyés.
Oh! dans ta solitude austère,
Que tu dois être un heureux père!...
Il est heureux ? Oh! oui... Voyez!...

Voyez sous ces rideaux la blonde Tintorelle,
Pâle, froide, immobile et douloureuse à voir.
Son père au désespoir
Se penche vers son lit, encor plus pâle qu'elle.
Il contemple, d'un œil terne et stupéfié,

Son bonheur, un cadavre, et son espoir, une ombre!
Il est là, morne, sombre.
Comme si la douleur l'avait pétrifié.

Sa fille souriait, ce matin, fraîche et forte;
Sa toile, ses pinceaux, ses couleurs... ô destin!...
Préparés ce matin,
Semblent l'attendre encore... et ce soir elle est morte!

Morte!... Il ne le croit pas. Pauvre cœur paternel,
Qui nageait, ce matin, dans des torrents de joie,
Et que le ciel foudroie,
Comment pourrait-il croire à ce deuil éternel?

Plus d'enfant! ne plus voir sa tête enchanteresse!
Ses yeux qui, du vieillard illuminant le soir,
Etoiles de l'espoir,
Donnaient à son déclin l'éclat de la jeunesse!

Plus d'enfant! Et qui donc ramassera demain
Ces pinceaux enviés, fameux par tant d'ouvrages,
Glorieux héritages
Qui s'échappent déjà de sa tremblante main?

Plus d'enfant! Avec toi, fugitive colombe,
Le rire, la gaîté, les chants harmonieux
Sont remontés aux cieux,
Et la harpe aux doux sons dormira sur ta tombe.

Ce père, qui marchait dans son joyeux orgueil,
Radieux de sa fille à son bras attachée,
Ira, tête penchée,
Aussi blême qu'un mort évoqué du cercueil.

Au géant des forêts la vigne qui s'enchaîne
Tombe avec les rameaux qui lui servaient d'appui :
C'est la vigne aujourd'hui
Qui meurt, et dont la mort fait succomber le chêne.

La douleur du vieillard éclate, et prosterné :

« Dans ma fille, ô mon Dieu, vous m'aviez couronné;
C'était mon bien, ma vie.
Pourquoi sans le vieux père avoir frappé l'enfant?
Ah! j'étais trop heureux, j'étais trop triomphant
Et trop digne d'envie!

« Ayez pitié, Seigneur, et faites-moi mourir!
J'ai souffert aujourd'hui plus qu'on ne peut souffrir
Dans toute une existence.
Puisque vous m'avez pris le trésor que j'aimais,
Prenez-moi donc aussi. Je suis mort désormais;
Je n'ai plus d'espérance!

« Beauté, grâce, génie et vertu, tout est là!
Je ne te verrai plus, ô ma Tintorella!
Le tombeau qui dévore,
De toi, sang de mon sang, de toi, chair de ma chair,
Fait un reste insensible!... O mon bien le plus cher,
Je veux te voir encore!

« Vous qu'elle a préparés, ses pinceaux, ses couleurs,
Venez à mon secours; soulagez mes douleurs,
Rendez-moi son visage.
Quand Dieu de mon exil voudra me retirer,
O ma Tintorella! que je puisse expirer
Les yeux sur ton image! »

Sa main tient la palette, et, dévorant son deuil,
Il fixe sur sa fille un pénétrant coup d'œil.
Il sature longtemps son âme paternelle
De ta paleur de marbre, ô douloureux modèle!
Une lampe funèbre, à travers un rideau,
De sa morne lumière éclaire le tableau,
Et glisse sur la morte étendue en sa couche.
Ses beaux yeux sont fermés languissamment; sa bouche
Est entr'ouverte encor par le dernier soupir;
Et le doigt de la mort, qui vient de l'assoupir,
A laissé sur son front le divin caractère
D'un ange que le ciel vient de prendre à la terre

Toi, vieillard, pâle, sombre, et cependant vainqueur
Du sanglant désespoir qui te ronge le cœur,
Tu concentres ton âme en ce suprême ouvrage.
Par un sublime effort d'amour et de courage,
Tu veux, et ton pinceau n'a pas même hésité.
Si ta lèvre est aride et ton front contracté,
Si ton œil est brûlant, aucun pleur ne le voile,
Et l'image adorée a passé sur la toile.
Rongez, vers du tombeau ! faites votre devoir ;
Sur la Tintorella vous êtes sans pouvoir.
Par deux fois au néant le Tintoret l'a prise :
Père, il lui donna l'être ; artiste, il l'éternise !

L'Étang, 16 septembre 1852.

SOLLICITUDE.

Ne peux-tu donc jouir des biens que Dieu te donne
Sans t'agiter sans fin d'un tourment insensé ?
Ne peux-tu de la vie effeuiller la couronne
Sans te dire : Demain, cela sera passé ?

Que te faut-il, mon cœur ? Ne tiens-tu pas ton rêve ?
N'es-tu pas au sommet de tes vœux incessants ?
N'as-tu pas le bonheur ? Chaque jour qui se lève
Ne te dore-t-il pas de rayons caressants ?

Non ! du bonheur d'hier tu te forges ta peine ;
Jaloux de savoir mieux et de monter plus haut,
Ainsi qu'un prisonnier qui s'agite en sa chaîne
Tu frappes sourdement les murs de ton cachot.

Et, lassé de nourrir le désir qui t'enivre,
Emportant avec toi ton rêve inaccompli,
Tu vas, ô triste cœur, désenchanté de vivre,
Du dédain à la mort, de la mort à l'oubli !

A Jules Bellenger

LA PIERRE LEVÉE.

La lune blanchit l'herbe et l'horizon est sombre.
Sur le coteau désert cherchant un souvenir,
Je viens interroger, dans le silence et l'ombre,
Le celtique men-hir.

A travers le passé remontant d'âge en âge,
J'évoque autour de lui les vaillants d'autrefois.
Abîmes de la tombe, avez-vous un langage
Pour répondre à ma voix?

Je contemple longtemps la pierre druidique,
Où gît quelque héros sous le sol paternel,
Comme si j'allais voir le spectre fantastique
Surgir à mon appel.

Dors-tu, vieux Brenn, dors-tu? C'est un fils qui t'éveille,
Un enfant des Gaulois qui veut t'interroger.
Viens, tenant la framée homicide, et vermeille
Du sang de l'étranger!

Tel qu'au jour où, fauché par la mort au front blême,
Dans le champ des combats tu tombas endormi,
Pâle, mais fier encore, et d'un coup d'œil suprême
Foudroyant l'ennemi.

Va! tu fus bien vengé! Sur le lieu du carnage,
Ceux qui t'avaient frappé furent immolés tous,
Et, comme un troupeau vil, au couteau de l'Eubage
Vinrent tendre leurs cous.

A l'heure de minuit, les blanches Druidesses,
Dans les crânes des morts trempant le gui sacré,
Mouillèrent tour à tour de gouttes vengeresses
Ton front décoloré.

L'on dressa le rocher sur ta cendre abreuvée

Par le sang des humains et des coursiers puissants,
Et c'est là que tu dors, sous la pierre levée,
Depuis dix-neuf cents ans.

Les fils de Teutatès, pour que ton nom se garde,
Sous le chêne sacré l'ont redit aux Gaulois;
Leurs chants, pour l'avenir, à la harpe du Barde
Ont voué tes exploits.

O gloire! ô vanité! Sans écho sur nos lèvres,
Ta mémoire a sombré sur l'écueil de la mort.
Qu'en reste-t-il? Un roc où le pasteur de chèvres
S'assoit à l'ombre et dort.

Et si quelque passant, avide de descendre
Dans le gouffre d'oubli qui cache ton trépas,
D'une pieuse voix interroge ta cendre,
Tu ne lui réponds pas.

Tous tes hauts faits, peut-être une épopée énorme,
Tes honneurs et le sang versé sur le dolmen,
Tout gît dans le néant, sous une pierre informe...
Repose en paix, vieux Brenn!

Repose!... Sur les bois s'épaissit la nuit sombre;
Je pars; mais te laissant un dernier souvenir,
Je regarde de loin et crois voir ta grande ombre
Debout sur le men-hir.

La Chaise, près Louzouer (Loiret).

PRÆTEREUNT.

C'est le destin! tout s'efface et s'oublie.
La fleur éclôt sans souci des autans;
Le fruit pendant à la tige qui plie
Ne garde plus souvenir du printemps.

Lorsque le champ témoin de la victoire

A bu le sang des soldats ignorés,
Les épis mûrs cachent la sombre histoire
Du deuil humain qui les rend plus dorés.

Tout fut poussière et tout sera poussière...
Mais, au milieu de cette inanité,
L'âme, ô mon Dieu, vient de votre lumière,
Et l'âme aspire à votre éternité.

NUIT D'AUTOMNE.

Il fait noir, la terre est sombre,
Pas un astre au ciel ne luit;
On entend vagir dans l'ombre
Le vent triste de la nuit.

Les grands arbres se balancent
Avec un gémissement;
Les flots sur le roc s'élancent
Et mugissent sourdement.

On dirait que l'eau qui gronde
Parle aux peupliers mouvants,
Et l'arbre répond à l'onde
En courbant sa tête aux vents.

Cri d'angoisse! hymne éternelle
De la vie et de la mort!
Pourquoi l'onde pleure-t-elle?
Pourquoi gémit l'arbre au bord?

L'arbre se plaint-il à l'onde
De ce souffle continu,
Qui lui prend sa feuille blonde
Et le va laisser tout nu?

L'onde se plaint-elle à l'arbre
De ce que l'hiver fatal

Va changer en blocs de marbre
Ses paillettes de cristal?

O rêveur, qui les écoutes,
Toi, dont le cœur effaré
Se déchire à tous les doutes,
Comme un chasseur égaré,

Il est une voix intime
Aux soupirs plus douloureux :
Ton âme, profond abîme,
Gémit plus tristement qu'eux.

Si le vent à l'arbre enlève
Sa parure de l'été,
Vois ton bonheur rêve à rêve
Par l'aquilon emporté.

Si l'eau se plaint au rivage
Des froids qui la gèleront,
Songe à cet hiver de l'âge
Qui va te glacer le front.

Le feuillage doit renaître
Au printemps plus radieux;
Le flot que l'hiver pénètre
S'élancera plus joyeux;

Mais cet hiver triste et morne
Qui saisit ton corps perclus
Est sans limite et sans borne :
L'été ne reviendra plus!

Sans qu'un autre espoir t'accueille,
Sans refleurir de nouveau,
Tu tombes comme la feuille,
Tu t'écoules comme l'eau.

O rêveur! songe à toi-même,
Passager dans ces lieux bas;

Songe au sinistre problème,
A l'énigme du trépas.

Nul de ceux qui sont sous terre
Ne l'a dit à son linceul;
Vie ou mort, c'est le mystère
Que Dieu garde pour lui seul.

A DEUX.

C'était dans le bois, sous l'ombrage,
Au soir;
L'ombre envahissait le feuillage
Plus noir,
Lui servant à la vierge frêle
D'appui :
Ils erraient ainsi tous deux, Elle
Et Lui.

Où donc allaient-ils, lorsque l'ombre
Croissait,
Tous les deux seuls par le bois sombre?
Qui sait?
Eux sans doute ils n'en savaient même
Plus rien.
Qu'importe où l'on va, quand on s'aime
Si bien!

A Jules Boilly.

LA CHEMINÉE DE CAMPAGNE.

Qu'il fait bon, quand la nuit lente et sombre est venue,
Quand la bise au dehors, dans la campagne nue,
Fait voltiger la neige en épais tourbillons,
Ou quand le brouillard froid pèse sur les sillons;

Qu'il fait bon, seul, tranquille et la tête inclinée,
Assis sous le manteau d'une ample cheminée,
Les coudes aux genoux et les mains au foyer,
Voir dans l'âtre rustique un chêne flamboyer!
C'est qu'une cheminée, en hiver, est un monde.
Le grillon s'y blottit dans sa fente profonde;
Hôte de bon augure, il se cache à mes yeux
Sous la plaque de l'âtre, et fredonne joyeux.
A son hymne bientôt répond un sourd murmure;
C'est le chaudron pendu dans la fumée obscure.
Sur sa tête il incline un couvercle rouillé,
Et lorsque de trop près il se sent chatouillé
Par le feu, dont il craint la douloureuse atteinte,
Il exhale en vapeur son haleine et sa plainte.
Les grands chenets de fer, immobiles tous deux,
Indifférents au bruit qui se fait autour d'eux,
Sourds au tison qui roule, au choc des étincelles,
Sur le seuil du foyer, comme deux sentinelles,
Semblent veiller exprès pour arrêter les jeux
De ces gaz pétillants, à l'essor ombrageux,
Qui, poussant dans la chambre une pointe indiscrète,
Allongent tour à tour et retirent leur tête.

Les branchages légers, les sarments onduleux,
D'où sortent en sifflant des jets roses et bleus,
Se crispent aux baisers de la flamme lascive.
Je les entends crier d'une voix convulsive :

« Où sont les beaux jours passés?
Dans l'arbre vaste et sonore,
Par les brises de l'aurore
Nous avons été bercés!

« En mai nos feuilles ouvertes,
Perçant le bourgeon vermeil,
Ont jailli sous le soleil,
Jaunes d'abord et puis vertes.

« L'oiseau, ce chanteur des bois,

Qui n'a que l'âme et les ailes,
Souvent sur nos cimes frêles
A posé ses légers doigts.

« Et nous, heureux de l'entendre,
En balançant le doux nid
Qu'il aime et que Dieu bénit,
Nous écoutions sa voix tendre.

« Puis nos feuilles ont bruni,
Tombant au vent de l'automne
Avec un bruit monotone;
Et les amours ont fini!

« Dans la forêt indignée
Sont venus les bûcherons,
Et partout aux environs
A retenti la cognée.

« Victimes du fer cruel,
Hélas! le feu nous dévore.
Nous ne verrons plus l'aurore
Ni les oiseaux ni le ciel.

« Jusques à la moindre branche,
Le feu nous prend tour à tour;
Nous devenons sans retour
Charbon rouge et cendre blanche. »

Ils disaient, quand le chêne, atteint profondément,
Crie et laisse échapper un sourd gémissement.
Il s'agite, vaincu par la flamme crispée,
Et, de l'extrémité que la hache a coupée,
Les pleurs qu'il retenait coulent en écumant.
Le vieux géant des bois exhale son tourment :

« Faibles rameaux, est-ce à vous de vous plaindre?
Vous n'avez pu, dans votre vie, atteindre
Jusqu'à l'hiver. Vous n'avez pas vécu.

Mais moi, qui fus l'orgueil de la forêt sauvage,
Qui vis cent fois s'étendre et tomber mon feuillage,
Moi, le rival du Temps, moi qu'il n'a pas vaincu!...

« J'ai vu grandir l'aïeul de notre maître;
J'ai vu mourir son père et son fils naître;
De tous les siens j'aurais usé les jours.
Enfant, j'avais pour lui des nids dans mon feuillage;
Et sous mon front puissant, vieillard courbé par l'âge,
Il se fût souvenu de ses jeunes amours.

« C'est sous mon ombre épaisse et parfumée
Qu'il vint s'asseoir près de sa bien-aimée;
Voici la mousse où sa main s'appuya,
Sous ma rugueuse écorce il eût pu voir encore
Deux chiffres enlacés, dont celle qu'il adore
Par un baiser bien tendre autrefois le paya.

« Aux jours du deuil, aux heures de l'étude,
Sous mon abri cherchant la solitude,
Il vint rêver, pleurer, prier les cieux.
Inutiles rameaux, est-ce à vous de vous plaindre,
Lorsqu'en des nœuds ardents cet ingrat laisse étreindre
Un ami de cent ans, planté par ses aïeux? »

Mais moi: — « Pourquoi gémir et m'accuser, vieux chêne?
Tu vis assez de fois changer l'espèce humaine.
Brûle! c'est ton destin! »
Je disais, et pourtant
Je m'étais attendri tout bas en l'écoutant;
J'avais compris son deuil. Sa douleur était juste,
Et saisi d'un remords, je lui dis: — « Arbre auguste,
Je fus cruel pour toi, mais tu m'en as puni.
A tes pieds, évoquant tout un passé béni,
J'aurais pu revenir m'asseoir sur tes racines!
Rêveur, j'eusse écouté ces notes argentines
Que la brise module entre les rameaux verts.
Dans le ciel de l'été, rayonnant au travers,

J'aurais cru voir passer peut-être une ombre douce ;
Et tandis que l'oiseau, couvant son nid de mousse,
Eût gazouillé là-haut sa joie ou sa langueur,
La voix du souvenir eût chanté dans mon cœur !
Il est trop tard !... »
L'effort de la flamme agrandie
Jusques au fond de l'arbre a porté l'incendie.
Soudain en deux moitiés il se brise... Un fragment
Roule sur les chenets, se redresse, et, fumant,
Comme un clocher frappé par la foudre, il s'embrase.
Pendant quelques instants il fume sur sa base,
Tandis que l'autre bout, sur le foyer brûlant,
Consumé par le feu plus égal et plus lent,
En charbons inégaux se divise dans l'âtre.
Longtemps encor j'y vois, ainsi qu'en un théâtre,
Des formes de rochers, de palais et de tours,
Grandir, se transformer et s'éteindre à toujours.
Longtemps je me complais à saisir au passage
Du vallon calciné le changeant paysage.
Quelquefois un charbon pétille, un léger feu
Voltige en chatoyant et lance un reflet bleu.
Bientôt tout devient noir, hormis quelque point rouge
Sorti pour un moment de la cendre qui bouge.
Enfin tout fait silence, et le grillon reprend
Sa chanson, qu'arrêta l'ardeur d'un feu trop grand :

« Je suis l'insecte d'ébène ;
Dans la nuit je me promène,
Moi, le lutin familier,
Moi, dont la noire prunelle
Reluit comme une étincelle
Dans la fente du foyer !

« Sous la cendre douce et tiède,
Content du coin qu'on me cède,
Je chante et n'exige rien.
Soufflez, vents ! Dieu me protège.

Tombe au dehors, froide neige!
Je suis heureux! je suis bien!

« Pour te bercer, mon bon hôte,
Je m'en vais d'une voix haute
Fredonnant l'hymne du soir,
Et, dans l'abri qui me cèle,
A grand bruit frappant mon aile
Contre mon corselet noir. »

Quand le dernier charbon s'est éteint sous la cendre,
Lui-même le grillon ne se fait plus entendre;
Enfin, dans le village où s'est tu chaque bruit,
L'horloge douze fois résonne... Il est minuit!

ENVOI.

Et toi, cher fugitif, toi qu'une ardeur dévore
De changer d'horizon et d'en changer encore;
Toi, mobile rêveur, que de malins démons
Entraînent loin de nous et par vaux et par monts,
Qui vas, sous d'autres cieux, cherchant d'autres spectacles,
Vois! tu rencontrerais plus de changeants miracles,
Plus d'aspects imprévus dans mon feu de Noël,
Que ne t'en peut offrir, là-bas, ton nouveau ciel.
Où vas-tu? quel pays te possède à cette heure?
Sur quelque route ardue, où le vent crie et pleure,
La lourde diligence, au coussin amaigri,
Cahote rudement ton corps endolori;
Tandis que plus tranquille et me croyant plus sage,
Je vais sur l'oreiller faire un autre voyage.

AMICA SILENTIA.

Viens! la nuit est belle, l'air pur,
Et le ciel sans nuage;
La lune glisse dans l'azur,

Comme un cygne qui nage;
Les fleurs mêlent en un parfum
Mille senteurs divines;
Nos cœurs unis n'en font plus qu'un,
Qui bat dans deux poitrines.

Pose tes deux mains sur mon bras,
Ton front sur mon épaule;
Viens! nous irons où tu voudras,
Dans les prés, sous le saule,
Au bord du ruisseau babillard,
Ou dans le bois qui tremble,
Marchant et parlant au hasard,
Mais heureux d'être ensemble!

A Madame Amélie Rivière.

POURQUOI PARTIR.

Pourquoi faut-il que le temps ait des ailes
Pour emporter notre ivresse et nos chants?
Pourquoi faut-il que ses mains trop cruelles
Fauchent nos jours comme l'herbe des champs?

Il me semblait que vous étiez venue
Depuis hier seulement parmi nous;
Et vous partez! vous n'êtes retenue
Ni par nos vœux ni par nos soins pour vous!

Aussi voyez comme Dieu nous retire
Son beau soleil, qui brillait sur nos fleurs!
Vous nous quittez, et l'aquilon soupire,
Et tout le ciel semble se fondre en pleurs!

Cette naïade à la course limpide,
Qui vous berçait de ses bras transparents,
Dans son regret plisse son front humide:
Son flot se trouble aux larmes des torrents.

Tout vous regrette. Ah! chère fugitive,
Vous emportez les meilleurs de nos jours;
Mais vous avez passé sur cette rive,
Et tout, de vous, y parlera toujours.

Errant tout seul sur les rives désertes
De cette Creuse où nous allions le soir,
Je croirai voir entre les feuilles vertes
Votre front pur ou votre grand œil noir.

Dans le sentier votre marche est tracée;
Le sable a pris l'empreinte de vos pas;
Je l'y verrai toujours, quoique effacée :
Mon cœur la garde et ne l'oublira pas.

Je glisserai dans ma barque de chêne,
Dont votre main guida les avirons;
Pour moi, l'écho de la rive prochaine
Dira vos chants aimés des environs.

Le souvenir, chimère caressante,
Me parlera des beaux jours révolus,
Et mes regards vous verront, quoique absente,
Dans ce pays où vous ne serez plus.

Longefont, 18 août 1856.

A Marie Désirée.

PROMENADE EN SEPTEMBRE.

Vois comme il fait beau ce soir!
Viens t'asseoir
Avec moi sur la colline,
D'où le val et les coteaux
Sont si beaux
Aux feux du jour qui décline.

Penserait-on que les cieux
Pluvieux
Ont inondé la nuit sombre,
En voyant briller si pur
Cet azur
Sans nuages et sans ombre?

Tel plus d'un être souffrant
Va montrant
Au jour des lèvres rieuses,
Qui, dans la nuit retiré,
A pleuré
Des larmes silencieuses.

Partout s'exhale des prés
Diaprés
Une senteur fraîche et douce.
Le soleil, en se penchant
Au couchant,
A séché l'herbe et la mousse.

Il dore les peupliers,
Les halliers
De la colline arrondie;
Ses clartés sur les vitraux
Des hameaux
Brillent comme un incendie.

Quel calme délicieux
Sous les cieux,
Et quels parfums dans la plaine!
Il me semble t'aimer mieux
Dans ces lieux
Où mon âme est plus sereine.

Quoi! déjà l'ombre en rampant
Se répand
Sur les terres labourées!
Les sommets d'où fuit le jour

Tour a tour
Perdent leurs teintes pourprées...

Le dernier rayon s'enfuit :
C'est la nuit!...
Dans la brume qui s'élève,
Le vallon vaste et profond
Se confond
Et s'efface comme un rêve.

Le brouillard vient froid et lent,
Nous voilant
Comme un linceul qu'on déplie.
Ce beau soir si tôt passé
M'a glacé
Le cœur de mélancolie.

O jours que naguère encor,
Plein d'essor,
J'appelais d'un cœur avide,
Je vous salue en secret
D'un regret,
Dans votre fuite rapide.

O ma brillante saison!
Horizon
Qui me semblais sans barrière,
Je te touche avec la main;
Mon chemin
Est déjà long en arrière.

Pour endormir mon émoi,
Berce-moi
De ton amour qui m'enivre;
Mêle à mon austérité
Ta gaîté,
Et console-moi de vivre!

Si par toi mon cœur aimé
Dort calmé,

Un deuil secret y demeure;
Septembre a quelques retours
De beaux jours,
Mais la nuit vient de bonne heure.

L'oiseau chante à pleine voix,
Et les bois
Gardent encor leur couronne;
Mais sous l'austère beauté
De l'été,
On pressent déjà l'automne.

L'ŒIL DU LÉZARD.

Regarde! il court, il glisse, il rôde,
Vif et léger, charmant à voir,
Des vieux murs vivante émeraude,
Le lézard à l'œil de jais noir.
Sous le lierre qui le recèle,
Il est trahi par son regard.
J'aime à voir, comme une étincelle,
Briller l'œil charmant du lézard.

Un œil noir en forme d'amande,
Doux en face et fier de côté;
Un œil qui supplie et commande,
Un œil ardent et velouté;
A la fois puissant et timide,
De fasciner possédant l'art,
Étincelant sans être humide,
Tel est l'œil charmant du lézard.

Tel est aussi ton œil que j'aime,
Ton œil qui m'atteint jusqu'au cœur,
Soit qu'il ait la douceur suprême,
Soit qu'il ait le souris vainqueur.
Voilà le rêve qui m'attire

Auprès des vieux murs à l'écart;
Voilà pourquoi j'aime à voir luire
Le charmant œil noir du lézard.

MÉDITATION.

Quand vous êtes couverts du linceul solitaire,
O morts, qu'éprouvez-vous ?
Êtes-vous soucieux de ce qu'on fait sur terre,
Vous qui dormez dessous ?
De ceux qui sont restés dans ce monde où l'on doute
Sentez-vous les douleurs ?
Entendez-vous filtrer jusqu'à vous, goutte à goutte,
Ce qu'ils versent de pleurs ?
Écoutez-vous leurs vœux, comme un lointain murmure
Qu'on perçoit à demi ?
Vous réjouissez-vous, lorsque la sépulture
S'ouvre pour un ami ?
Souffrez-vous, pauvres morts, quand il ne vient personne
Vous parler du passé ?
Quand la mousse dévore et quand l'herbe environne
Le tombeau délaissé ?
Quand vous n'entendez plus rien pleurer que la pluie,
Rien gémir que les vents,
Rien passer qu'un oiseau qui par instant s'appuie
Sur vos cyprès mouvants ?

Non! vous ne souffrez pas! J'ai soulevé la pierre
Du sépulcre béant,
Et j'ai sondé l'abîme, et j'ai vu la poussière,
Et j'ai crié : — « Néant!
Poussière, tu n'es rien! cendre, tu n'es pas l'être
Que nous avons chéri!
Tu n'es qu'un vêtement dédaigné par son maître,
Et qu'un lambeau flétri.
Rien de lui n'est entré dans la terre, où retombe
Le corps matériel.

Qu'attendons-nous ici ? Poussons du pied la tombe,
Et regardons le ciel ! »

Pourtant nous nous penchons, attendris, vers ces restes ;
Nous aimons ces lambeaux ;
Nous gardons, oublieux de nos âmes célestes,
Le culte des tombeaux.
Nous chérissons encor dans sa dépouille humaine
L'être qui nous fut cher ;
Mortels, nous ressentons le bonheur et la peine
Avec des cœurs de chair.

A Madame la comtesse de Bondy.

LE SPECTRE DU JOUR PASSÉ.

Me voilà seul dans la tour solitaire
Où, quand tout dort, un fantôme apparaît.
Il est minuit, c'est l'heure du mystère :
Le timbre sonne... et je tremble en secret.

Un léger souffle a fait vibrer ma porte ;
Je ne sais quoi de vague et d'incertain
Glisse sans bruit, dans l'air qui me l'apporte.
— « Que me veux-tu, sylphe, gnome ou lutin ? »

« — Hélas ! je suis l'ombre de la journée
Que minuit tue et qui vient de finir.
Bien tard éclose et bientôt terminée,
Je ne suis plus qu'un vague souvenir.

« Je viens chez toi reposer. Je réclame
Un tombeau. Non ! je veux plutôt un nid.
J'échaufferai dans ton sein ma pauvre âme ;
J'y chanterai le bonheur qui finit.

« J'y parlerai de ces rapides heures
Qui m'ont fait vivre et qui t'ont enchanté,

Quand tu vécus charmé de ces demeures
Où l'esprit règne, où sourit la beauté... »

Puis le fantôme à la voix souveraine,
Fixant sur moi son œil tendre et vainqueur,
M'environna d'une invisible chaîne,
Et d'un seul bond se blottit dans mon cœur.

— « Je te connais, sylphe adoré, lui dis-je;
Enchaîne-moi sans peur et sans pitié.
Dans le ciel même on connaît ton prestige,
Et sur la terre on t'appelle Amitié! »

Château de la Barre, 1862.

A Ernest Courbet.

LA JEUNE FILLE ET LES FLEURS.

IDYLLE.

L'âme de mille fleurs dans les zéphyrs semée.
ANDRÉ CHÉNIER.

Jeune fille des champs, vierge aux brillants cheveux,
Tu souris et ne sais, enfant, ce que tu veux.
Tu butines des fleurs dont tu pares ta tête,
Et seule tu te plais à des pensers de fête;
Puis ces fleurs dont ta main, ta main aux légers doigts,
Entrelaçait les nœuds recommencés vingt fois,
Tu n'en veux plus; ces fleurs si bien faites pour plaire
Soulèvent, et pourquoi? ta mutine colère.
Ton giron s'embaumait de leurs flots diaprés,
Et tu vois en dédain ces dépouilles des prés,
Et tes jeux enfantins en ont jonché la route,
Et le soleil les fane. O jeune fille, écoute!
N'entends-tu pas des voix, de faibles voix, tout bas,
Comme un soupir du vent, murmurer sous tes pas?
Dans cet air pur qui joue autour de ton visage,

Enfant, ne sens-tu rien te toucher au passage ?
Ce sont les voix, hélas ! les spectres de ces fleurs
Mortes par toi, venant te chanter leurs douleurs :
— « Jeune fille cruelle entre les plus cruelles,
Pourquoi nous immoler, ne sommes-nous pas belles ?
Sur le front de nos sœurs le soleil matinal
Laisse encor la rosée et l'éclat virginal.
Nous-mêmes nous n'avions, sous une douce haleine,
Qu'entr'ouvert nos boutons qui parfument la plaine :
Aucun hôte de l'air, aucune abeille encor
Ne s'étaient enivrés à nos calices d'or.
Le miel y reposait. Ce fut toi la première
Qui vins, qui respiras notre odeur printanière;
Tu nous cueillis, et nous qui n'avions pour fleurir
Qu'un matin, avant l'heure il nous fallait mourir.
Encor nous nous donnions avec joie en offrande
Pour orner tes cheveux d'une fraîche guirlande,
Pour briller sur ton front, pour embaumer ton sein;
Et voilà que tu vas, sans regret, sans dessein,
Nous semant par la plaine, où le vent, la poussière,
Et le pied du passant, cette injure dernière,
Flétriront sans retour nos pétales meurtris,
Qui jusqu'au soir peut-être auraient été fleuris !
Retourne-toi ! contemple un instant nos corolles
Rouvrant pour t'accuser leurs lèvres sans paroles;
Respire encor, respire un seul instant, rien qu'un,
Leur suprême soupir, leur suprême parfum ;
Donne un dernier regret aux victimes gisantes
Qui sous tes pieds mutins périssent innocentes,
Et nos âmes de fleur en paix s'envoleront
Où tout fuit, où fuira la beauté de ton front,
Et ta jeunesse heureuse, et la vive allégresse
Qui brille sur ta lèvre, ô folle enchanteresse !
Où fuiront tes désirs, tes rêves, ton amour;
Où toi-même... Imprudente? Ah ! garde qu'à ton tour
Un être sans pitié comme toi ne te cueille,
Et, jouet d'un instant, sans remords ne t'effeuille ! »

Or l'enfant s'en allait, rieuse, par les champs;
L'oreille inattentive aux reproches touchants,
Elle allait, et l'air pur, le parfum des campagnes,
Et les rires lointains de ses jeunes compagnes,
L'excitaient à la joie; et sa distraite main,
Semant toujours ses fleurs, en jonchait le chemin...

Mais quand elle revint, sur le soir, sa figure
Était triste; ses pieds, dans la poussière impure,
Soulevaient cent débris informes et souillés;
Et, le cœur gros de pleurs, les yeux de pleurs mouillés :

— « O mes fleurs! disait-elle, ô fleurs, si parfumées
Quand je vous effeuillais, quand je vous ai semées,
Ce matin, sur la route, où donc est votre éclat?
La poussière a terni ce contour délicat,
Le soleil a séché ces feuilles odorantes,
Et les passants oisifs, et les chèvres errantes,
Ont fait de vous, hélas! un objet de mépris;
Et moi-même... je pleure en foulant vos débris.
Combien un seul matin a changé mes pensées:
Je vous plains à mon tour, victimes dispersées,
Fleurs à qui le parfum ne peut être rendu.
Comme votre beauté, mon bonheur est perdu! »

LES CORBEAUX.

BALLADE.

La nuit descend, nuit douce et printanière.

Le vieux Comte assassiné
Gît dans la sombre clairière.
Nul n'a fermé sa paupière;
Il dort sans croix, sans prière...
Les corbeaux ont bien dîné!

Le bois exhale un parfum qui pénètre.

Le coup mortel fut donné :
Qui sait comment ? Par quel traître ?
Qui le sait ? Dieu, le grand maître,
Et deux complices, peut-être...
Les corbeaux ont bien dîné !

La lune court de nuage en nuage.

Le faucon chaperonné
N'est pas rentré dans sa cage.
La Comtesse au doux visage
Sourit à son gentil page...
Les corbeaux ont bien dîné !

SECRÈTE PENSÉE.

Dans ton cœur joyeux ou blessé,
Tu gardes à jamais empreintes
Les reliques mornes et saintes,
Les traces mortes du passé.

Comme un bourdonnement d'abeille,
Un murmure vague et confus
T'entretient de ce qui n'est plus,
Et tu prêtes en toi l'oreille.

Sur ta lèvre où tout bruit s'est tu
Posant tout à coup ton doigt rose,
Tu dis : — « Je pense à quelque chose ! »
O rêveuse, à quoi penses-tu ?

Qui le sait ? qui le pourrait dire ?
Tu laisses à tous ignorer
Quel souvenir te fait pleurer,
Quel vague espoir te fait sourire.

Tu dérobes à tous les yeux
Ton âme : il faut qu'on la devine.

C'est une fleur chaste et divine,
Qui ne s'ouvre que pour les cieux.

Mais c'est un bonheur doux et triste
Que de la respirer d'en bas,
Cette fleur qu'on n'entrevoit pas,
Et de connaître qu'elle existe.

A mon cher oncle Paul Richer.

LE COMTE ADICK.

BALLADE.

La trompette des alarmes
A sonné dans les châteaux.
Le comte Adick prend ses armes
Et rassemble ses vassaux.
A l'appel de la patrie,
Jamais magnat de Hongrie
N'a tardé, même d'un jour.
Il met sa cotte de maille;
Son bon cheval de bataille
Hennit au pied de la tour.

Une belle et noble Dame
Regarde tous ces apprêts,
Et sourit, la mort dans l'âme,
D'un sourire pur et frais :
C'est la jeune fiancée,
Qui concentre sa pensée
Sur le Comte, ses amours,
Qu'elle voit, de sa fenêtre,
Partir, pour longtemps peut-être,
Et peut-être pour toujours.

Mais de gémir elle a honte,
Car la Hongrie en danger

Appelle le noble Comte
Pour combattre et la venger.
Aux brillants éclairs du sabre,
Au destrier qui se cabre,
Elle rit avec effort;
Elle parle de victoire,
De prochain retour, de gloire,
Et rêve blessure et mort.

« — Je pars, ma blonde Gisèle;
Mais je te rapporterai
Et mon cœur aussi fidèle,
Et mon nom plus honoré.
Cet anneau de fiancée
Tient mon âme à toi fixée
D'un nœud qu'on ne peut briser! »
Puis il prend sa main petite,
Et sur la bague bénite
Il dépose un doux baiser.

Soudain la trompette sonne;
L'adieu se perd dans le bruit.
Sur le coursier qui frissonne
Le Comte part : tout le suit.
Au soleil, dans la poussière,
Flotte la rouge bannière
Et luit mainte armure en feu:
Gisèle en pleurs suit leur trace,
Et le dernier bruit qui passe
Lui porte un dernier adieu.

Adick, aux champs du carnage,
Fait briller son noble cœur.
La gloire aime le courage;
Adick est partout vainqueur,
Cependant sa fiancée,
D'un mal dévorant blessée,
Voit de bien près le tombeau,

Et le venin qui ravage
Marque à jamais son passage
Sur ce front hier si beau.

La beauté n'est rien pour elle;
Cependant à son miroir
Elle court, pauvre Gisèle,
Et frémit de s'y revoir!
Un deuil affreux la dévore;
Comment plaira-t-elle encore
A ce héros des combats,
Qui déjà revient peut-être,
Et, la voyant apparaître,
Ne la reconnaîtra pas!

« — Oh! je voudrais être morte!
Pourquoi voir encor le jour,
Si le mal qui fuit m'emporte
Mon bonheur et mon amour?
Tandis qu'à son apanage
Adik joint, par son courage,
La gloire d'un nom vanté,
Je perds ma seule richesse,
Mon seul titre à sa tendresse,
Ma couronne de beauté! »

Tandis qu'elle fond en larmes,
Partout résonne à la fois
Le bruit des pas et des armes.
Du comte Adick c'est la voix :
« — Où donc es-tu, ma Gisèle?
Viens! viens! celui qui t'appelle,
C'est ton bien-aimé; c'est moi! »
Elle frémit de l'entendre.
Ce cri d'une voix si tendre
Lui remplit le cœur d'effroi.

« — Ne m'approche pas, dit-elle
Dans son douloureux émoi.

Fuis! j'ai cessé d'être belle;
Je suis indigne de toi! »
Et ses deux mains, avec crainte,
D'une convulsive étreinte
Voilaient son front agité.
Mais lui : « — Viens à moi! je t'aime!
Si ton amour est le même,
Que m'importe ta beauté! »

« — Non! à mon âme éperdue
Epargne ce désespoir;
Tu frémiras à ma vue! »
« — Mes yeux ne peuvent plus voir!... »
Elle regarde... A la guerre,
D'une atteinte meurtrière,
Le comte a perdu les yeux.
« — Adick, ô toi que j'adore,
Tu peux donc m'aimer encore!
Soyez bénis, justes cieux! »

Partout la jeune comtesse
Conduit l'aveugle adoré;
Et si d'une gaze épaisse
Elle a le front entouré,
Ce n'est pas qu'elle regrette
Sa forme autrefois parfaite :
Elle craint, d'un cœur jaloux,
Que sur sa beauté perdue
Quelque parole entendue
N'attriste son noble époux.

A UN TOIT HOSPITALIER.

Que jamais dans ses dons l'Éternel ne t'oublie,
Que l'orage t'épargne, ô toit hospitalier!
Car j'ai trouvé la joie et l'amitié chérie,
Hôtes charmants, assis autour de ton foyer.

D'un manteau verdoyant que la paix t'environne;
Que pour tes habitants les jours soient sans douleurs;
Que les ans tour à tour embaument ta couronne
De la saveur des fruits et du parfum des fleurs!

Toi, n'en sois point jalouse, ô ma chère Neustrie!
Ton doux nom dans mes chants ne fut pas oublié.
Tu m'as donné le jour; mais, pour moi, la patrie
Est partout où mon cœur rencontre l'amitié.

A Marie Désirée.

SOURIRE ET PLEURS.

Quand tu souris, à quoi sert de me dire
Quel songe heureux a charmé ton sommeil?
Ton bonheur seul me suffit; ton sourire
Est pour mon cœur un rayon de soleil.

Mais sur ton front quand un chagrin se pose,
Mais quand tes yeux sont inondés de pleurs,
Alors je veux en connaître la cause;
J'en veux ma part, j'ai droit à tes douleurs.

Tout mon bonheur n'est-il pas dans ta joie?
Tout mon malheur n'est-il pas dans ton deuil?
Te soutenir, te guider dans ta voie,
Te rendre heureuse, est mon plus doux orgueil.

Mais quand je vois tomber ces tristes gouttes
Sur ton visage éteint et languissant,
J'échangerais, pour les racheter toutes,
Contre chacune une goutte de sang.

COMBAT DE COQS.

IDYLLE ANTIQUE

D'APRÈS LE TABLEAU DE GÉROME.

« — Quoi! pas même un baiser, Daphné, Daphné cruelle?
« — Non! laissez-moi, Chromis! » Mais la vierge rebelle,
Déguisant son amour d'un voile de rigueur,
Refusait de la bouche et consentait du cœur.
Chromis reprit alors : « — Vois-tu, près de cet arbre,
Cet autel en ruine et ce grand sphinx de marbre?
L'herbe naissante y forme un siège épais et doux;
La Dryade a fleuri cet asile pour nous.
Suis-moi. J'ai déposé sous ce riant bocage
Deux coqs, fiers prisonniers, dans une double cage;
Je veux te les montrer. Crains-tu rien d'un amant?
Je le jure, et les Dieux écoutent mon serment,
Je ne tenterai rien qui te puisse déplaire.
Viens de mes deux captifs admirer la colère,
Leurs yeux étincelants, leurs gestes animés.
J'ouvrirai le passage aux lutteurs emplumés;
Tu les verras soudain, franchissant la barrière,
L'un vers l'autre élancés, dans leur lutte guerrière,
Se prendre, se quitter, et, les ongles sanglants,
Se menacer du bec et se battre les flancs. »
Or Daphné : « — Voyons-les, ces belliqueux athlètes;
Mais puisque toi, Chromis, tu me donnes des fêtes,
Quels seront et le prix et l'arbitre des jeux? »
— Et l'arbitre et le prix, c'est toi, si tu le veux.
Tu lanceras toi-même un des coqs dans l'arène;
Il sera ton champion. S'il est vaincu, pour peine
Tu paîras deux baisers. — Mais s'il battait le tien?
— Si le tien est vainqueur, hélas!... je n'aurai rien. »

Ils disaient, et bientôt de leurs cages ouvertes
Le berger délivra les combattants alertes.
Daphné choisit un coq valeureux et puissant,

Qui d'abord frappa l'air d'un cri retentissant.
Le lutteur de Chromis, plus délicat, plus frêle,
Roulait un œil oblique et semblait traîner l'aile.
Dès le premier assaut, la timide Daphné
Ne vit pas sans frayeur le combat acharné.
Interdite, une main sur la cage appuyée,
De l'autre elle pressait sa poitrine effrayée.
Cependant, attentive à leurs chocs furieux,
Elle ne pouvait plus en détourner les yeux.
Plus habile, Chromis, saisissant l'avantage,
De son coq chancelant ranimait le courage,
Le flattait de la main, l'excitait de la voix,
L'ennemi bondissant menaçait à la fois
Des ongles et du bec ; mais le faible adversaire,
Par la feinte échappant au péril qui l'enserre,
Se détourne, et tandis qu'incertain sur le sol
Le lutteur de Daphné se préparait au vol,
Il le frappe du bec, et redouble, et l'accable,
Et le jette sanglant, vaincu, mort sur le sable.

Or, tandis que de l'aile il fustigeait les airs,
Se hérissait, lançait de ses yeux deux éclairs,
La crête relevée et chantant sa victoire,
Daphné fuyait au bruit des fanfares de gloire.
Elle fuyait, légère ; elle était déjà loin.
Et Chromis : « — Ah ! parjure ! ah ! le ciel m'est témoin
Que tu n'as pas rempli la promesse donnée ! »
L'enfant capricieuse, à ses cris retournée,
Riait de sa fureur et de son embarras.
Chromis vole ; il l'arrête, il la tient dans ses bras.

Ah ! qu'il est doux, après la course palpitante,
D'embrasser la parjure émue et haletante !
Son visage est plus rose et son cœur bat plus fort.
Elle rit, elle essaye un impuissant effort,
Et détourne la bouche, et feint de se défendre,
Et ne veut refuser que pour mieux laisser prendre.

Juillet 1851.

AMITIÉ MORTE.

Elle est morte! elle est morte,
Ma plus chère amitié!
Le fossoyeur l'emporte;
C'est à faire pitié!

Je gardais, ô folie,
Son doux rêve en moi seul!
Elle est ensevelie
Froide en ce froid linceul;

Et mon esprit, plus sombre
Qu'il ne fut gai jadis,
Va chantant à son ombre
Un long *De profundis!*

C'était mon bien, ma joie,
Et la chair de ma chair;
Un seul éclair foudroie
Tout ce qui me fut cher.

D'une âme trop aimante,
Toi, qui t'es fait un jeu,
Tu ris... Je me lamente :
Cela t'importe peu.

C'était facile chose
De te laisser chérir;
Mais ton humeur morose
Ne se plaît qu'à meurtrir.

Ta langue frappe et navre;
C'est un dard venimeux.
Elle a fait un cadavre
De qui t'aimait le mieux.

Mon amitié fidèle
N'est plus qu'un froid lambeau;

Dans mon cœur plus froid qu'elle
Je l'ai mise au tombeau.

Adieu ! je lance au gouffre
Tous mes maux révolus.
A ton tour pleure et souffre :
Les morts ne souffrent plus !

A Octave Uzanne.

HISTORIETTE DU TEMPS PASSÉ.

Tallemant des Réaux est un conteur parfait;
Son style a du piquant, de la force, du trait;
Il ne farde jamais la pensée, et sa prose
Nomme sans marchander par son nom chaque chose.
Mais ce que j'aime en lui, bien que leste et moqueur,
C'est qu'il ne raille pas les sentiments du cœur.
Je veux en rapporter une histoire charmante :

« Un Monsieur de Givry naguère eut pour amante
Une dame de qui le nom me fut caché.
A la dame il était vivement attaché,
Et comme il voyait bien qu'elle l'aimait de même,
Il en voulait avoir une faveur suprême.
« — Si vous saviez, dit-elle, en quel malheur je suis,
« Mon ami, vous auriez pitié de mes ennuis.
« A vous perdre jamais je ne puis me résoudre,
« Et je sens qu'en mon cœur je ne pourrais m'absoudre
« De vous avoir cédé selon votre désir,
« Je vous aime et je meurs de cruel déplaisir. »
Le cavalier connut, à sa figure éteinte,
A ses pleurs, que ces mots n'étaient pas une feinte.
Encor qu'il fût certain qu'il n'avait qu'à vouloir
Et qu'à persévérer un temps pour tout avoir,
Il en fut si touché qu'il lui dit : « — Je vous aime,
« Madame; mais je prends à témoin le ciel même

« Que je n'en dirai mot, content de la douceur
« De pouvoir vous chérir comme on fait une sœur. »

Une chose avant tout me charme dans ces lignes ;
Ce sont des sentiments si chastes et si dignes,
Dans un siècle souvent décrié pour les mœurs.
Aurions-nous aujourd'hui de plus pures humeurs?
Non sans doute, et je crois que nos Don Juan modernes
Traiteraient ce récit de sottes balivernes.
Des Réaux cependant n'est pas collet-monté ;
Il ne nous mâche rien, parle avec crudité :
Il admire la chose et la trouve fort belle.
Mais nos galants du jour sont d'une autre cervelle ;
L'amour n'est rien pour eux qu'une course au clocher,
Un but qu'à travers champs il faut aller chercher,
Au galop, en sautant des ruisseaux et des haies.
Ils sont peu soucieux des affections vraies ;
Ils n'admettent qu'un point : distancer les rivaux ;
Et les femmes, pour eux, sont moins que les chevaux.

A Frédéric Baudry.

LE ROI DE MER.

BALLADE.

Seule, accoudée aux créneaux de la tour,
La blonde enfant du Koning de Norwège,
Les yeux rêveurs, penchait son front de neige
Vers l'Océan qui grondait à l'entour.

La mer montait, vaste, profonde et fière ;
A l'horizon, la lune au front changeant
Sortait de l'onde, et son disque d'argent
Versait à peine une blanche lumière.

Du sein des flots lentement entr'ouverts
Semble monter une figure vague

Qui se dessine au travers de la vague,
C'est un jeune homme au corps pâle, aux yeux verts.

La vierge a vu, terrifiant prodige !
Un regard fixe enchaîner son regard ;
Sa voix s'éteint, son œil devient hagard,
Elle a senti les frissons du vertige.

Car ce jeune homme est un roi de la mer ;
Il nage, il sort de la vague azurée,
Et malgré soi, vers l'abîme attirée,
L'enfant se penche et tombe au gouffre amer.

Nul n'entendit ses plaintes étouffées ;
L'onde un instant bouillonna près du bord ;
L'enfant n'eut pas d'autres hymnes de mort
Que la chanson des Elfes et des Fées.

« — Viens ! disaient-ils, blanche perle du Nord !
Viens te bercer à notre doux murmure.
Moins belles sont que ta pâle figure
Les fleurs des mers où ton œil bleu s'endort.

« Nous t'aimerons, nous les Elfes des grèves ;
A toi nos dons, nos trésors les plus beaux,
Les fleurs des rocs, les diamants des eaux,
Et nos palais plus brillants que tes rêves !

« Viens avec nous ! Loin de ton sol neigeux,
De notre roi tu deviendras l'épouse ;
Ton ciel sera la mer vaste et jalouse ;
Tu régneras sur l'empire orageux.

« Tu plongeras dans ces conques nacrées,
Pavillons d'or, labyrinthes d'azur,
Où nous dormons, quand sur le flot obscur
La lune épand ses lueurs éthérées.

« Nous te ferons des jardins de corail ;
Nous donnerons pour ombre à ta retraite
L'arbre de pourpre où le poisson s'arrête.

Comme un fruit d'or sous des rameaux d'émail.

« Viens donc en paix, enfant aux tresses blondes;
L'heure éternelle a commencé pour toi.
Viens avec nous, reine de notre roi! »
Ainsi chantaient les esprits bleus des ondes.

Ainsi ce corps si beau dans sa fraîcheur,
L'Océan froid le berçait sous ses ombres;
Et de doux chants, venus des gouffres sombres,
Dans son esquif étonnaient le pêcheur.

LE VIEUX FOSSOYEUR.

Voyez-vous cheminer tout seul
Ce vieillard au vêtement sombre?
Il est courbé comme un aïeul;
Il marche sans bruit comme une ombre.

Dans les plis épais d'un drap noir,
Il emporte sous son bras gauche
Un long coffret qui laisse voir
Je ne sais quelle informe ébauche.

Ce vieillard, c'est un fossoyeur;
Un enfant est dans cette bière;
Du tombeau le noir pourvoyeur
Va lentement au cimetière.

On dirait qu'il berce en marchant
Le petit corps, vieillard étrange,
Et tout bas il lui dit un chant
Qui l'endorme en son dernier lange.

« — Te voilà, petit orphelin,
Le front pâli, les lèvres blanches,
Entouré d'un morceau de lin,
Et couché dans un lit de planches,

« Tu t'en vas sans avoir goûté
Les plaisirs corrompus de l'homme;
Tu vas dormir l'éternité;
Petit, tu vas faire un bon somme.

« Mieux vaut ne pas manger un pain
Trempé de pleurs et d'amertume;
Jeune, on dort mieux dans le sapin
Que vieux dans un bon lit de plume.

« Notre vie à tous ici-bas
Est une mort perpétuelle;
Tandis qu'en ce monde où tu vas,
La mort est la vie éternelle.

« Sur le sol dont je vais couvrir
Tes yeux flétris dans leurs orbites,
Ton petit corps fera fleurir
Du gazon et des marguerites.

« Ton âme quitte un triste lieu
Pour le ciel; tu gagnes au change.
Tu meurs sans péché : le bon Dieu
Va de toi faire un petit ange.

« Petit, quand tu seras aux cieux,
Quand tu verras Dieu sans mystère,
Parle-lui pour ce pauvre vieux
Qui t'a creusé ton lit sous terre. »

Ainsi, s'entretenant tout seul,
Le vieillard au vêtement sombre
Passe courbé comme un aïeul,
Et s'en va sans bruit comme une ombre.

LE JARDIN DE WANG-WEI.

Du haut en bas du pavillon
Brillait l'émail des briques vertes;

Autour des fenêtres ouvertes
Resplendissait le vermillon.

Sur les piliers, sur les murailles,
Aux solives du corridor,
S'enlaçaient mille dragons d'or
Cuirassés de larges écailles.

Un bord dentelé couronnait
Le toit de porcelaine antique;
La girouette fantastique
Sur le ciel bleu se contournait.

Les plus beaux oiseaux de la terre
Chantaient dans les bosquets obscurs;
Les fleurs aux parfums les plus purs
Étincelaient dans le parterre.

Séduit par l'éclat du verger,
J'admirais sa splendeur féconde,
Et je ne trouvais rien au monde
Plus beau que les fleurs du pêcher.

Mais tout à coup je vis sourire,
Entre les treillis de bambous,
Deux de ces yeux brillants et doux
Pour qui l'on perdrait un empire.

L'éventail léger se plia;
J'aperçus l'enfant rose et blanche,
Souple comme un saule qui penche,
Fraîche comme un camélia.

A sa grâce, à son regard tendre,
A ses sourcils fins et soyeux,
Je crus voir la fille des Dieux
Qui parmi nous daignait descendre.

A mon aspect elle sourit,
La belle enfant aux dents de jade;

Puis des rougeurs de la grenade
Son front délicat se couvrit.

O printemps! tes beautés nouvelles
N'ont plus d'attrait pour me toucher ;
J'admirais les fleurs du pêcher,
Et maintenant j'ai pitié d'elles!

A Marie Désirée.

SOIR D'ÉTÉ.

Vois! le soir est si calme et le ciel est si bleu!
Demeure encor, demeure assise à cette place.
Pressé contre ton cœur, je n'entends dans l'espace
Que ses doux battements près de mon front en feu.

Nulle brise ne court, nul feuillage ne ploie.
Les oiseaux et les fleurs s'endorment dans la nuit.
Ils vont rêver d'amour ; restons comme eux sans bruit;
Nous qui sommes heureux, ne troublons pas leur joie.

Il est, dans cette paix qui suit la fin du jour,
Je ne sais quelle extase imposante et divine.
L'être le plus petit, dans sa frêle poitrine,
Renferme un monde entier de prière et d'amour.

L'alouette s'élève en songe plus légère;
L'insecte bourdonnant rêve un ciel tout d'azur.
Chaque fleur est une âme et verse dans l'air pur
Un parfum plus voilé qui semble une prière.

Ce monde qui s'endort aux pieds du Créateur,
Et la terre, et le ciel, et ces milliards de mondes
Que chaque soir rallume au sein des nuits profondes,
Répondent par leur calme au calme de mon cœur.

C'est la nuit! la nuit douce auprès de toi que j'aime.
Dormez, petites fleurs! petits oiseaux, dormez!

Moi je lis dans ton âme et dans tes yeux aimés
Un bonheur calme et pur comme le ciel lui-même.

A Félix Andry.

CHÉRIFA.

Mon cheval est roi de l'espace.
Moins prompt que lui le coup d'œil passe,
Moins prompts les éclairs des fusils.
Il boit le vent! et son crin sombre
Est bleu comme un pigeon dans l'ombre :
Mebrouck est l'orgueil du pays.

Au loin nos tribus sont errantes.
Où rencontrer leurs larges tentes?
Où sont les vierges du Guébla
Et leurs pavillons d'écarlate?
Où sont le tapis et la natte,
Et l'hospitalité d'Allah?

N'avez-vous pas eu des nouvelles
De nos juments, de nos chamelles,
Des puits où mes frères ont bu?...
Dieu rende aveugles les infâmes
Qui pourraient porter dans leurs âmes
Haine aux enfants de ma tribu!

Leur course au midi se prolonge,
Et mon cœur dans l'ennui se plonge.
Mebrouck, porte-moi vers les miens!
Mon oncle a des juments de race;
De leurs aïeux on suit la trace
Depuis les temps les plus anciens.

Chacune en sultane s'avance;
Un nègre de Kora les panse,
Un nègre plus noir qu'un cercueil.

Il les mène au bain; il leur donne
Le lait pur, l'orge qui foisonne...
Dieu les garde du mauvais œil!

Dans leur troupe à l'amour rebelle,
Mebrouck, tu prendras la plus belle,
Et moi je verrai Chérifa,
Chérifa, cette beauté fière,
La plus noble et la plus altière
Qu'un dharaï jamais coiffa.

Ses cheveux, où l'or s'entrelace,
Tombent autour d'elle avec grâce;
Vous diriez le plumage noir
De l'autruche à la voix stridente,
Qui demeure au désert et chante
Auprès de ses petits le soir.

Son sourcil noir est l'arc du More;
Les cils de cet œil que j'adore
Sont pareils aux barbes du blé
Mûri dans la saison nouvelle;
Son œil est l'œil de la gazelle
Au pied rapide, au cœur troublé.

Sa bouche est l'aurore vermeille;
Son haleine au musc est pareille;
De ses dents les deux rangs unis
Semblent les gouttes de rosée
Dont au matin est arrosée
La fleur qui parfume Tunis.

Près de sa peau douce et musquée,
Du minaret de la mosquée
L'albâtre étincelant jaunit;
Moins pure est la lune sans voile,
Moins radieuse est une étoile
Qu'aucun nuage ne ternit.

Le dessin d'un bleu tatouage

Ajoute encore à son visage
Je ne sais quel charme attrayant;
On dirait la fleur de la fève.
Dieu la fit belle comme un rêve,
Pour ravir l'esprit d'un croyant.

O toi, qui connais la contrée,
Colombe à l'aile bigarrée,
Qui portes un burnous d'azur
Si bien posé sur tes épaules,
Toi qui roucoules sous les saules,
Pars! vole à travers le ciel pur!

Oiseau! ma force est abattue :
L'amour, c'est la flèche qui tue;
L'amour, c'est le poignard vainqueur!
Va dire à celle qui me charme
Qu'elle m'a porté, de cette arme,
Deux coups, l'un aux yeux, l'autre au cœur!

LE SPECTRE DU FIANCÉ.

Quand tu danses, rieuse, et brillante, et parée,
Ne vois-tu pas
De ton fiancé mort la figure effarée
Qui suit tes pas?

Dans un gai tourbillon quand la valse t'emporte
Parmi les fleurs,
Ne vois-tu pas tourner la tête pâle et morte
Du spectre en pleurs?

Tu l'avais oublié; mais quelqu'un par mégarde
L'ayant nommé,
Tu crois l'apercevoir, là-bas, qui te regarde,
Inanimé!

Un voile est sur ta vue, et les lustres pâlissent.
Leurs feux tremblants

Montrent le bal peuplé de fantômes, qui glissent
Muets et blancs.

L'orchestre ne murmure à ton oreille éteinte
Qu'un chant de deuil:
Les rires des danseurs te semblent une plainte
Sur un cercueil.

L'effroi serre ta gorge, et le frisson agite
Ton corps joyeux;
Et des pleurs ont monté, de ton cœur qui palpite,
Jusqu'à tes yeux.

Danse, jeune fille, danse;
Il est mort depuis six mois;
Ce n'est pas aux morts qu'on pense,
Ce n'est pas aux cercueils froids!

L'oubli sied bien aux fronts roses.
Te souviendras-tu demain
De ces fleurs à l'aube écloses
Pour se faner dans ta main?

Elles n'auraient pas peut-être,
Pour parer ton front si beau,
Eu le temps qu'il faut pour naître
Sur l'herbe de son tombeau.

Danse, danse! mais redoute,
Une nuit, après le bal,
A l'heure sombre où l'on doute,
De voir le spectre fatal.

Sa voix morte, pour la danse,
Comme autrefois te prira;
Son bras osseux, en cadence,
A ton corps s'enlacera.

Ta joue ardente de fièvre,

Tes cheveux blonds et soyeux,
Toucheront ses dents sans lèvre
Et ses orbites sans yeux.

Toi, frissonnant sous tes voiles,
Tu suivras ses pas pressés,
A la lueur des étoiles,
Dans le champ des trépassés.

Le vent nocturne, qui pleure
Comme la voix du remords,
Dans les cyprès qu'il effleure
Dira de tristes accords.

Et tous deux, par les ténèbres,
A travers mille détours,
Entre les dalles funèbres,
Vous irez valsant toujours.

Enfin tu faibliras, par le spectre enlacée...
Tes pleurs amers t'éveilleront,
Pâle, sentant toujours son étreinte glacée
Et son baiser froid sur ton front.

Chassé par les plaisirs que ramène l'aurore,
Il fuira, le rêve insensé;
Mais, la nuit, tu craindras de voir paraître encore
Le fantôme du fiancé.

BOHÉMIENS.

Sur le bord de la clairière,
J'ai trouvé trois bohémiens,
Au soleil, dans la bruyère,
Accroupis comme des chiens.

Le premier, raclant sa viole,
Souriant, l'œil vif et noir,
Jouait une chanson folle
Aux rayons rougis du soir.

L'autre, sa pipe allumée,
Comme un pacha, calme et fier,
Suivait des yeux la fumée
Qui se dissipait dans l'air.

Qu'il dormait bien, le troisième!
Un beau rêve le berçait,
Et sur son front de bohème
Le bonheur resplendissait.

Ils n'avaient rien pour chevance
Que des haillons sans couleurs;
Mais leur fière imprévoyance
Bravait chagrins et douleurs.

Lorsque le destin nous pipe,
C'est une triple leçon
De le narguer par la pipe,
Le sommeil et la chanson.

RÉSIGNATION.

Je voudrais te savoir heureuse et couronnée
Du bonheur idéal que j'ai rêvé pour toi,
Me fallût-il te perdre et te voir entraînée
Loin de moi!

A toi l'éclat, la joie; à moi le deuil et l'ombre!
Mais au sein des plaisirs naissants autour de toi,
Si parfois dans ton cœur il restait un coin sombre,
Pense à moi!

Si jamais ta gaîté fuyait à tire-d'aile,
Si tes amis trompeurs se détournaient de toi,

Songe qu'il en est un dont le cœur est fidèle :
Aime-moi !

Si le sort te trahit : — le bonheur, comme une onde,
Peut fuir, et dans un jour tout briser devant toi ! —
Si, pauvre et sans appui, tu restes seule au monde,
Viens à moi !

Mais non ! que l'Éternel détourne les orages,
Que la sérénité rayonne autour de toi !
Que l'oubli, la douleur et les sombres nuages
Soient pour moi !

L'IDÉAL.

Lorsque l'idée afflue et monte
Dans mon cerveau qu'elle ravit,
Si je pouvais, comme la fonte
Que l'on jette au moule et qui vit,

La couler dans sa pure forme,
Dans sa grâce ou dans son ampleur,
Plus forte qu'un colosse énorme,
Plus délicate qu'une fleur,

Oh ! j'aurais une poésie
A tenir le monde enchanté,
Belle comme la fantaisie,
Grande comme l'éternité !

Mais quand il faut que je modèle,
Dans un langage glacial.
L'image toujours infidèle
De l'insaisissable idéal ;

Pensée ! archange de lumière,
Étoile au radieux sillon,

Plus fragile que la poussière
Sur les ailes du papillon,

Quand il faut que je te saisisse,
Quand il faut que d'un doigt grossier
Je t'enchaîne et je t'assouplisse
Dans mon vers aux mailles d'acier,

Je sens que je suis sacrilège,
Que je mets en captivité
Celle dont le saint privilège
Est l'espace et la liberté.

Je sens que j'arrache au bocage
Le rossignol mélodieux,
Pour l'enfermer dans une cage,
Sans fleurs, sans ailes et sans yeux.

Si dans la prison douloureuse
Il jette encore un chant furtif,
Ce n'est plus une hymne amoureuse;
Mais c'est la plainte d'un captif.

Ainsi, mes rimes cadencées
Ne sont plus que le cri moqueur,
L'écho désolé des pensées
Qui chantaient si bien dans mon cœur.

Hélas! hélas! tout ce que j'aime,
Tout ce qu'en moi je sens frémir,
Doit-il mourir avec moi-même
Et sous terre avec moi dormir ?

TABLE DU TOME PREMIER

POÉMES ET POÉSIES.

	Pages.
Offrande	1
Hymne à la Normandie	3
Les Deux Mondes	5
Dites-le-moi	11
Sous un toit de chaume	12
Simplicité	14
Lever de soleil	15
Soyez ma sœur	18
Pensées de nuit	20
Les Funérailles de Mme Letitia Bonaparte	21
Mélancolie	23
Confidence	23
L'Arc de triomphe de l'Etoile	26
Une Hirondelle trouvée morte dans une chambre	32
Phialé	34
Béatrice	36
La Colombe blanche	36
Je pense à vous	39
Salomon de Caus	40
Automne	45
Camélia	45
Ce qu'il faut taire	46
Le Papillon égaré	49
Oh! l'oubli!	49
La Fiancée	50
Le Poète et l'Orateur	51

Pages.
Laisse-moi t'aimer. 55
L'Incendie en mer. 56
Les Deux Fantômes. 59
L'Oreille. 63
La Chanson qui pleure 65
Crépuscule. 67
L'Enfant perdu. 69
Ecrit sur un exemplaire de *Paul et Virginie*. 72
Casimir Delavigne. 74
Le Livre où vous priez 78
Le Cercueil de Napoléon 79
Amour. 83
Le Monument de Molière. 84
Bouquet de bal. 90
Le Ruisseau. 90
Petit Oiseau. 91
Le Rosaire 92
Retraite. 96
Lever de la lune 98
A une jolie main 99
La Mort d'un chat favori 101
Les Deux Anges 103
Soleil couchant. 105
La Statue du Poussin. 106
Vœu 110
La Dernière Page. 111
Dédicace de la chanson d'autrefois. 113

Une Odelette de Ronsard. 115
Fleurette. 131

IDEAL.

Toujours toi. 151
Longefont. 152
Mystères. 153
Le Souvenir 154
Rêves de jeune fille 156
Fleur séchée. 159

Pages.
Tristesse. 160
Les Ames 160
Le Nom de ma mère. 161
La Jeune Fille et l'Étoile. 163
La Chanson des bois 163
Aspiration. 164
L'Ame en peine 165
A une lettre. 167
La Première Violette 168
Les Sylphes des feuilles 169
Illusions perdues 172
Avril 174
Fleur fanée 177
Paysage. 177
Le Bosquet de roses 179
Remembrance 180
L'Etoile du soir 181
Basine. 182
A une belle Inconnue 185
La Futaie 186
La Ronde des fées 187
La Falaise d'Etretat 191
La Ruine 193
Maître Alain Chartier. 194
L'Etoile solitaire 195
Rêve perdu 196
Servitude 197
Le Pauvre Moine 198
Soleil couché. 200
La Fée de Romefort. 200
Lied 202
La Fille du Tintoret. 203
Sollicitude. 207
La Pierre levée. 208
Prætereunt. 209
Nuit d'automne 210
A deux 212
La Cheminée de campagne. 212
Amica silentia 217
Pourquoi partir. 218

Pages.
Promenade en septembre. 219
L'Œil du lézard.. 222
Méditation. 223
Le Spectre du jour passé. 224
La Jeune Fille et les Fleurs. 225
Les Corbeaux 227
Secrète Pensée. 228
Le Comte Adick.. 229
A un toit hospitalier. 232
Sourire et Pleurs. 233
Combats de coqs 234
Amitié morte. 236
Historiette du temps passé. 237
Le Roi de mer 238
Le Vieux Fossoyeur. 240
Le Jardin de Wang-Weï. 241
Soir d'été 243
Chérifa 244
Le Spectre du fiancé. 246
Bohémiens. 248
Résignation 249
L'Idéal 250

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cᵉ, rue St-Benoît.

337 4 1093
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

MAY 0 7'83

MAY 0 7'83

JUL 20'83

JUL 20'83

08 MAI'84

02 MAI'84

JUL 15 2005

JUN 21 JUN 2005

a39003 003482345b

CE PQ 2197
.B64A17 1880 V001
COO BLANCHEMAIN, POEMES ET PO
ACC# 1220529